
MOCANDAH
É. GUÉRIN ÉDITEUR


VELUT
ARBOR
ÆVO





MOCANDAH

OU LE

JEUNE CHEF INDIEN

CORBEIL. — TYP. ET STER. CRÉTÉ.





Mocandah poussa un cri de triomphe.

MOCANDAH

OU LE

JEUNE CHEF INDIEN

PAR

L. BAILLEUL



PARIS

LIBRAIRIE DE THÉODORE LEFÈVRE ET ÉMILE GUÉRIN

RUE DES POITEVINS



MOCANDAH

LE

JEUNE CHEF INDIEN

I

L'ENFANT PRISONNIER DES SAUVAGES.

Il y a quelques années seulement, c'était à peine si les hommes blancs osaient s'aventurer dans ces vastes contrées du Canada, que couvrent aujourd'hui des fermes nombreuses où règnent l'abondance et le bien-être. Partout devant soi l'on n'apercevait que des forêts immenses, des lacs semblables à des mers, et des plaines dont l'œil ne pouvait mesurer l'étendue. L'hyène, l'ours, la panthère, vivaient sans crainte dans leurs retraites profondes, et n'avaient point encore été obligés de fuir devant les envahissements de l'homme civilisé.

A une courte distance du lac Orégon, il y avait une petite île formée par une rivière dont les eaux se séparaient en deux bras, à droite et à gauche, pour aller se rejoindre plus loin. Au milieu de cette île, dans laquelle on pénétrait d'ordinaire par une sorte de pont-levis,

s'élevait une habitation assez grossière, mais dont les aménagements étaient très-commodes. Il était aisé de voir que, lors de sa construction, son propriétaire avait eu surtout en vue de se mettre à l'abri d'une attaque des sauvages. En effet, sans compter le fleuve qui lui servait de ceinture, elle était protégée par deux rangées de palissades, et des meurtrières avaient été pratiquées dans les murailles à hauteur des fenêtres..

L'île était assez grande pour contenir, outre la maison, une écurie pour les chevaux, une étable pour les bestiaux, et un jardin qui produisait toutes sortes de légumes et des fruits en abondance. De l'autre côté du fleuve était une plaine cultivée, s'élevant graduellement jusqu'à un petit bois qui se prolongeait jusqu'à la grande forêt.

Un hardi pionnier, un Européen, était venu avec sa femme se fixer dans cette contrée lointaine, et demander à cette terre libre le pain qu'il n'avait pu trouver dans sa patrie. C'est lui qui avait construit l'habitation que nous avons mentionnée; et, à force d'un travail opiniâtre, il avait changé le sol de la forêt en un champ fertile : il recueillait maintenant le fruit de ses rudes labeurs. Ses enfants, au nombre de cinq, et dont l'aîné avait quinze ans, grandissaient pleins de vie et de santé.

Les Indiens, qui pourtant ne se gênaient pas pour piller les colons et commettre des atrocités, avaient toujours respecté la famille Palmer. Une sorte de traité s'était établi, dans le principe, entre les hommes rouges et les blancs, à la suite des bons procédés que le fermier avait eus envers les sauvages; et, d'un commun accord, toutes

les tribus avaient épargné la propriété de ceux qu'elles appelaient leurs amis.

Malheureusement, le fermier Palmer oublia un jour sa prudence habituelle, et, dans une discussion qu'il eut avec quelques Indiens, il répondit à une menace en se servant de ses armes.

Les sauvages emportèrent leur camarade frappé d'une balle, et en s'éloignant jurèrent de se venger. Mais comme plusieurs semaines s'étaient écoulées sans que rien fût venu justifier ses premières craintes, Palmer reprit ses habitudes et ne songea plus guère aux menaces dont il avait été l'objet.

Les choses en étaient là au moment où commence notre histoire.

L'on était au mois de juillet; il faisait une chaleur lourde et accablante. Deux des fils du fermier Palmer sortirent de l'île pour aller à la recherche d'une génisse qui était restée dans le petit bois qui terminait la plaine. Lorsqu'ils furent au pied de la colline, Henri, l'aîné, dit à son frère :

« Ernest, nous pourrions avoir à courir longtemps avant de retrouver la blanche; ne ferions-nous pas bien de nous séparer ici et de prendre chacun par un côté?... Le premier arrivé au sommet du bois attendra l'autre.

— Tu as raison, répliqua Ernest; va à droite, et moi j'irai à gauche. »

Il fut fait ainsi qu'il avait été proposé.

Henri fit à son frère un signe de la main, en lui recommandant de se dépêcher, et s'enfonça dans les fourrés. Il pouvait avoir fait une trentaine de pas lorsque, au moment où il se baissait pour passer à travers une touffe

de buissons, il sentit tout à coup une main se poser sur son épaule. Au même moment une voix, qui n'était pas sans harmonie, lui dit :

« Arrête, petit frère ! »

Henri se retourna tout alarmé et fut saisi de terreur à la vue d'un sauvage presque nu, tenant un fusil à la main et ayant un tomahawk passé à sa ceinture. Sa frayeur fut si grande qu'il resta un instant sans pouvoir parler ; puis il voulut crier et appeler au secours, mais il en fut empêché par l'Indien, qui lui posa la main sur la bouche, en lui disant d'un air menaçant :

« Petit frère ne pas crier.... ou moi tuer petit frère !

— Oh ! je vous en supplie, ne me faites pas de mal !... laissez-moi partir ! murmura Henri en pensant à sa mère et à sa maison que, peut-être, il ne reverrait jamais.

— Petit frère va venir avec nous, » dit l'Indien en le poussant hors des buissons et en le conduisant vers un endroit découvert.

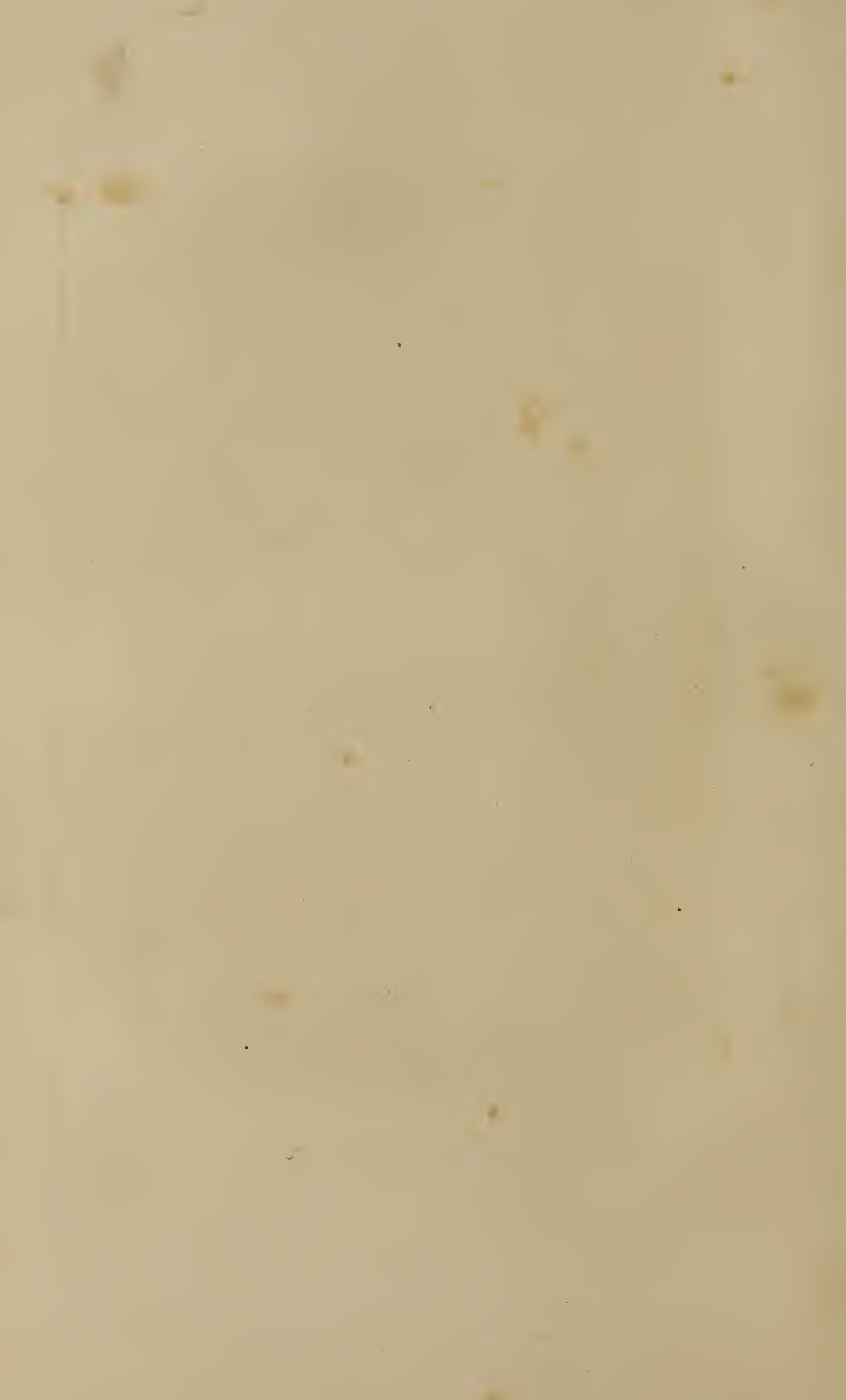
Là, Henri aperçut un autre sauvage plus âgé que le premier, qui se tenait nonchalamment appuyé contre un arbre.

Les deux Indiens se mirent à causer dans un dialecte qu'Henri Palmer ne put comprendre ; mais, d'après leurs gestes, et aux regards qu'ils jetaient sur lui de temps en temps, il devina qu'il était le sujet de leur conversation.... qu'ils se demandaient ce qu'ils devaient faire de lui.... que le plus jeune était d'avis qu'on l'emmenât, tandis que son camarade insistait pour qu'on le tuât tout de suite et qu'on scalpât sa chevelure.

Henri Palmer, avons-nous dit, ne pouvait comprendre leur langage, mais il n'y avait pas moyen de se



Henri aperçut un autre sauvage.



tromper à leurs gestes : l'on imaginera dès lors aisément avec quelle douloureuse anxiété il attendait la fin de leur entretien.

Enfin, il fut décidé qu'il accompagnerait les sauvages. Quand Henri fut délivré de la crainte d'être mis immédiatement à mort, il s'opéra chez lui une si grande réaction, qu'il se sentit presque heureux, tant il est vrai que rien n'est grand ou petit que par comparaison. Tout à l'heure l'idée d'être emmené captif lui semblait le plus grand des malheurs, et maintenant il se trouvait le cœur léger en pensant qu'il n'avait pas à redouter quelque chose de pire. Le fait que la balance avait penché du côté de l'espérance lui donna du courage. Il se dit que tôt ou tard il réussirait à s'échapper et à retourner vers ses parents.

Le jeune Indien s'approcha alors de lui et lui dit, en joignant la pantomime aux paroles :

« Un de nos guerriers a perdu l'enfant que lui avait donné le grand Esprit.... et il sera heureux d'adopter mon petit frère pour son fils. Il lui donnera une place dans son wigwam, et les Pawnies lui apprendront à marcher dans le sentier de la guerre. Si donc mon frère consent à marcher tranquillement à côté de nous, il n'aura rien à craindre ; mais s'il crie afin d'attirer l'attention de ses amis, je serai obligé de le tuer avec mon tomahawk, et j'emporterai sa chevelure.

— Vous pouvez avoir confiance en moi, répondit Henri en appelant à lui tout son courage. J'irai avec vous très-volontiers, et je me fais d'avance un plaisir de vaincre mes petits frères indiens à la balle, à la course et à tous les exercices physiques. »

Il faut avouer que cette réponse n'avait été dictée que par la peur; mais quiconque a l'expérience du caractère des sauvages, ne pourra s'empêcher de la considérer comme un chef-d'œuvre de diplomatie. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il s'agissait pour Henri Palmer de sauver sa vie.

Toujours est-il que cette réponse plut aux Indiens, car tous deux se mirent à rire, et elle les trompa sur l'état réel des sentiments de leur prisonnier. Ils ne voyaient rien d'étrange, en effet, à ce qu'un enfant désirât quitter les plantations pour adopter l'existence libre des forêts.

Les Indiens placèrent Henri entre eux et se dirigèrent vers l'ouest. Après avoir traversé une petite crique, ils gravirent une hauteur du sommet de laquelle on apercevait clairement l'habitation de la famille Palmer.

Ils firent halte là et se consultèrent de nouveau. Henri crut deviner qu'ils se demandaient s'ils devaient redescendre dans la plaine pour essayer de scalper une chevelure, ou s'ils ne feraient pas mieux de s'éloigner, sans plus s'exposer à de nouveaux dangers.

Finalement ils s'en tinrent à ce dernier parti.

Mais l'épreuve à laquelle Henri fut soumis pendant qu'ils restaient là en vue de cette maison où il avait été si heureux, qui renfermait son père, sa mère, ses frères, sa sœur qu'il aimait tant, ignorant s'il les reverrait jamais, fut affreusement douloureuse. Il lui fallut faire appel à toutes ses forces, à toute son énergie, pour étouffer ses soupirs... renfoncer ses larmes et paraître content.... surtout quand il vit son père qui rentrait des champs à la maison, sa mère qui s'avançait sur le seuil de la porte au-devant

de lui, et sa petite sœur qui courait à sa rencontre.

Pendant toute la durée de cette scène, les Indiens ne prononcèrent pas une parole ; mais Henri savait qu'ils l'observaient, et il demeura persuadé que son air et ses manières dans cette circonstance, firent croire qu'il ne regrettait que médiocrement ses amis blancs.

Les Indiens se mirent à descendre la hauteur par l'autre versant, et marchèrent ensuite rapidement pendant plusieurs heures. La nuit était venue, et il faisait si sombre dans les bois, que c'est à peine si l'on y voyait à quelques pas devant soi. Enfin, ils s'arrêtèrent sur le bord d'un ruisseau et se préparèrent à camper.

Quoique le temps fût très-chaud, ils allumèrent un grand feu afin d'éloigner les bêtes sauvages. L'aîné des Indiens portait une espèce de bissac d'où il tira des aliments secs qu'il partagea également entre lui, son compagnon et Henri. Il prit ensuite une coupe en corne, puisa de l'eau au ruisseau et but. Le jeune sauvage et Henri l'imitèrent chacun à son tour. Ce dernier avait le cœur trop gros pour avoir envie de manger, mais il se contraignit et fit semblant d'avoir un grand appétit afin de mieux tromper ses ennemis.

Quand le repas fut terminé, les Indiens amassèrent une grande quantité de bois, afin de pouvoir alimenter le feu toute la nuit, et se couchèrent ensuite sur l'herbe, en faisant placer leur prisonnier entre eux.

Henri avait formé le projet de profiter du sommeil des sauvages pour s'échapper ; mais les insectes leur firent une guerre acharnée et les empêchèrent de dormir assez profondément pour qu'il trouvât l'occasion de s'éloigner, ainsi qu'il l'avait espéré.

Ce ne fut qu'au lever de l'aurore que les moustiques cessèrent de les harceler ; mais alors, tous les trois simultanément cédèrent au sommeil, et quand ils s'éveillèrent, le soleil était déjà haut dans le ciel.

Ce fut avec douleur que le pauvre Henri vit qu'après une nuit ainsi écoulée il était toujours prisonnier.... car il se dit que, selon toute probabilité, de longues lieues le sépareraient de ses parents avant qu'une seconde nuit vînt lui fournir l'occasion qu'il appelait si ardemment. Cependant, il eut la force de paraître content et joyeux, et les Indiens soupçonnèrent peu quels sentiments et quels projets il dissimulait sous ses sourires.

Après avoir déjeûné à la hâte des mêmes mets dont ils avaient soupé la veille, les Indiens se remirent en marche. Ils semblaient vouloir regagner le temps qu'ils avaient perdu en prolongeant leur sommeil si avant dans le jour. Ils marchaient si vite, qu'Henri était obligé de courir pour conserver sa place à côté d'eux.

Néanmoins, le jeune captif observait attentivement les endroits par où ils passaient. Les buissons, les rochers, les arbres, rien n'échappait à son attention ; et quand il le pouvait sans être aperçu, il cassait des branches, afin de mieux se reconnaître quand il aurait à revenir par ce même chemin.

Vers midi, les Indiens firent une halte ; et, pendant que l'un restait avec le prisonnier, l'autre s'éloigna avec son fusil. Au bout d'une demi-heure, ce dernier revint portant un daim sur ses épaules. On en fit rôtir un énorme morceau, et chacun fit un bon repas. Henri mangea copieusement, afin de prémunir son estomac



Les Indiens ne s'éveillèrent pas.



contre le jeûne auquel il allait peut-être se trouver condamné.

Puis le voyage recommença et se continua jusqu'à ce qu'il fît complétement obscur. Alors, comme la veille, on alluma un grand feu, on soupa du restant du daim que les sauvages avaient emporté, et l'on se disposa à dormir.

Cette nuit-là se passa pour Henri dans une poignante anxiété. Couché entre les deux Indiens, il tremblait de crainte et d'espérance ! Il n'y avait pas de moustiques pour troubler le sommeil de ses ennemis ; et, s'il ne réussissait pas à recouvrer sa liberté, ses chances de jamais revoir la maison paternelle seraient grandement diminuées, si elles n'étaient pas totalement détruites.

Il serait impossible de dire tout ce qu'Henri éprouvait d'angoisse, tout ce qu'il souffrait pendant que, ainsi couché près de ses Pawnies, il feignait de dormir, et, en réalité, écoutait leur respiration.

Les minutes s'écoulaient.... les heures succédèrent aux heures. Plusieurs fois il fut sur le point de mettre son projet à exécution; mais, à chaque tentative qu'il fit pour se lever, il fut arrêté par un mouvement de la part des Indiens.

Enfin, la respiration des sauvages devint forte et sonore : en une seconde Henri fut debout. Il marcha doucement et tranquillement vers le ruisseau qui était près de là, déterminé, s'il était découvert, à ne montrer ni hésitation ni embarras, mais à donner pour raison de sa conduite qu'ayant eu soif, il s'était levé pour aller se désaltérer.

Mais les Indiens ne s'éveillèrent pas.

Henri descendit dans le ruisseau afin de faire perdre à ses ennemis la trace de ses pas, et s'arrêta au milieu du courant, réfléchissant à ce qu'il avait de mieux à faire. Il est vrai que, en marchant toute la nuit, à moins de quelque accident, il aurait parcouru plusieurs lieues avant le lever du jour; mais il y avait à considérer que, outre le risque d'être dévoré par les bêtes féroces ou de s'égarer dans les ténèbres, il laisserait derrière lui une trace que ses ennemis n'auraient aucune peine à suivre. Il n'était pas douteux alors qu'il ne fût vite atteint et ressaisi.

Le ruisseau, au-dessus de la tête d'Henri Palmer, était ombragé par de gros arbres dont les branches s'étendaient d'une rive à l'autre. Une idée subite lui vint à l'esprit, et il la mit sur-le-champ à exécution. Il remonta le courant jusqu'à une assez grande distance et grimpa dans un magnolia. Il se cacha le mieux possible au milieu des feuilles, et résolut de rester là jusqu'à ce que ses ennemis se fussent éloignés.

Les Indiens dormirent d'un sommeil si profond, que ce ne fut qu'au lever du jour qu'ils s'aperçurent de la disparition de leur prisonnier. Alors ils allèrent de tous côtés, regardant et examinant. La trace qu'ils suivirent les conduisit au ruisseau; mais là, ils se trouvèrent en défaut. Ils montèrent et descendirent le cours de l'eau, en observant attentivement les deux rives, et plus d'une fois ils passèrent sous l'arbre même dans les branches duquel Henri était caché.

Ce fut pour le jeune Palmer un moment plein d'une cruelle anxiété, car le plus léger mouvement pouvait le trahir. Il n'osait même pas respirer, et il y eut un in-

stant où il lui sembla que ses ennemis allaient entendre les battements de son cœur. Une fois il vit, ou pour mieux dire il crut voir les yeux noirs et perçants du plus vieux des sauvages fixés sur lui. Alors il pensa que sa dernière heure était venue, et il trembla si fort que les feuilles autour de lui en furent agitées. Mais l'Indien, sans l'avoir aperçu, détourna ses regards et appela son compagnon. Tous deux ne tardèrent pas à disparaître.

Henri se crut sauvé, et il remercia Dieu avec ferveur de la protection qu'il lui avait accordée. Toutefois, pour plus de sûreté, il resta encore une heure entière dans l'arbre. Juste au moment où il se disposait à descendre, il entendit de nouveau les Indiens ; et, à la vivacité de leurs paroles, il jugea qu'ils se querellaient, sans doute à cause de lui. Il prêta l'oreille avec inquiétude, et bientôt la détonation d'un fusil le fit tressaillir. Il entendit un cri.... puis le pas précipité de quelqu'un qui fuyait à travers la forêt, et tout redevint silencieux.

II

HENRI ET MOCANDAH. — UN ORAGE DANS LES BOIS.

La prudence conseilla à Henri de ne pas bouger de sa cachette, et ce ne fut qu'au bout d'un temps assez long, après avoir acquis la certitude qu'aucun être humain ne rôdait autour de lui, qu'il se laissa glisser tout doucement jusqu'à terre. Poussé par la curiosité, il se dirigea avec précaution vers l'endroit d'où étaient venues les voix et la détonation du fusil. Là, au pied d'un chêne, il vit avec

horreur le jeune Indien, celui qui lui avait témoigné une sorte d'intérêt, gisant immobile et ensanglanté. Déjà il se détournait pour fuir, lorsque le sauvage fit un mouvement et poussa un gémissement.

Henri réfléchit que son ennemi était hors d'état de lui faire aucun mal, et, n'écoutant que la générosité de son cœur, il s'approcha du blessé pour l'arracher à la mort, si cela était possible. D'une main tremblante il écarta ses vêtements souillés de sang, prit la corne qui était passée au cou de l'Indien, et s'en servit pour aller puiser de l'eau à la rivière. Il lava soigneusement la plaie que la balle avait faite en labourant tout le côté droit du corps ; et, déchirant un morceau de sa chemise, il la pansa avec une dextérité qui l'étonnait lui-même.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette opération, l'Indien n'avait pas bougé, et Henri Palmer commençait à craindre que ses soins ne fussent inutiles.

Tout à coup le jeune sauvage ouvrit les yeux et fit un effort pour se dresser, mais ses forces le trahirent et il retomba. Toutefois, il ne perdit plus connaissance, et Henri, qui l'observait, remarqua qu'il semblait se recueillir et appeler à lui tout son courage.

Au bout de quelques minutes l'Indien se souleva, et quand son regard, après s'être porté sur le linge qui couvrait sa blessure, rencontra celui d'Henri, un sourire d'une douceur ineffable se joua sur ses lèvres, et il murmura d'une voix faible, mais harmonieuse comme le souffle de la brise à travers les feuilles de la forêt :

« Mon jeune frère a arrêté la vie qui abandonnait mon corps; mon jeune frère connaît les préceptes du grand Esprit des hommes du Nord, il rend le bien pour le mal.

Mocandah a l'âme noble d'un guerrier, et il n'oubliera pas ce qu'il doit à son jeune ami. »

L'effort que ces paroles avaient coûté à l'Indien avait épuisé ses forces, et il parut être sur le point de s'évanouir de nouveau.

Henri poussa une exclamation et se précipita vers lui pour le soutenir.

« Que mon frère ne s'alarme pas, reprit le sauvage ; Mocandah est faible parce qu'il a perdu beaucoup de sang, mais il ne redoute pas la souffrance. Oui, ajouta-t-il, la lumière se fait dans mon esprit, et je me souviens. Le chef des Pawnies, Winnepecannough, a accusé Mocandah d'avoir favorisé la fuite du jeune blanc et a voulu le tuer. Winnepecannough avait offert son amitié à Mocandah ; mais le mensonge était sur ses lèvres et la haine dans son cœur. Le sachem des Ottowas rencontrera un jour Winnepecannough dans le sentier de la guerre, et il lui prouvera que les Mogansets, fils des Pawnies, ne sont que des chiens. »

Tout cela aurait certainement intéressé Henri Palmer ; mais, dans la circonstance présente, il était trop préoccupé de l'anxiété et des tourments auxquels sa famille devait être en proie, pour donner toute son attention aux réflexions du sauvage.

« Mon jeune frère, dit l'Indien en remarquant l'espèce d'impatience que trahissaient ses mouvements, a hâte de retourner auprès de ses amis blancs : Mocandah va s'acquitter tout de suite du service que son jeune ami lui a rendu... qu'il écoute donc. L'habitant de l'île des Castors, que les Indiens avaient si longtemps considéré comme leur ami, a rompu le pacte de paix qui existait

entre lui et les possesseurs des forêts. Il a tué un guerrier de la tribu des Pawnies, et ceux-ci ont juré de se venger. Winnepecannough, leur chef, a été s'assurer que les blancs n'ont point quitté leur île, et il va rassembler ses guerriers pour les conduire au combat. Mon jeune frère connaît les projets des Pawnies... qu'il prévienne ses amis.

— Oh! mon Dieu! s'écria Henri, tremblant à l'idée du danger qui menaçait sa famille; pourvu que je n'arrive pas trop tard.

— Que mon frère soit calme et qu'il écoute la raison, répliqua l'Indien. Mon frère est à deux jours de marche de l'île des Castors; est-il capable de courir dans les bois sans s'égarer?

— Je ne sais... oui, j'espère, murmura Henri, qui au fond n'était pas très-rassuré.

— Alors, que mon frère parte, dit Mocandah, et qu'il avertisse ses amis de fuir bien vite, car les guerriers de Winnepecannough sont rusés comme le renard, agiles comme la panthère, et leur intention est de massacrer les blancs pour piller ensuite leur maison.

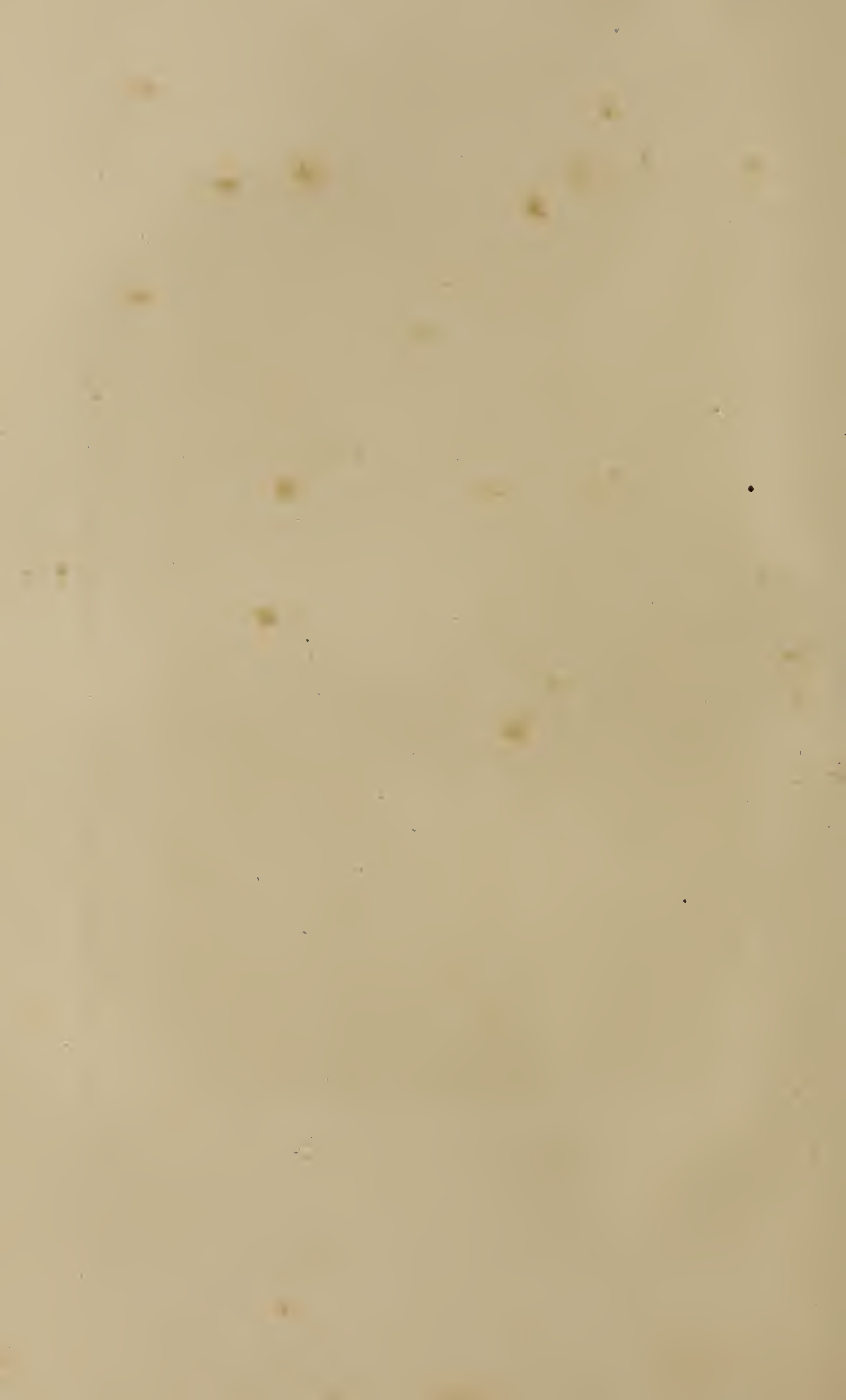
— Mais vous... qu'allez-vous devenir? observa Henri en regardant l'Indien avec intérêt.

— Mon frère, au milieu de son inquiétude, a une pensée de sympathie pour Mocandah, dit l'Indien; je l'en remercie. Mais qu'il se rassure. J'aurai assez de force pour me traîner dans le creux de ce rocher là-bas, où j'attendrai ma guérison. Avec mon fusil j'aurai de quoi manger, et, quant aux bêtes féroces, Mocandah ne les craint pas.

— Alors, adieu! dit Henri; vous m'avez arraché à ceux qui sont pour moi tout ce que j'aime au monde,



Adieu, dit Henri.



mais je vous pardonne. Encore une fois adieu !... Fasse le ciel que je n'arrive pas trop tard ! »

Henri Palmer se détourna pour s'éloigner. L'Indien le rappela.

« Mon frère a bon cœur, mais il est jeune et a peu d'expérience, dit-il. Le soleil se couchera deux fois avant qu'il arrive à l'île des Castors ; il aura une longue route à faire, et il ne se demande pas de quoi il vivra... comment il conservera ses forces...

— Vous avez raison, répliqua Henri ; je ne suis qu'un enfant ; je n'ai, pour ainsi dire, jamais quitté mes parents, et je ne sais rien de la vie des bois. Mais, que voulez-vous que je fasse ?... Les heures s'écoulent et les instants sont précieux.

— Que mon frère, dit Mocandah, aille à l'endroit où il a soupé hier soir, il y trouvera les restes du daim que les bêtes sauvages n'ont peut-être point encore dévorés. »

Henri suivit le conseil de l'Indien, et revint au bout de quelques minutes avec une moitié d'épaule de daim rôti.

« Maintenant, mon frère ne souffrira pas de la faim, observa l'Indien ; mais, ajouta-t-il, je vois dans le ciel que le tonnerre grondera ce soir et que la pluie inondera la forêt. Mon jeune frère sera obligé de s'arrêter pour dormir, car il sera fatigué, et il s'égarerait dans l'obscurité..... Qu'il prenne donc la couverture de Mocandah pour se couvrir, et son briquet pour allumer le feu qui éloignera de lui les animaux féroces. Mocandah saura s'en passer. »

En parlant ainsi, l'Indien détacha la couverture qu'il portait roulée sur son épaule, et la tendit à Henri avec son briquet.

« Maintenant, reprit le sauvage, que mon frère marche toujours vers le Nord, il reconnaîtra de quel côté il est situé en observant la mousse des arbres, qui est plus verte dans cette direction que dans celles plus exposées au soleil. Mocandah priera le grand Esprit de guider les pas de son frère... Mocandah reverra bientôt son jeune ami. »

L'Indien prit la main d'Henri, la porta doucement à ses lèvres, et lui dit avec un accent ému, en lui montrant le ciel :

« Le soleil est bien haut déjà... partez. »

Henri s'éloigna d'un pas rapide, et l'Indien le suivit des yeux aussi longtemps qu'il put l'apercevoir.

Le langage de Mocandah avait impressionné Henri ; mais, peu à peu, la joie de se retrouver libre dissipa sa tristesse, et il finit par se féliciter de l'aventure dont il venait d'être le héros, puisqu'il avait été ainsi informé des projets que les Indiens nourrissaient contre sa famille. D'un autre côté, il était fier de s'être concilié l'amitié de Mocandah, dont la franchise lui avait plu, et dont l'air noble lui garantissait la bravoure. L'idée qu'il pourrait un jour chasser avec lui dans les grands bois lui souriait infiniment ; car Henri Palmer avait l'esprit aventureux, et si, jusqu'alors, il ne s'était guère éloigné de la ferme de son père, c'est que défense lui était faite de franchir certaines limites. A présent, il espérait que l'interdiction serait levée et qu'il pourrait, en compagnie de son nouvel ami, vivre un peu de cette vie de chasseur dont il avait souvent entendu vanter les merveilles.

Henri se sentait léger et marchait vite. De temps en temps il reconnaissait, à divers indices, les endroits où

il était passé la veille, et la certitude d'être dans le bon chemin lui donnait du courage. Il ne s'arrêta même pas pour manger ; et cependant, il devait être fatigué, car il y avait déjà bien des heures qu'il marchait.

L'atmosphère était lourde, brûlante, et il avait peine à respirer. Mocandah avait prédit qu'il y aurait un orage vers le soir, et il ne s'était pas trompé. Il y avait un calme effrayant dans la nature. De gros nuages s'amassaient dans l'Ouest et apparaissaient comme des montagnes fantastiques à travers les branches des arbres.

Cependant, Henri ne s'effraya pas en observant ces signes précurseurs de l'orage... seulement, il hâta le pas.

Tout à coup le vent souffla avec violence, les arbres courbèrent leurs cimes en gémissant, le soleil disparut, et de larges gouttes de pluie tombèrent par intervalles. Au bout de quelques minutes, le ciel s'assombrit soudain et l'obscurité devint si profonde, qu'Henri avait peine à y voir à quelques pas devant lui. Le roulement du tonnerre se mêla au bruit des éléments déchaînés, et les rochers d'alentours en répercutèrent les sons à l'infini. Les hurlements des animaux féroces ne tardèrent pas à se mêler à ce concert de bruits discordants.

Henri regarda autour de lui avec effroi. Il pleuvait maintenant à torrents, et déjà il était mouillé jusqu'aux os, quand tout à coup la foudre éclata à quelques pas de lui sur un arbre qui se brisa avec un craquement épouvantable. Éperdu, ne reconnaissant plus son chemin dans l'obscurité, il courut de toutes ses forces, cherchant en vain un endroit où s'abriter. Enfin, il se trouva arrêté par une montagne ; il s'était égaré.

III

LA CAVERNE DES SERPENTS.

Après quelques instants de recherche, Henri découvrit une cavité dans les rochers ; et, comme il avait hâte de se mettre à l'abri, il y pénétra hardiment. C'était une véritable caverne qui, assez large à l'entrée, se rétrécissait à une certaine distance, pour ensuite se développer jusque dans les entrailles de la montagne.

Henri, bien entendu, ne pouvait faire ces observations, attendu que la plus grande obscurité régnait autour de lui. Il avança prudemment, en étendant les bras, pour ne pas se heurter au parois du rocher. Il était trempé et brisé par la fatigue ; aussi résolut-il de passer la nuit dans cette retraite et d'attendre au lendemain matin pour se remettre en route. Il tira d'un petit bissac que Mocandah lui avait donné, le morceau de daim qu'il avait emporté, et mangea du meilleur appétit, quoique les ténèbres fussent si épaisses qu'il ne voyait même pas sa main lorsqu'il la portait à sa bouche.

Il s'enveloppa ensuite dans sa couverture pour se garantir des serpents et des tarentules, s'étendit sur un monceau de feuilles que le vent avait poussées du dehors, et s'endormit en pensant à ses parents, à ses frères, à sa sœur et Mocandah.

Henri dormit longtemps, mais son sommeil fut agité et troublé par des songes effrayants. Quand, enfin, il s'éveilla, son front était baigné d'une sueur froide ; il avait

le sentiment d'un danger inconnu, indéfini. Il voulut remuer, mais cela lui fut impossible. Recueillant alors ses pensées, il se rappela sa situation, et, reconnaissant qu'il était à la même place où il s'était couché la veille, il se persuada qu'il était seulement engourdi par le froid, et qu'ayant fait une mauvaise digestion, il avait été en proie à un hideux cauchemar. Il réussit avec beaucoup de peine à soulever sa tête et regarda vers l'entrée de la caverne, à travers une déchirure de la couverture. La nuit était passée, il ne restait plus d'autres traces de l'ouragan que les branches d'arbres qui jonchaient la terre, et le soleil brillait radieux dans le ciel.

Se rappelant alors le temps qu'il avait perdu, Henri fit un mouvement pour secouer sa torpeur : aussitôt un son, qui lui donna froid au cœur et glaça le sang dans ses veines, se fit entendre près de lui : et en même temps un énorme reptile glissa de sur sa poitrine et le délivra de l'horrible oppression dont il n' avait pu se rendre compte.

Malgré son effroi, le jeune homme comprit à quel danger il était exposé et eut la prudence de rester immobile, retenant jusqu'au souffle de sa respiration. Au bout de plusieurs minutes, quand il n'entendit plus rien, il allongea le bras tout doucement pour entr'ouvrir sa couverture. Mais alors recommencèrent ces sifflements qu'il est impossible d'oublier quand une fois ils ont frappé nos oreilles ; et, en une seconde, ils furent suivis de centaines d'autres que l'écho renvoya des profondeurs de la caverne.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! se dit Henri en proie à une terreur poignante, est-il possible que je sois dans un nid

de reptiles! que j'aie dormi au milieu de serpents à sonnettes! »

Il ne se trompait pas. L'ouragan qui s'était déchaîné la veille avec tant de violence avait contraint une multitude de serpents de la plus grosse espèce connue, même dans cette contrée remarquable par l'énormité de ses reptiles, à se réfugier dans cette caverne, où ils vivaient en repos depuis de longues années. Quelques-uns, attirés par la chaleur physique du jeune homme, avaient dormi à côté de lui ou s'étaient enroulés autour de son corps.

Le serpent est, à première vue, le plus repoussant des animaux. Rien qu'en l'apercevant, les plus braves reculent instinctivement.

Il est entré dans la mythologie de toutes les nations, il a symbolisé une foule de divinités.

La figure du serpent apparaît sur les plus anciens monuments d'Égypte, de Syrie, de l'Inde et de la Chine, et on la rencontre au Mexique parmi les ruines des Aztèques. Dans toutes les contrées on en a fait le type de la sagesse, des bons et des mauvais principes, et de l'éternité.

La moitié, peut-être, des bagues et des bracelets trouvés dans les anciens tombeaux, sont formés d'un ou plusieurs serpents combinés. Ce goût et cette mode se sont même perpétués jusqu'à nos jours; il n'est pas rare encore de voir briller à des doigts aussi délicats que ceux « de la fille de Pharaon, » des anneaux en diamant figurant un serpent, ou parant un bras aussi beau que celui de Cléopâtre.

« C'est à tort, a dit un célèbre naturaliste, qu'on a

regardé les serpents comme des animaux ayant appartenu autrefois à un type plus élevé ; mais leur organisation entière, et spécialement leur structure montrent que leurs diverses parties sont aussi merveilleusement adaptées à leurs habitudes et à leur sphère de vie que peut l'être l'organisation de tout autre animal qui, conventionnellement, leur est supérieur.

« Rien de plus merveilleux que de voir les pieds fonctionner par une modification de la colonne vertébrale.

« Le serpent, si simple qu'il soit dans sa forme, peut par suite de la sagesse déployée dans sa création, gagner de vitesse le poisson à la nage, et, en déroulant soudainement ses anneaux, il s'élance en l'air et saisit l'oiseau au vol ; quoiqu'il soit privé de bras, il est plus fort que l'athlète, et il n'a pas de peine à broyer le tigre dans ses replis. »

On dit généralement qu'un serpent avale sa nourriture ; cela est vrai dans un sens général, mais il n'opère pas comme les animaux qui leur sont supérieurs dans l'échelle de la création. Un boa tentant d'avaler un buffle, ou un petit serpent désirant témoigner la même faveur à une grenouille, ne font pas que soumettre ces morceaux à leurs palais, pour les faire aussitôt disparaître. Au contraire, leur repas préparé, il est possible et cela arrive souvent, que les morceaux soient d'un diamètre beaucoup plus grand que celui des mâchoires et du gosier qui vont les recevoir. Mais il n'y a là aucune difficulté. Les mâchoires, qui ne sont rattachées l'une à l'autre que par des ligaments cartilagineux, non-seulement se séparent, si cela est nécessaire, mais elles ont aussi le pouvoir de s'allonger ou de se contracter à volonté.

L'un des serpents d'Amérique dont la morsure est le plus terrible, bien qu'il ne soit peut-être pas le plus dangereux parce qu'on est aisément averti de sa présence, est le serpent à sonnettes.

On raconte une histoire très-triste d'une famille européenne qui résidait à Saint-Domingue, et dont l'enfant unique mourut de la morsure d'un serpent. Il y avait dans cette famille un nègre que tout le monde, dans la maison, traitait avec une bonté particulière. Cela n'empêcha pas, cependant, que ce nègre ne se trouvât mêlé à l'une de ces conspirations qui furent si fréquentes dans cette île.

Les esclaves des plantations voisines se réunissaient au milieu des ténèbres de la nuit pour se concerter, et aussi pour dénoncer et punir ceux de leurs membres qui s'étaient montrés peu disposés à favoriser la destruction des blancs. L'esclave auquel nous avons fait allusion était soupçonné d'avoir de l'affection pour sa jeune maîtresse, et l'on prétendait que, dans un soulèvement général, il ferait ses efforts pour la sauver du massacre.

L'humanité dont on supposait cet esclave capable fut considérée comme la plus noire des trahisons, et il reçut ordre, s'il ne voulait être lui-même condamné à mourir lors de leur prochaine réunion, d'avoir, d'ici là, à faire périr sa maîtresse, comme preuve qu'il n'était pas intérieurement un traître.

Le nègre, qui était le confident de son maître et qui vivait dans la maison, accomplit son dessein sans attirer sur lui le moindre soupçon.

Il se mit à la recherche d'une paire de serpents, et, avec cette adresse particulière aux sauvages, il les attira

dans le jardin et les familiarisa avec le voisinage de l'habitation. Alors, il annonça à son maître et à sa maîtresse qu'il avait des raisons de croire qu'il y avait à proximité d'eux un reptile de la plus dangereuse espèce. Une forte récompense fut offerte pour la destruction du serpent, et deux ou trois jours après le nègre apporta la femelle à la maison, la déposa sur le seuil de la porte et reçut les félicitations de toute la famille pour son dévouement.

Aussitôt qu'il ne fut plus observé, il traîna le serpent le long de l'allée, et puis, ouvrant la porte de la chambre à coucher de sa maîtresse, il passa le reptile sur la couche, et enfin, le déposa roulé sous les draps, et au centre même du lit. Ensuite, il enveloppa le cadavre du serpent dans de larges feuilles, le cacha sur sa personne, et se retira.

A minuit, quand toutes les portes et toutes les fenêtres étaient ouvertes, pour laisser pénétrer la brise, — alors que toute la maison était plongée dans un profond sommeil, le serpent survivant cherchait sa compagne disparue. Graduellement il approcha de l'habitation, car il était sur la trace, grimpa sur le haut de l'escalier, regarda autour de lui, et découvrant de nouveaux indices, entra, traversa sans hésiter l'antichambre, et enfin, monta sur la couche. Là, la trace était chaude, et elle conduisit le reptile sous les draps. La jeune femme remua à son contact, et aussitôt le serpent la mordit au sein.

Elle soupira lourdement, sans s'éveiller, et le lendemain, sa famille la trouva morte.

Dans le sud de l'Amérique, les nègres tuent rarement

un serpent, donnant pour raison que cela leur « causerait malheur. » C'est là évidemment une tradition que leurs ancêtres ont apportée d'Afrique.

Beaucoup de nègres paraissent posséder le pouvoir de charmer les serpents.

Un médecin de la Louisiane, qui avait le désir d'étudier les habitudes des serpents à sonnettes, en avait un certain nombre dans une cage que, crainte d'accident, il plaçait dans un coin éloigné de la chambre dans laquelle il couchait.

Il manquait rarement, lorsqu'il rentrait le soir, de jeter un coup d'œil sur les reptiles pour s'assurer qu'on en avait eu bien soin, et aussi que la porte de la cage était solidement fermée.

Une nuit, il négligea cette précaution, et se mit tout de suite au lit. Le temps était excessivement chaud, et quoiqu'il fût très-fatigué, plusieurs heures se passèrent sans qu'il s'endormît. Soudain, il entendit un léger bruit sur le plancher. La lune brillait en plein dans l'appartement, et il vit, avec horreur, le plus gros de ses serpents à sonnettes qui s'était échappé. Que faire? Il y avait un fusil chargé à l'autre bout de la chambre, — mais ce serpent était-il le seul qui fût sorti de la cage? Tout le monde dormait dans la maison, et le docteur se dit que le mieux serait d'attendre jusqu'au matin. Il s'enveloppa soigneusement la tête, et resta tranquille, sans oser bouger.

Le serpent continua sa promenade, enfin s'approcha du lit, et tout devint silencieux.

Au lever du jour, le docteur entendit le pas de son domestique qui venait, selon son habitude, faire son ser-

vice. Il lui cria de ne pas ouvrir la porte, mais d'aller chercher un vieux nègre africain, nommé Isaac. qui approchait des serpents sans en avoir peur. Le nègre vint, se mit à l'œuvre, et ne tarda pas à trouver le reptile tranquillement endormi sous le lit. Les autres étaient restés dans la cage, quoique la porte fût ouverte.

Le docteur insista pour que le nègre tuât le serpent d'un coup de fusil, mais il refusa, et se déclara prêt à le saisir sans craindre d'être mordu.

S'avançant vers le lit, il se mit à siffler et à prononcer des paroles de sa voix la plus douce. Au bout de quelques minutes, il s'aventura à passer ses mains sur le dos du serpent, toujours en sifflant doucement ; finalement, il souleva la tête du reptile, et amena l'animal à se reposer sur son bras et sur son corps, sans témoigner ni frayeur, ni émotion.

Le docteur, désirant mettre fin à cette scène, dit au nègre de mettre le serpent dans la cage ; mais celui-ci fit signe que c'était impossible. En effet, aussitôt qu'il en approchait, le reptile levait la tête avec colère et faisait entendre son sifflement.

Le vieil Isaac demanda qu'on lui donnât un drap, accoutuma peu à peu le serpent à cette vue, et puis réussit à passer l'un des bords entre son bras et le corps du reptile, tout en continuant à marcher et à siffler. Aussitôt qu'il fut certain de pouvoir envelopper le serpent dans le drap, il le jeta rapidement autour de lui, et vite le porta dans la cage.

Le nègre n'avait pas reçu le moindre mal, mais il déclara qu'il lui serait impossible de jamais charmer de nou-

veau ce serpent, parce qu'il avait usé de ce pouvoir pour le tromper.

Les naturalistes ont beaucoup écrit sur la fascination exercée par les serpents, les uns riant de cette fascination, les autres reconnaissant qu'elle existe. Quoi qu'on en ait dit, il est certain qu'en certaines occasions, les oiseaux et même les quadrupèdes sont dans l'impossibilité de fuir la présence de leurs ennemis, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, incapables de résister à l'attraction du danger qui les menace.

Nous savons que le feu exerce une fascination réelle sur plusieurs espèces de crapauds. Le soir, on les voit se précipiter vers la flamme et ne pas même reculer sous l'impression de la douleur; le contact des charbons ardents augmente, au contraire, l'énergie qu'ils mettent à gagner le centre du brasier, et leurs efforts pour l'atteindre ne s'arrêtent que quand leurs fluides sont coagulés et leurs membres roidis par la cuisson. La flamme produit le même effet sur différents insectes; mais les scorpions s'écartent du feu avec terreur et c'est même à ce moment que leur piqûre est surtout dangereuse.

Nous aurions de curieuses histoires à raconter sur la fascination exercée par des serpents, même sur des êtres humains; mais il est grand temps que nous revenions à Henri Palmer.

Il n'ignorait pas combien est terrible la morsure des serpents à sonnettes; il savait que leur dent pénètre à travers les vêtements les plus épais, et qu'une seule goutte du poison contenu dans une petite vessie qu'ils ont sous la langue, suffit pour donner la mort : aussi ne faut-il

pas s'étonner s'il frémissait en pensant à l'horreur de sa position.

En regardant à travers les plis de sa couverture, il aperçut deux serpents monstrueux, ceux sans doute qui avaient si lourdement pesé sur lui, se dirigeant lentement vers l'entrée de la caverne, où les attiraient l'éclat du jour et des rayons du soleil. Il espéra qu'ils sortiraient et lui laisseraient le passage libre; mais ils se postèrent de chaque côté, pareils à des sentinelles, et demeurèrent immobiles comme les rochers qui se dressaient au dessus de leurs têtes.

Plus d'une heure s'écoula ainsi. Soudain, à un mouvement que fit Henri Palmer, l'un des serpents se dressa et fixa sur lui son regard brillant : il avait deviné la présence d'un ennemi. Henri était fasciné, et ce fut en vain qu'il voulut détourner la tête. Il ne voyait plus rien, il ne pensait plus à rien autre qu'à ces points étincelants qu'il savait être les yeux du reptile, et qui se dilataient d'une façon si étrange qu'ils illuminaient la caverne.

Heureusement l'attention du serpent fut attirée à l'extérieur, et Henri se trouva tout à coup délivré de la fascination qu'il exerçait sur lui. Il s'enveloppa la tête dans la couverture pour que le même péril ne se renouvelât pas, et se mit l'esprit à la torture pour trouver un moyen de se soustraire à la mort qui le menaçait; car il était certain que, dès qu'il chercherait à se lever, ses ennemis s'élanceraient sur lui.

Il commençait à se désespérer et pleurait silencieusement en pensant à sa mère, dont il se figurait la douleur, lorsqu'une idée lumineuse lui vint.

Tout doucement il tira de sa poche le briquet que lui

avait donné Mocandah, parvint à allumer un peu d'amadou, et, à travers un trou fait à la couverture, communiqua le feu au monceau de feuilles sèches qui l'entouraient.

Favorisé par le vent qui soufflait du dehors, le feu s'étendit rapidement, tandis que la caverne retentissait de sons discordants.

Il n'y a rien que les serpents à sonnettes craignent autant que les flammes; aussi fuyaient-ils de toutes parts à l'approche de l'élément dévorant.

Henri bondit sur ses pieds; mais, au moment où il allait s'élancer hors de la caverne, il vit les deux monstrueux serpents, qui n'avaient pas bougé de place, se dresser et allonger la tête vers lui. Ce fut un instant plein d'une terrible angoisse; car, de quelque côté qu'il se tournât, le danger lui apparaissait également menaçant.

La chaleur et la fumée devenaient intolérables; et il était impossible de rester plus longtemps dans la grotte sans être asphyxié. L'hésitation n'était donc plus permise. Henri saisit sa couverture à moitié enflammée, la tint déployée, sans prendre garde aux brûlures qu'il se faisait aux mains, et quand il ne fut plus qu'à deux pas des reptiles, il la lança adroitement sur eux. Puis, profitant de l'instant où ils l'oubliaient pour ne penser qu'à eux, il se précipita d'un bond hors de la caverne.

Il ne s'arrêta qu'après avoir parcouru plusieurs centaines de pas; alors il tourna la tête en arrière et remercia Dieu de l'inspiration qu'il lui avait envoyée, et à laquelle il devait probablement la vie. Tout à coup, une formidable explosion ébranla la terre : des quartiers de rochers volèrent en l'air, et la montagne s'effondra



Il la lança adroitement sur eux.



sur un espace considérable. Henri ne put se rendre compte de cet accident; mais la cause en était des plus simples. Un jour, dans le temps des grandes guerres, des hommes blancs, poursuivis par les Indiens, s'étaient réfugiés dans la caverne où Henri avait passé la nuit, et y avaient caché une assez grande quantité de poudre, en se promettant de venir la reprendre. Mais ils en furent empêchés par les vicissitudes de leur existence aventureuse. Le feu mis aux feuilles par le jeune Palmer s'était communiqué à cette poudre et avait produit cette explosion.

IV

LE RETOUR A LA PLANTATION. — L'ARRIVÉE DES INDIENS.

Henri erra longtemps dans la forêt avant de retrouver son chemin. Il se rappela les conseils de Mocandah, observa la mousse qui croissait sur les arbres, et, d'après les indications que lui avait données l'Indien, il put reconnaître dans quelle direction était le nord. Enfin, il se retrouva dans une partie du bois qui lui était familière; et, après avoir marché toute la journée, sans s'arrêter et sans manger, il arriva en vue de l'île des Castors.

Il était tard lorsqu'il franchit le seuil de l'habitation de ses parents. Tout le monde, en ce moment, était réuni dans la grande salle, et la plus profonde tristesse était empreinte sur tous les visages; car toutes les recherches que l'on avait organisées pour savoir ce qu'il était devenu étaient restées sans résultat, et la pensée

qu'il était mort ou à jamais perdu, plongeait toute sa famille dans le désespoir.

Nous n'essayerons pas de décrire l'effet que produisit son apparition lorsque, s'avançant au milieu de la salle à demi éclairée, il appela sa mère et se précipita dans ses bras.

Madame Palmer, tremblante de bonheur, serra son fils contre son cœur et le couvrit de baisers. Les frères, la sœur d'Henri se pressèrent autour de lui, et la joie la plus pure succéda, sans transition, au plus morne abattement. Le nègre Nicolas, qui aimait particulièrement son jeune maître et qui se regardait comme étant un peu de la famille, se distingua surtout par ses démonstrations bruyantes : il lança au plafond son chapeau à larges bords, et se mit à exécuter une de ces danses qu'il avait apprises dans son pays d'Afrique.

M. Palmer fut celui qui montra le plus de calme, mais son émotion n'était pas moins vive pour cela, car une larme brilla sous sa paupière, tandis que sa femme, les mains levées vers le ciel, remerciait Dieu de lui avoir rendu son fils.

Lorsque le premier moment d'effusion fut passé, Henri s'assit à table ; et, tout en dévorant les mets qu'on se hâta de lui servir, il fit le récit de ses aventures. Il parla longuement de Mocandah, de l'intérêt que ce jeune Indien lui avait témoigné, mais ne dit rien de l'avertissement qu'il lui avait donné au sujet de l'attaque projetée par les Pawnies. Ce fut seulement au moment de se retirer pour se coucher que, profitant d'un instant où il était seul avec son père, il lui fit part du danger dont ils étaient menacés.

« Oui, je n'ignore pas qu'ils ont juré de brûler la ferme pour se venger, répliqua M. Palmer; mais, de l'intention à l'exécution, il y a encore loin, quoique ce ne soit pas l'envie qui leur manque. Les Pawnies savent que nous sommes en état de nous défendre, et ils y regarderont à deux fois avant de se mettre avec nous en guerre ouverte. Dans tous les cas, nous serons sur nos gardes. Tu as bien fait, Henri, ajouta-t-il, de ne pas parler de cela devant ta mère et tes frères : il est inutile de les effrayer par la perspective d'un danger qui, probablement, ne se réalisera pas. »

L'événement sembla vouloir donner raison à M. Palmer, car plusieurs jours s'écoulèrent, et rien, ni de près ni de loin, n'annonça que l'on dût redouter une attaque de la part des sauvages. Les travaux avaient repris leur cours habituel à la ferme, et Henri était le seul qui pensât encore à l'avertissement de Mocandah. Son esprit s'était déjà tellement habitué aux aventures, qu'il supportait avec une sorte d'impatience le calme et la régularité de sa vie d'autrefois.

Une après-midi, il sortit avec son frère Ernest pour faire une promenade à cheval. Ils s'étaient munis de leurs fusils et se dirigèrent vers un petit bois, éloigné de la ferme d'au moins deux lieues. Il y avait de ce côté une source limpide où les daims avaient l'habitude de venir se désaltérer, et nos jeunes chasseurs se flattaient de ne pas rentrer sans rapporter des preuves de leur adresse.

Quand ils furent arrivés à leur destination, ils mirent pied à terre et pénétrèrent dans les fourrés. Ils attachèrent leurs chevaux à une branche d'arbre, se postèrent à

une distance convenable de la fontaine, et attendirent que le gibier se présentât. Mais c'était l'heure où les bêtes fauves laissaient passer la chaleur du jour en sommeillant dans leurs tanières.

Henri, fatigué de ne rien voir venir, chargea son frère de faire sentinelle, et, s'étendant sur l'herbe, ne tarda pas à s'endormir. Au bout d'un certain temps il s'éveilla et fut tout étonné de voir qu'Ernest, imitant son exemple, avait cédé au sommeil. Il se dressa sur le coude et promena rapidement ses regards autour de lui. Soudain, il aperçut une biche qui, accompagnée d'un joli faon, buvait à la source. Il se leva doucement, arma son fusil et visa ; mais, au moment de lâcher la détente, il eut comme un remords de tuer, au milieu de ses ébats, un animal si timide, si inoffensif, et il hésita. Au bruit qu'il fit, la biche tourna la tête et d'un bond disparut, suivie de son faon.

Toutefois, le jeune chasseur n'eut point à se repentir de sa générosité. Il mit son fusil sur son épaule, et, poussé par un sentiment instinctif, il s'avança jusqu'à la lisière du bois, du côté opposé à celui par où ils y étaient entrés.

Arrivé au bord d'un grand lac, il fut étonné de la quantité de poissons qui sautaient et jouaient dans l'eau limpide. Il aperçut sous un arbre qui s'avançait au-dessus du lac, un canot ; mais il ne s'en inquiéta pas, pensant, avec raison, qu'il avait été caché là par les colons qui s'en servaient pour leurs pêches.

Henri voulut se donner le plaisir de prendre quelques truites ; il descendit dans le canot, et se posta près d'un rocher, non loin de l'endroit où un ruisseau formait

une cascade en tombant dans le lac. Tout à coup un cri aigu résonna dans la forêt, un cri semblable à celui que font entendre certaines classes d'hyènes. Ces cris, assure-ton, sont assez hideux pour effrayer ceux qui n'y sont pas habitués; mais Henri avait eu plus d'une occasion de les entendre.

C'était le cri de l'aigle chauve.

Sans être un grand naturaliste, Henri connaissait la nature et les habitudes de cet oiseau. Il savait que les Canadiens et beaucoup de chasseurs lui refusent absolument nombre de qualités qu'on lui prête, surtout la noblesse et la magnanimité! Il en est même qui l'accusent d'être simplement un audacieux voleur, disposé à attaquer les animaux plus faibles que lui.

Le cri se fit entendre une seconde fois, mais dans une autre direction. Henri, qui vit les poules d'eau et les canards sauvages se cacher dans les herbes en se serrant les uns contre les autres, se dissimula lui-même derrière une vigne qui tombait du tronc de l'un des arbres, arma son fusil, et se mit en observation.

A environ trois cents pas, une langue de terre s'avançait dans le lac; elle était couverte d'une riche verdure, et à son extrémité s'élevait un aulne, dont une branche sèche s'étendait sur le lac.

C'est sur cette branche qu'était perché le grand aigle chauve, suivant des yeux le mouvement de l'eau et guettant sa proie. Ces oiseaux, quand ils ne sont pas poussés par le besoin de manger, restent ainsi des heures entières, immobiles, ou occupés à lisser leur plumage.

Un nouveau cri, plus étrange et plus rauque encore que les autres, retentit. Dans sa précipitation, Henri sor-

tit de sa cachette, et, soudain, une grande ombre s'étendit sur l'eau. Il leva la tête, et vit un autre aigle s'abattre sur celui qui se tenait tranquillement sur l'aulne. L'agresseur manqua son but, mais son audace suffit pour exciter la colère de son adversaire qui, à son tour, se précipita sur lui avec furie. Ils montèrent dans l'air et redescendirent, se frappant, se mordant l'un l'autre avec férocité, et en criant tout le temps. Un moment ils se prirent corps à corps, comme de véritables lutteurs ; et alors les plumes volant de tous côtés tombèrent sur le lac, pareilles à des flocons de neige.

Le combat devint de plus en plus vif, et puis ils s'élevèrent de nouveau à une très-grande hauteur, l'un, l'agresseur, qui était évidemment le plus faible, cherchant à s'échapper. Mais c'est ce que l'autre voulait empêcher. Après une nouvelle tentative pour terminer la lutte, ils se jetèrent, encore une fois l'un sur l'autre, avec une telle fureur que leurs ailes devinrent inutiles, et que, semblables à un parachute détaché d'un ballon, ils furent précipités dans la partie la plus profonde du lac.

Mais à peine les vagues produites par leur chute avaient-elles formé un cercle d'une centaine de pas de diamètre qu'ils reparurent, mais à une assez grande distance l'un de l'autre. Le plus faible était guéri de son ardeur belliqueuse, et il s'éloigna à tire d'aile. Bientôt il n'apparut plus que comme un point dans l'espace, et enfin il alla sur la rive opposée cacher sa défaite dans la forêt. Quant au vainqueur, il retourna, d'un air grave et majestueux, reprendre sa place sur l'aulne. Mais Henri put voir qu'il était blessé, et que ses plumes étaient teintes de sang.

Un autre acteur arriva alors sur la scène, et aussitôt à sa vue, l'aigle se prépara pour l'action. Pendant tout le temps qu'avait duré la lutte, un faucon-pêcheur avant plané au-dessus du lac, attendant l'issue du combat, et alors, persuadé sans doute que le terrain était libre, il était descendu graduellement en décrivant d'innombrables cercles. Tout à coup, il plongea dans le lac et en ressortit tenant en son bec une truite. Le poisson ne pesait guère moins de deux livres, et le faucon eut fort à faire pour l'enlever hors de l'eau. Cependant, il appréciait la valeur de sa proie, car il paraissait tenir à la garder, et ce qui étonna Henri Palmer, c'est qu'il monta... monta à une hauteur énorme.

Cette particularité avait une explication bien simple. L'aigle chauve n'avait pas un instant perdu de vue le faucon, et en s'apercevant que celui-ci avait capturé une truite digne de son royal appétit, il s'était disposé, pour la lui enlever, à lui livrer bataille. En attendant, le faucon, en poussant des cris de détresse, montait toujours, et il était à plus de six cents pieds de terre.

Ce fut alors que, malgré ses blessures, l'aigle s'élança de son perchoir, et s'éleva avec une telle puissance et une telle rapidité qu'il était impossible au faucon de se faire la moindre illusion. Sans se hâter, sans crier, il continua à monter, et bientôt ne fut plus qu'à une cinquantaine de pieds de son malheureux adversaire.

Henri aurait souhaité que l'aigle fût assez prêt pour lui envoyer une balle, car il commençait à croire, avec beaucoup d'autres, qu'il avait pour principales qualités le vol et le meurtre. Il s'attendait à voir le faucon mis en pièces. Mais celui-ci avait trop d'esprit pour attendre l'ap-

proche de son ennemi. Il ne fut pas plutôt convaincu que la fuite était hors de question, qu'il laissa tomber la truite, et s'éloigna tranquillement, sachant bien que c'était tout ce que son persécuteur attendait de lui.

L'aigle se précipita sur le poisson, le saisit dans ses serres, et regagna son arbre, où il se mit paisiblement à le dévorer.

Ce spectacle détermina Henri, qui n'éprouva plus aucun regret de tuer un oiseau qui jusqu'alors lui avait inspiré de la considération. Le voyant absorbé par son occupation, il attacha le canot, grimpa sans bruit sur la rive et se dirigea, avec toutes sortes de précautions, vers l'aulne. Il eut la chance de rencontrer un sentier battu que les daims avaient l'habitude de suivre pour venir se désaltérer.

Le jeune Palmer compara, un instant, sa situation à celle de l'un de ces guerriers solitaires qui, les pieds enfermés dans des mocassins, avaient si souvent traversé cette partie des forêts sauvages de l'Amérique. Il avança pas à pas, évitant de marcher sur les branches sèches, tenant toujours un arbre entre lui et l'oiseau, et ne s'arrêta que quand il fut à une bonne portée de fusil. Jamais, peut-être, il n'avait ressenti les véritables instincts du chasseur des prairies aussi vivement qu'au moment où, s'appuyant contre un arbre, il visa et tira.

La bouche ouverte, tenant son arme abaissée, Henri attendit, avec anxiété, le résultat.

Un instant suffit. L'aigle, qui avait l'aile brisée, était tombé dans le lac, où il faisait jaillir l'eau en se débattant.

Henri courut vite au canot, et rama vigoureusement.

En approchant de l'aigle, il se convainquit, d'un coup d'œil, que c'était un bel et noble oiseau, quoique déjà vieux. Sa tête, les plumes de son cou et sa queue étaient blanches, tandis que le restant de son plumage était d'un brun presque noir.

En apercevant Henri, l'aigle essaya de s'envoler, mais, ne pouvant y parvenir, il lui fit face et l'attendit résolûment. Il avait un air de défi, presque cruel ; son œil était enflammé, et révélait son courage et sa rapacité. De deux coups de rames, Henri mit fin à ses souffrances, et regagna la rive avec son trophée.

A peine eut-il mis pied à terre qu'il fut rejoint par son frère Ernest, que son coup de fusil avait effrayé.

Celui-ci n'avait pas encore fini de s'extasier sur la beauté de l'aigle, quand Henri, portant ses regards sur la gauche du bois, eut peine à retenir un cri de surprise et de terreur. La plaine, sur un espace de près d'un quart de mille, était couverte de sauvages qui marchaient vers eux, sans ordre, mais sans tumulte. Ils formaient un véritable corps d'armée. Deux Indiens, dont la tête était ornée d'un bouquet de plumes, servaient d'éclaireurs, et précédaient le gros de la troupe de quelques centaines de pas.

Henri, serrant le bras de son frère, lui dit vivement. — « Là-bas... les sauvages... fuyons, ou nous sommes perdus. »

Au mot de sauvages, Ernest bondit ; mais n'apercevant rien de suspect, il s'imagina que son frère voulait lui faire peur.

— Si c'est une plaisanterie, répliqua-t-il, tu pourrais en choisir de meilleures. Les Indiens sont des dé-

mons dont il ne faut pas rire, tu devrais te le rappeler.

— C'est sérieux, dit Henri : ils sont de l'autre côté du bois... je les ai vus, et, dans une minute, ils vont reparaître. »

En prononçant ces paroles, il courut vers l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux. Henri sauta en selle ; et, sans attendre une seconde invitation, Ernest fut, en un clin d'œil, sur son poney.

Ils se lancèrent à travers les broussailles, sans prendre garde aux branches qui leur déchiraient la figure. Leur espérance était qu'étant séparés des Indiens par le bois qui les dérobait à leur vue, ils pourraient s'éloigner sans être aperçus.

Au bout de quelque temps d'un galop furieux, ils tournèrent la tête et aperçurent les deux sauvages qui, sortant de l'ombre des grands arbres, les regardaient avec étonnement. Ces derniers rentrèrent dans le bois, sans doute pour faire part à leurs amis de leur découverte, et bientôt la troupe entière déboucha dans la plaine.

Henri ne douta pas que ce fussent les Pawnies et qu'ils se dirigeassent vers l'île des Castors. Sans faire part de ses réflexions à son frère, il pressa le pas de son cheval, et, en moins d'une heure, ils arrivèrent à la plantation.

Nicolas, debout sur l'autre rive du fleuve, avait aperçu venir ses jeunes maîtres, et, ne voyant rien dans la plaine qui fût de nature à les alarmer, il se grattait la tête en se demandant quelle pouvait être la cause de leur course précipitée.

Pour éviter d'aller gagner le pont-levis qui était à



Deux sauvages sortant de l'ombre des grands arbres.



quelques centaines de pas au-dessous d'eux, les jeunes Palmer poussèrent leurs chevaux dans la rivière et abordèrent sains et saufs de l'autre côté.

« Holà ! Nicolas, cria Henri en apercevant l'Africain qui se hâtait d'accourir, notre père est-il à la maison?

— Le señor est rentré il y a une demi-heure, répondit le nègre, et il doit être en ce moment avec la señora.

— Très-bien, dit Henri en lui jetant la bride de son cheval; mène ces pauvres bêtes à l'écurie, et soigne-les bien, car nous ne les avons pas ménagées. Tu viendras nous rejoindre, ajouta-t-il ; nous aurons besoin de toi. »

Nicolas fit un signe de tête pour indiquer qu'il était prêt à obéir, et emmena les chevaux sans faire d'observation. C'était une sorte d'hercule que ce Nicolas ; il était d'une douceur extraordinaire, et avait pour la famille Palmer le dévouement d'un terre-neuve. La première partie de sa vie s'était passée dans une colonie espagnole, comme l'indiquaient certaines expressions dont il faisait souvent usage. A l'âge de dix ans, il avait été arraché des bras de sa mère, transporté sur un navire qui faisait la traite des nègres, et ensuite vendu à un planteur. Là se bornaient tous les souvenirs que Nicolas conservait de sa patrie.

V

NICOLAS A UNE IDÉE. — COMMENT IL LA MET A EXÉCUTION.

Henri et Ernest se rendirent directement auprès de leur père et l'informèrent de l'approche des Indiens.

M. Palmer ne manifesta aucune inquiétude, mais il n'était pas aussi rassuré qu'il voulait le paraître. Il recommanda à sa femme de rester dans l'intérieur de la maison avec ses plus jeunes enfants, et se hâta de prendre ses mesures en prévision de l'attaque de l'ennemi.

On tint un conseil auquel assistèrent les domestiques de la ferme, et il fut convenu, d'après l'avis émis par Nicolas, qui n'en était pas à sa première rencontre avec les Indiens, qu'on défendrait le passage de la rivière ; qu'en cas de succès de la part des sauvages, on se retirerait derrière la première palissade ; et qu'enfin, s'ils forçaient cet obstacle, on continuerait le combat dans la cour, qui était, comme l'on se rappelle, protégée par une seconde clôture en bois.

Des armes furent distribuées à tous ceux qui étaient en état de s'en servir, et l'on assigna à chacun son poste de combat.

Henri se distinguait entre tous par son activité extraordinaire, et au milieu de la confusion qui régnait, il conservait un sang-froid remarquable. Il allait et venait d'un point à l'autre de l'île, veillant à ce que les ordres fussent ponctuellement exécutés, et il lui arriva plus d'une fois de faire des observations dont la justesse étonna son père.

Tout à coup il songea à la barque dont on se servait pour passer d'une rive à l'autre, et qu'on avait oublié d'attirer hors du fleuve. Il comprit qu'il était essentiel qu'elle ne tombât pas au pouvoir des Indiens.

« Le bateau ! le bateau ! » cria-t-il en courant vers la rivière.

Aussitôt Nicolas, sortant de derrière la palissade, le rejoignit son fusil à la main.

« Vous avez raison, señor, dit-il ; nous serions des fous si nous leur fournissions le moyen de nous surprendre. »

Ils cherchèrent en amont et en aval de la rivière, mais nulle part ils n'aperçurent de bateau.

« *Corajo !* cria l'hercule dans son langage favori ; *per todos los santos de Messico ! La barca es perdita !*

— C'est impossible, répliqua Henri ; elle était, ce matin encore, amarrée à sa place habituelle.

— *La barca está allá caballero*, dit Nicolas. On s'en est servi tantôt, et l'on a ensuite oublié de l'attacher ; elle s'est en allée à la dérive. »

Il était de la plus haute importance de retrouver le bateau, et, si on ne pouvait le ramener, de le détruire. Henri et Nicolas prévinrent en conséquence M. Palmer ; puis ils sellèrent chacun un cheval, et, armé d'excellentes carabines, ils explorèrent le courant du fleuve, tout en s'assurant qu'il n'y avait pas d'Indiens dans la plaine.

Ils avaient fait environ un demi-mille au-dessous de l'endroit où les deux bras de la rivière se rejoignent, quand Nicolas cria joyeusement.

« *Viva ! viva !* »

Et il montra à Henri la barque qui était arrêtée dans de hautes herbes.

L'hercule prit une longue corde dont il s'était muni et l'attacha à la selle de son cheval, dont il donna la bride à son jeune maître ; puis, mettant pied à terre, il sauta dans le bateau, où il fixa l'autre extrémité de la corde à la proue, et fit ensuite signe à Henri de remonter

la rivière. Lui-même resta dans la barque et manœuvra avec une rame, de façon à ce qu'elle ne heurtât pas contre la rive.

Après avoir ainsi parcouru plusieurs centaines de pas, ils arrivèrent à un endroit où un sycomore, déraciné par l'eau, était tombé en travers de la rivière, mais de façon que son extrémité était restée accrochée dans les branchages d'un chêne, à une élévation d'environ douze pieds.

« *Alto! señor*, *alto*, *alto!* » cria soudain Nicolas.

Henri s'empressa d'arrêter les chevaux, juste au moment où la barque sortait de dessous le sycomore.

« Voilà un pont qui pourrait être d'une grande utilité aux sauvages, et leur permettre de nous attaquer de deux côtés à la fois, dit l'hercule; mais, ajouta-t-il, j'ai une idée dans ma cabeza. »

Il prit une scie qui était au fond de la barque, sauta à terre et grimpa dans le chêne ; puis, après avoir passé son fusil en bandoulière, il ôta ses mocassins et s'avança jusqu'au milieu du sycomore. Il regarda avec soin de tous côtés, et, après s'être assuré qu'il n'avait pas de surprise à craindre, il se mit à scier l'arbre vigoureusement.

Quand l'arbre fut scié presque de part en part, il remplit l'interstice avec des feuilles, de manière à la dissimuler le mieux possible, et recommença la même opération à quelques pieds de distance.

Quand il eut fini, l'hercule contempla son ouvrage et sourit de satisfaction.

« Eh bien! señor, dit-il, que pensez-vous du tour? Je serais curieux de voir la culbute que feront les sauvages quand ils voudront passer par là. »

A peine achevait-il ces paroles, qu'un léger bruissement dans le feuillage frappa son oreille. Il dressa à demi son grand corps et chercha à pénétrer du regard dans les buissons qui bordaient la plaine.

« *Los Indios, señor! los Indios!* » murmura-t-il en apprêtant son fusil.

Soudain l'autre rive, qui tout à l'heure semblait déserte, se couvrit de Peaux-Rouges ; il y en avait des centaines. Un sauvage, plus hardi que ses camarades, s'avança vers le pont avec l'intention de le franchir, et aussitôt un grand nombre d'autres le suivirent. Déjà il avait fait plusieurs pas sur le sycomore quand Nicolas, qui jusqu'alors était resté immobile et caché par les jeunes branches qui poussaient tout autour de l'arbre, se leva droit et lui apparut comme le démon du fleuve.

L'Indien, surpris, jeta un cri et recula sur ses compagnons, qu'il faillit renverser.

D'un autre côté, les Indiens restés sur la rive avaient aperçu Henri, et ils firent pleuvoir sur lui une grêle de flèches auxquelles il échappa en se jetant vivement derrière un magnolia. Les sauvages reprirent bientôt leur audace en voyant le petit nombre d'ennemis auxquels ils avaient affaire, et ils se pressèrent de nouveau sur le pont, où ils s'entassèrent comme des abeilles. Le moment devenait critique. Nicolas arma son fusil, visa, et un Peau-Rouge sauta en l'air et retomba en faisant entendre une sorte de hurlement. Henri fit feu à son tour, et un autre Indien roula dans les eaux du fleuve. Les autres firent un mouvement de recul et se décidèrent à regagner la rive, d'où leurs camarades continuaient à lancer des flèches qui n'atteignirent personne.

L'hercule profita de ce moment d'hésitation pour sauter à terre. D'un bond il fut dans le bateau, et vite il saisit la rame.

« En route, señor ! en route ! cria-t-il ; ne perdons pas de temps. »

Henri fouetta les chevaux, et ils s'éloignèrent au galop, salués par les cris des Indiens qui voulurent s'élancer à leur poursuite. Quand ils furent à une certaine distance, ils se retournèrent et aperçurent une longue ligne de Peaux-Rouges qui avançaient le long du sycomore. Tout à coup, un craquement se fit entendre, et une trentaine au moins d'Indiens roulèrent pêle-mêle dans le fleuve.

« Eh bien ! señor, dit Nicolas, n'ai-je pas eu une idée merveilleuse ?... Ou je connais mal ces démons de sauvages, ou nous pouvons compter, à présent, qu'ils nous laisseront tranquilles au moins pour cette nuit. »

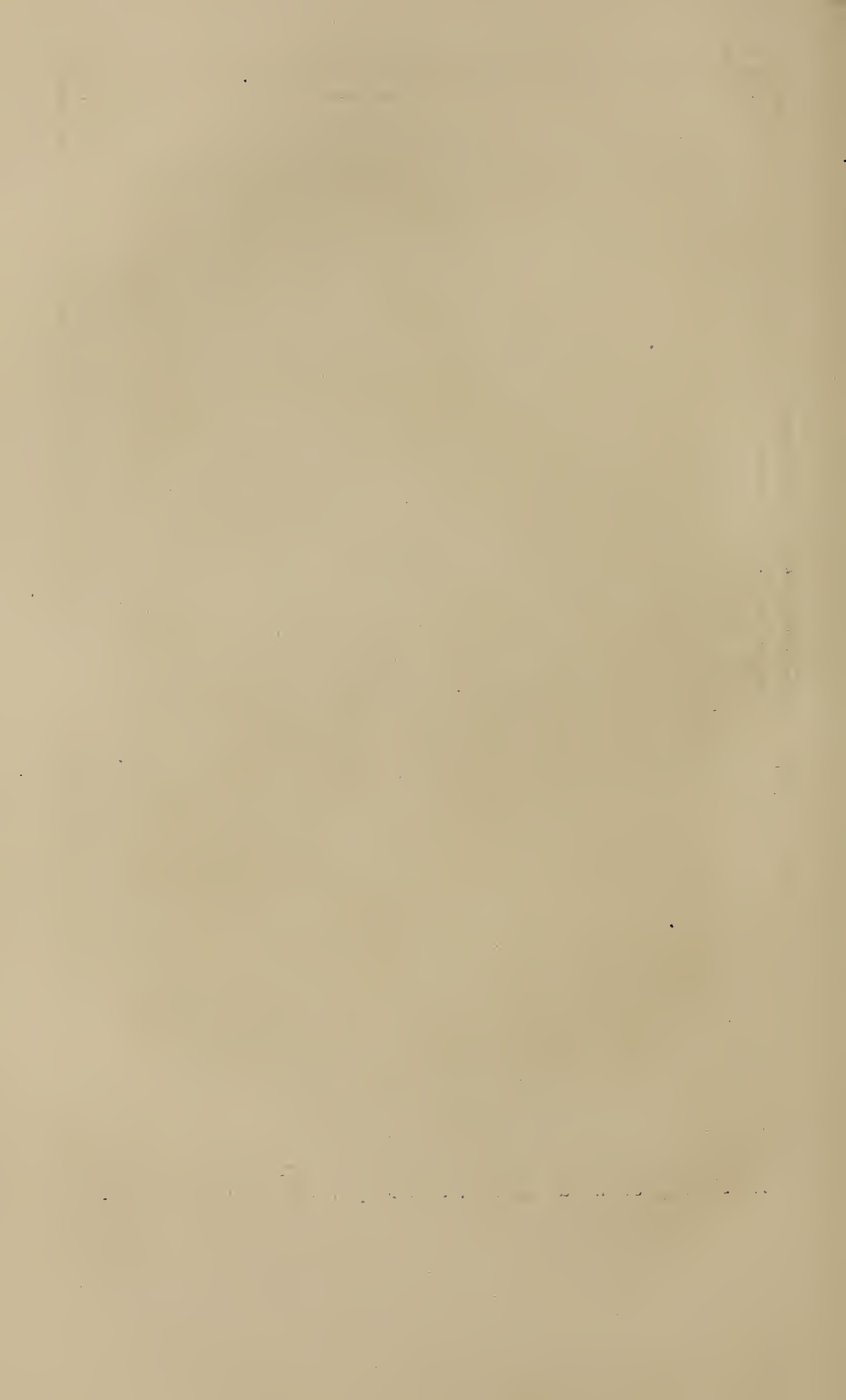
VI

L'ATTAQUE. — LA FUITE.

M. Palmer s'inquiétait de l'absence prolongée de son fils et de Nicolas, et il allait partir pour les chercher, lorsqu'il les vit revenir. Le bateau fut hissé à terre, et, quand arriva la nuit, on posta, sur différents points de l'île, des sentinelles qui furent relevées à des intervalles réguliers. On fit, en outre, des rondes fréquentes pour surveiller les abords du fleuve. Personne ne dormit guère ; et cependant, la nuit entière s'écoula sans qu'il y eût la moindre alarme.



Ils s'éloignèrent au galop, salués par les cris des Indiens.



Quand l'aube se leva à l'horizon et que le soleil éclaira la plaine, on n'aperçut pas plus d'Indiens que s'il n'en eût pas existé à vingt lieues à la ronde ; mais l'on était persuadé qu'ils n'avaient pas abandonné leur projet, et que, s'ils s'étaient éloignés momentanément, c'était pour préparer leurs moyens d'attaque. Henri crut même reconnaître, à l'aide d'une lunette, que quelques-uns étaient cachés, non loin de la rivière, dans de hautes herbes dont il remarqua l'agitation.

La nuit suivante s'annonça aussi belle, aussi pure que la précédente. Les habitants de la ferme avaient redoublé de précautions ; car ils avaient la conviction qu'ils allaient être attaqués d'un moment à l'autre. M. Palmer et ses hommes, au nombre de dix, étaient réunis dans une espèce de kiosque, prêts à se porter en avant au premier appel des sentinelles. Il était naturel que, dans la circonstance où ils se trouvaient, les sauvages formassent le sujet de leurs conversations ; et chacun eut, à ce propos, son histoire plus ou moins dramatique à raconter.

« C'est une singulière race d'hommes que ces Indiens de l'Amérique du Nord, fit observer Henri, qui perdait rarement l'occasion de s'instruire ; quelle est donc leur origine ?

— Il y a à cet égard une théorie qui a été émise par un savant illustre, répondit M. Palmer. Il est possible qu'il se trompe, car l'erreur est partout dans le monde ; mais voici sur quoi se fonde son opinion : Vous savez que sous le règne du roi Salmanazar, c'est-à-dire 721 ans avant notre ère chrétienne, les dix tribus d'Israël furent emmenées en captivité en Assyrie. Elles s'établirent dans

des villes lointaines, et beaucoup, paraît-il, sur les bords de la mer Caspienne. Mon auteur, M. Van Bohlen, assure qu'en se mêlant aux populations, les Israélites perdirent leur unité comme peuple. Vous savez qu'il est fait fréquemment mention de ces dix tribus dans les Actes des Apôtres, et qu'elles se répandirent partout dans le monde, en Europe et en Asie. Il est donc possible qu'un grand nombre d'Israélites aient pénétré dans le détroit de Behring et de là en Amérique. Ces sauvages dégénérés ne seraient donc que des descendants des fils d'Ismaël. Bien des raisons portent à croire qu'il en est ainsi : les Indiens du Mexique ont des légendes où il est dit qu'un homme blanc, parti du Nord, et que les prêtres du pays affirment être l'apôtre saint Thomas, arriva au milieu d'eux ; qu'il était vêtu d'une longue robe noire, et qu'il leur enseigna à ne pas verser le sang dans les sacrifices, mais à offrir à la place, de l'encens, des fleurs et du pain. N'existe-t-il pas encore parmi eux des traditions de grands faits de l'histoire juive, du déluge, par exemple ? »

A cet endroit du récit, Nicolas avertit Henri que l'heure était venue d'aller relever quelques-unes des sentinelles ; et quoiqu'il écoutât son père avec beaucoup d'intérêt, le jeune homme s'empressa de suivre l'hercule, dont le courage et la sagacité lui inspiraient une haute estime.

La nuit n'était pas absolument sombre, car les étoiles brillaient dans un ciel sans nuages, et se reflétaient dans les eaux transparentes de la rivière. Une brise fraîche agitait doucement les cimes des grands arbres. Henri et Nicolas prêtèrent l'oreille, mais nul bruit ne troublait le

silence de la nature, si ce n'est les hurlements des loups qui retentissaient au loin par intervalles.

Il était une heure après minuit environ quand Nicolas, qui marchait à côté de son jeune maître, le saisit par le bras et s'arrêta soudain.

« *Los Indios! los Indios!* » murmura-t-il à voix basse et en indiquant le haut du fleuve.

Henri mit sa main sur ses yeux, et crut distinguer une masse assez volumineuse qui semblait glisser sur la rivière.

« Les sauvages ont construit un radeau, dit Nicolas; leur intention est de nous prendre de flanc, tandis que d'autres nous attaqueront de front. Si nous pouvions nous débarrasser de ceux-ci, nous aurions facilement raison des autres. »

— Ils paraissent être nombreux, fit observer Henri; comment faire? »

L'hercule attira le jeune homme dans l'ombre des arbres, et fit entendre un cri semblable à celui d'un oiseau de nuit. M. Palmer comprit le signal et arriva bientôt, suivi de ses serviteurs.

Le radeau n'était plus qu'à quelques centaines de pas, et l'on apercevait clairement les guerriers indiens qui se tenaient debout, prêts à sauter à terre dès que l'on aborderait, tandis que d'autres dirigeaient l'embarcation avec de longues perches, de façon à éviter les obstacles qui auraient pu la faire chavirer.

D'un coup d'œil M. Palmer se rendit compte de la situation. Il recommanda à ses hommes d'avoir du calme et du sang-froid. Il les fit placer derrière des arbres et

leur recommanda de faire feu successivement, en commençant par la gauche.

« Nous en abattrons ainsi un bon nombre, ajouta-t-il; et si, malgré cela, ils abordent et que nous soyons obligés de reculer, nos pistolets serviront à protéger notre retraite.

— Pardon, señor, une observation, dit Nicolas; le courant est très-rapide à l'endroit où les Indiens vont entrer tout à l'heure... visons ceux qui manœuvrent le radeau; ceux-là une fois abattus, les autres seront emportés à la dérive et iront se briser contre les rochers.

— L'idée est bonne, répliqua M. Palmer; ainsi donc, attention! »

Le radeau n'était plus qu'à quelques pas.

Tout à coup le cri d'un hibou retentit dans l'air, et il fut immédiatement suivi d'un second, puis d'un troisième et d'un quatrième, mais dans des directions différentes.

« Feu! feu! » cria M. Palmer.

Dix détonations se succédèrent en moins de deux secondes, et l'on entendit des hurlements de rage et de douleur. Ainsi que l'avait prévu Nicolas, le radeau, qui n'était plus gouverné, alla se heurter violemment contre un écueil, et ceux qui avaient échappé aux balles roulèrent dans la rivière.

« En voilà du moins qui ne sont plus à craindre, » dit Nicolas en rechargeant vite son fusil.

Mais à peine avait-il achevé ces paroles, qu'ils furent assaillis par une multitude de sauvages qui avaient fait irruption par un autre côté de l'île. Grâce à leurs pistolets, les hommes blancs purent se frayer un passage; mais comme de nouveaux ennemis remplaçaient ceux

qui tombaient, la situation devenait critique. Nicolas se battait comme un lion, et chaque coup de sa hache d'arme abattait un Peau-Rouge. Il protégea ainsi la retraite en tenant à distance les sauvages, qui hurlaient comme des démons.

« Il est heureux qu'ils n'aient pas eu l'idée d'occuper cette porte, dit l'hercule en rejoignant M. Palmer derrière les palissades; autrement, personne de nous n'aurait échappé. Cependant, ajouta-t-il, en regardant autour de lui, ces bandits nous ont blessé quelques hommes. »

Les Indiens lancèrent une grêle de flèches qui se fixèrent dans les planches qui formaient la palissade, ou tombèrent de l'autre côté sans atteindre personne.

« S'ils n'ont pas d'autres moyens de nous vaincre, observa Henri, ils se lasseront bientôt. »

Nicolas secoua la tête.

« Les sauvages, dit-il, ont perdu beaucoup de leurs guerriers, et ils ne se retireront pas sans avoir essayé de les venger : ainsi, ayons les yeux ouverts. »

A peine cessait-il de parler qu'une flèche, lancée de haut en bas, traversa le rebord de son large chapeau. Il leva la tête et aperçut, à la clarté de la lune qui montait graduellement dans le ciel, plusieurs Indiens qui avaient grimpé dans des arbres, d'où ils s'apprêtaient à tirer sur leurs ennemis.

« Ah! chiens maudits! cria l'Africain; ce serait trop commode. Mais, attendez! »

Il épaula son fusil, visa, et un sauvage dégringola de branches en branches en poussant des hurlements. Les autres ne jugèrent pas prudent de rester et descendirent au plus vite.

Les Indiens eurent alors recours à un nouveau stratagème. Ils ramassèrent une quantité de bois, de feuilles et d'herbes sèches, qu'ils empilèrent au pied de la palissade, et y mirent le feu. Puis ils se retirèrent hors de portée des balles et attendirent le résultat de leur manœuvre. Les planches s'enflammèrent rapidement, et quand la brèche fut assez grande, ils se précipitèrent hardiment à l'assaut. Le feu bien nourri des blancs les força à reculer, et beaucoup tombèrent au milieu des brasiers qu'ils contribuèrent à alimenter. Néanmoins, ils ne se découragèrent pas et finirent par se rendre maîtres de la première enceinte, que M. Palmer et ses compagnons durent abandonner pour se retirer dans la seconde.

Les sauvages proclamèrent leur triomphe par des cris et des vociférations.

Le combat continua de la part des blancs avec un redoublement d'ardeur; mais que pouvaient douze ou quinze hommes, dont plusieurs étaient blessés, contre une légion de véritables démons?

Les Indiens réussirent à mettre le feu à la seconde palissade et il fut facile de prévoir le moment où, pareils à un torrent, ils allaient faire irruption dans la cour.

Soudain, des cris retentirent de l'autre côté de l'habitation.

« Ciel! ils nous ont tournés! s'écria M. Palmer; nous sommes perdus!... Nicolas, ajouta-t-il d'une voix pleine d'angoisse, sauve ma femme!... sauve mes enfants!...

— Mais vous, señor? dit l'hercule.

— Je les repousserai avec les amis qui me restent, jusqu'à ce que vous soyez en sûreté... Va vite... dans



Le combat continua de la part des blancs.



l'écurie... la trappe... tu sais... je vous rejoindrai dans le marais. Sauve-les ! au nom du ciel ! »

Et il se précipita à la rencontre des Peaux-Rouges en brandissant sa hache d'arme.

Nicolas, pour obéir aux ordres de son maître, s'élança dans la maison. Au bas de l'escalier, il rencontra sa jeune maîtresse Hélène, lui dit de courir vite à l'écurie par où ils devaient fuir ; et, sans attendre de réponse, il monta à l'appartement où madame Palmer, entourée de sa jeune famille, était en proie à la plus vive anxiété.

« Venez, señora, vite, venez ! lui cria Nicolas ; il n'y a pas une minute à perdre si vous voulez sauver votre vie et celle de vos enfants. »

Madame Palmer comprit, se leva, et, prenant dans ses bras le plus jeune de ses fils, tandis que l'hercule faisait passer Charles et Ernest devant lui, elle se disposa à le suivre. Mais tout à coup elle s'arrêta en tressaillant.

« Mon mari... Henri... Hélène... où sont-ils? s'écria-t-elle.

— Le jeune maître combat à côté de son père, et ils nous rejoindront dès que votre fuite sera assurée, répondit Nicolas ; quant à la jeune señora, elle est déjà rendue. »

Ils prirent par un escalier dérobé conduisant derrière l'habitation. L'obscurité était complète, mais Nicolas ne crut pas devoir se munir d'une torche ou d'un flambeau, de crainte d'attirer l'attention des sauvages, dont on entendait les hurlements.

Quand ils furent arrivés dans la cave qui servait d'écurie pour les chevaux, l'hercule courut à l'un des angles et souleva une trappe. Alors apparut une large ouverture

dans laquelle pénétrèrent madame Palmer et ses enfants.

« Au bout, dans le marais, il y a un rocher dans les cavités duquel vous serez en sûreté; nous irons vous y rejoindre, dit l'Africain.

— Hélène... où est ma fille Hélène? s'écria tout à coup madame Palmer avec angoisse.

— Elle devrait être là, » répliqua Nicolas, en cherchant à pénétrer les ténèbres du regard.

Au même instant Henri fit irruption.

« Les Indiens sont maîtres de la maison, cria-t-il; ils sont sur mes pas. »

Nicolas, sans répliquer, poussa son jeune maître dans le souterrain, fit retomber la trappe, et se retourna pour faire face aux ennemis dont il entendait les voix.

VII

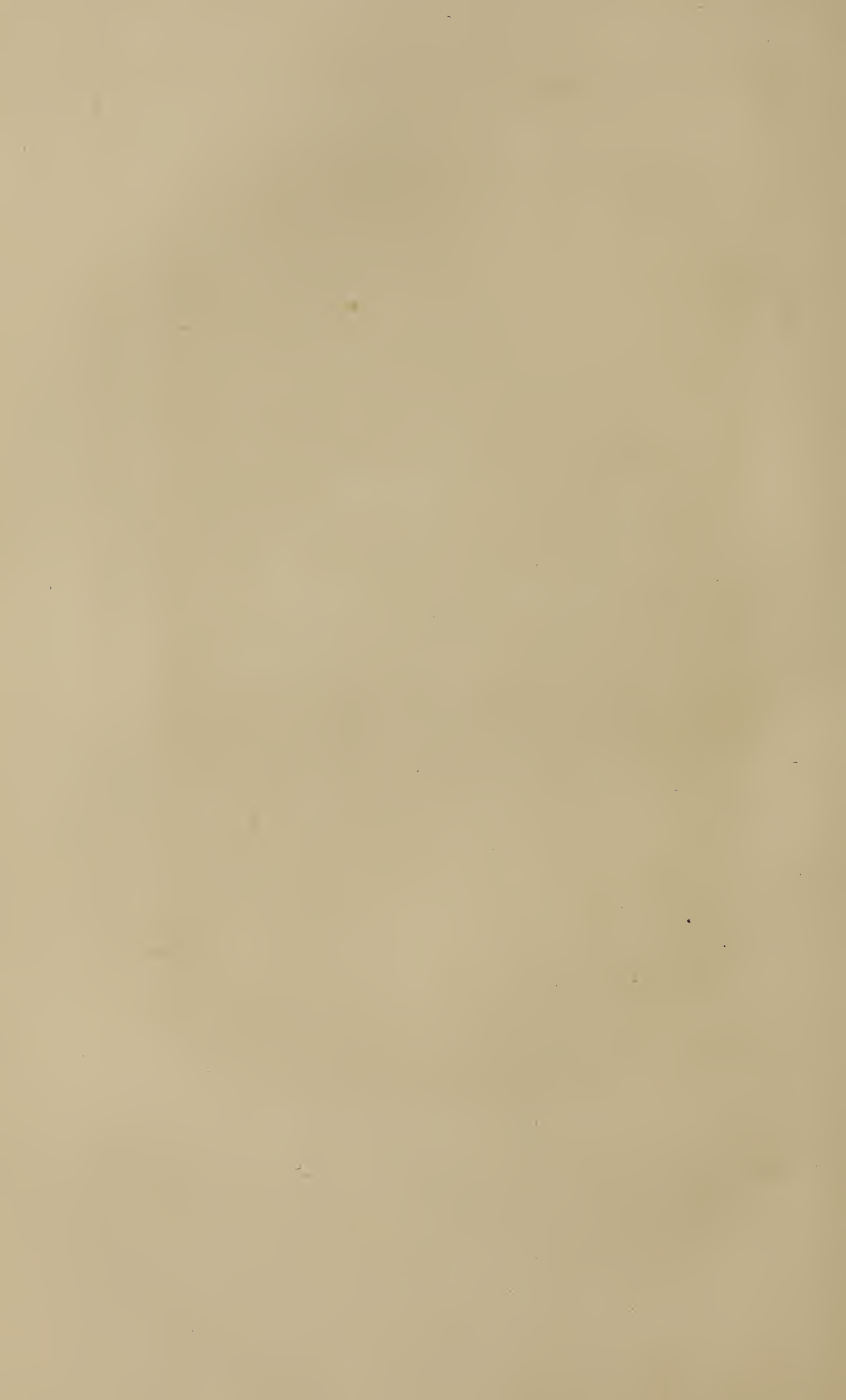
UNE NOUVELLE FATALE. — UNE RÉSOLUTION COURAGEUSE.

Les incidents que nous avons racontés à la fin du chapitre précédent s'étaient succédé si rapidement, qu'ils n'avaient même pas laissé le temps de la réflexion. L'on comprend dans quel état était madame Palmer, ignorant le sort de sa fille. Le souterrain était bas et étroit, et les fugitifs n'avancèrent que difficilement au milieu d'un air presque méphitique. Au bout de dix minutes environ, ils débouchèrent au milieu d'un vaste marais, et se réfugièrent dans le rocher que l'hercule leur avait indiqué.

Les heures s'écoulèrent lentement. Aux cris et aux vociférations des Indiens, que l'on entendait jusqu'à



Les fugitifs n'avancèrent que lentement.



cette distance considérable, succéda un silence cent fois plus terrible ; et quand enfin l'aube blanchit à l'horizon, d'immenses lueurs rougeâtres et des tourbillons de fumée, qui se déroulaient en longues spirales, annoncèrent que les Indiens avaient achevé leur œuvre de destruction.

Henri voulut aller à la recherche de son père et de sa sœur, mais il craignait de quitter sa mère, et celle-ci ne pouvait se résoudre à le laisser s'éloigner. La plus grande partie du jour se passa ainsi sans qu'ils eussent autre chose à manger que des mûres sauvages qu'ils cueillirent sur les bords du marais, à une faible distance des Indiens, qui partageaient entre eux leur butin.

Les ombres commençaient à s'épaissir lorsque madame Palmer, qui tenait ses enfants serrés autour d'elle, entendit les pas de quelqu'un qui se dirigeait de leur côté. Henri saisit son fusil, s'assura que son long couteau jouait librement dans sa gaîne, et se plaça à l'entrée de la grotte. Mais bientôt le son d'une voix qui lui était familière le rassura.

« C'est moi, dit Nicolas, dont la grande forme finit par se dessiner nettement dans le crépuscule.

— Mon mari... ma fille ? » s'écria madame Palmer en s'élançant vers l'hercule.

Pour toute réponse, il baissa tristement la tête.

« Morts ! ils sont morts ! crièrent à la fois la mère et les enfants avec désespoir.

— Je n'ai pas dit cela, répliqua Nicolas ; je ne les ai quittés qu'une minute pour me jeter sur une demi-douzaine de Peaux-Rouges qui voulaient nous barrer le chemin, et, quand je suis revenu, je ne les ai plus trouvés. Il

y a à espérer que les sauvages ont épargné leur vie pour les emmener avec eux. J'ai cherché partout, au milieu des débris, et je ne les ai pas vus.

— S'ils ne les ont pas tués, c'est que, sans doute, ils ont voulu les garder pour les livrer au supplice, pour les donner en spectacle à leurs femmes et à leurs enfants, fit observer madame Palmer en se tordant les mains. Mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-elle, en proie à une véritable agonie, s'ils étaient morts, du moins ils n'auraient plus à souffrir! »

Nicolas, témoin de cette douleur, se déchirait la poitrine avec ses ongles.

« Puisque je n'ai pas pu les sauver, dit-il, j'aurais dû me faire tuer; mais j'ai pensé que je vous serais peut-être utile.

— Tu as raison, Nicolas, et nous te remercions de ton dévouement, répondit Henri, sortant de son morne silence. Dis-moi, continua-t-il, les Indiens n'ont-ils pas l'habitude d'errer dans les bois pendant les mois qu'ils nomment la saison des chasses?

— Oui, répondit l'Africain, et ce n'est qu'à la fin d'octobre qu'ils rentrent dans leurs villages. Alors, ils se livrent à des fêtes, et célèbrent les victoires qu'ils ont remportées sur leurs ennemis.

— Ainsi donc, reprit Henri, en supposant que mon père et ma sœur soient prisonniers, il est probable que les Indiens les réserveront pour les offrir en sacrifice à leurs divinités?

— D'après ce que je connais de leurs coutumes, ce doit être dans cette intention qu'ils ne les ont pas massacrés au milieu du combat.

— Eh bien! ma mère, consolez-vous, ayez courage, dit le jeune homme en prenant les mains de Mme Palmer; tout espoir n'est pas perdu... Je sauverai mon père, je sauverai ma sœur!

— Toi, mon pauvre enfant! répliqua tristement Mme Palmer; comment pourrais-tu t'aventurer au milieu de forêts sans limites? Comment te guiderais-tu dans des sentiers qui ne sont suivis que par des bêtes féroces?...

— Les sauvages sont rusés, fit observer Nicolas, et l'homme blanc ne saurait prétendre lutter contre eux en fait de sagacité et de pénétration. Quand même nous arriverions jusqu'au village des Pawnies, qui est situé je ne sais où, au lieu de délivrer le señor et la señora, nous risquerions plutôt d'aller les rejoindre dans leur prison. Il n'y a qu'un Indien qui puisse, en fait de ruse, rivaliser avec un Indien.

— Et c'est avec un Indien que j'entreprendrai de les sauver, dit Henri. Écoutez, ajouta-t-il; vous vous souvenez que je vous ai parlé du jeune sachem des Ottowas, que Winnepecannough, le chef des Pawnies, a voulu tuer, sous prétexte qu'il avait favorisé mon évasion... Au moment où je le quittai, il m'assura que je le reverrais bientôt, et j'ai la conviction qu'il tiendra sa parole. C'est lui qui me guidera dans les sentiers de la forêt et qui m'aidera à délivrer mon père et ma sœur. »

Henri parlait avec tant d'assurance, que chacun se prit à espérer. Nicolas avait apporté un morceau de venaison que les sauvages avaient laissé en se retirant, et les malheureux fugitifs, qui étaient épuisés de faim, eurent une nourriture substantielle pour réparer leurs forces.

On dressa ensuite une tente avec des lambeaux de toile, et ils passèrent la nuit à peu près à l'abri.

Le lendemain on tint conseil, et il fut résolu que, les bâtiments de l'île des Castors n'étant plus habitables, on s'établirait à l'extrémité nord de la plantation, à l'ombre d'un bois de sapins et à proximité d'une petite rivière qui allait se jeter dans l'un des grands lacs. Mme Palmer était en proie à une sombre tristesse, et elle aurait bien voulu quitter un pays où elle avait éprouvé tant de malheurs; mais elle fut retenue par l'espérance de retrouver un jour son mari et sa fille, et elle prit part activement aux travaux de la nouvelle installation.

Il ne restait que trois des domestiques de la ferme; tous les autres étaient tombés sous le tomahawk des Indiens. L'incendie avait presque tout consumé, mais tous les ustensiles, tous les meubles à demi brisés furent soigneusement recueillis et transportés au lieu de la nouvelle habitation. L'on eut le bonheur de retrouver trois chevaux qui, étant dans le bois au moment de l'attaque, avaient échappé aux recherches des Indiens.

Pendant plusieurs jours tous les bras furent occupés, et l'on travailla avec une ardeur sans égale. Il fallait défricher le sol, abattre des arbres, et c'est là une rude besogne qui attend tous les émigrants qui vont s'établir dans les solitudes du nouveau monde.

Il arriva un moment où les vivres menacèrent de manquer, et Henri fut chargé, avec son frère Ernest, d'approvisionner la maison de venaison et de poisson. Cette mission convenait beaucoup aux goûts aventureux d'Henri Palmer, et il s'en acquitta à la satisfaction générale.

Un jour, dans une de leurs expéditions, il arriva aux deux frères une aventure qui faillit avoir pour Henri une issue fatale.

Ils avaient emporté avec eux leurs fusils, un couteau de chasse et un lasso qui était muni d'une balle en plomb afin qu'on pût le lancer sûrement dans la direction voulue.

Après avoir longtemps battu en vain les fourrés, ils étaient tombés sur une trace qui les conduisit le long d'un lac où les arbres étaient rares et clair-semés.

Tout à coup, Ernest, les yeux brillants, et en poussant un cri qui étonna son frère, saisit son fusil, et s'apprêta à tirer, lorsque Henri accourut et l'arrêta.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda ce dernier.

Ernest indiqua un arbre, et expliqua qu'il venait de voir un animal des plus étranges sortir des buissons et grimper dans le frêne où il était encore logé.

« Où ?

— Là, répondit Ernest. Tuons-le avant qu'il nous échappe.

— C'est un carcajou, cria Henri, avec bonheur. Ne tire pas. Si tu veux, nous pourrons le prendre vivant.

— Je ne demande pas mieux, répliqua Ernest, avec animation. Mais je ne crois pas que cela soit possible.

— Tu vas voir, dit son frère, avec résolution. Si le lâche tourne la queue, envoie lui une balle ; — s'il ne bouge pas, laisse-moi faire. »

Sans ajouter un mot, le jeune chasseur se débarrassa de tout ce qui pouvait gêner ses mouvements. Il posa à terre son fusil, sa poudrière, son havresac, et ne garda que son lasso et son couteau.

L'*Ursus luscus*, connu en Amérique et spécialement au Canada sous le nom de carcajou, est un animal un peu gauche, d'un pied et demi de long, avec une queue touffue, de petites jambes, et ayant les pieds de derrière plantigrades. La partie supérieure du corps et les flancs sont de couleur brune, marqués d'une bande ; le ventre est sombre, la tête est d'un gris sale.

Celui que Linnée a dépeint avait perdu un œil, et c'est par suite de cette circonstance qu'il l'appela *luscus*. D'autres naturalistes ont considéré le carcajou comme étant une variété du glouton. On le trouve dans toutes les parties incultes des États-Unis et du Canada où ses habitudes de pillage le font généralement détester.

Cet animal fait preuve de la plus grande sagacité, en découvrant les cachettes des trappeurs, et en dérobant les castors aux piéges des chasseurs. Quand les daims et autres animaux se retirent à l'ombre des rochers et des arbres, le glouton saute sur leur dos, et les détruit en déchirant la jugulaire. Pendant que les Peaux-Rouges sont en parties de chasse, il entre dans les villages, pille et dévaste leurs wigwams.

Cet animal, qui commet de véritables déprédations dans les fermes, est plus nuisible que le renard ; sa peau seule a de la valeur. En Russie, en Suède, on en fait des manteaux de fourrures que portent les princes et les grands.

Or, Henri savait quel prix atteignaient les fourrures du glouton ; il avait entendu raconter que des marchands s'aventuraient jusque dans le Far-west, pour se les procurer, et il était désireux de pouvoir en offrir une à sa

mère, sans que, s'il était possible, elle fût abîmée par une balle.

Il n'ignorait pas que l'animal était dangereux, mais il était plus que brave, il était hardi et téméraire. D'ailleurs, il se disait que, si son plan ne réussissait pas, ils auraient toujours la ressource de leurs fusils. Il est vrai qu'on lui avait souvent assuré qu'un homme ne pouvait attaquer le glouton, à moins d'être bien armé ; mais une idée lui était entrée dans la tête, et il était résolu à la mettre à exécution, dut-il s'exposer à un péril sérieux.

Il ôta la balle qui était à l'extrémité du lasso, la remplaça par un nœud coulant, et grimpa vers le carcajou. Celui-ci se tenait dans la fourche de l'arbre, se dissimulant de son mieux, mais ayant ses petits yeux rouges fixés sur le chasseur. Il y avait très-peu de branches au-dessous de la fourche, de sorte qu'Henri fut obligé de se placer presque à portée de l'animal avant de commencer l'attaque. Dès l'abord, il montra de la méthode, du sang-froid, et, en même temps, beaucoup d'audace.

Quand, après plusieurs essais infructueux, il saisit la branche inférieure, et se hissa dessus, il se trouva à cinq pieds seulement du glouton, qui essaya inutilement de l'intimider par ses grognements. Henri, sans retirer une seconde ses yeux de sur son adversaire, prépara son nœud coulant. Il avait souvent jeté le lasso avec succès, de sorte que son entreprise lui paraissait une chose relativement facile.

Toujours en regardant l'animal, il continua à monter, et arriva jusqu'à son niveau. En se dressant, il se trouvait ainsi plus élevé que lui. Alors il attacha solidement sa corde autour d'une grosse branche au-dessus de sa tête,

et puis, en rassemblant l'extrémité dans sa main, il lança le nœud sur le glouton. Il n'obtint d'autre résultat que d'exciter la fureur de l'animal, qui fit, de nouveau, entendre un cri sauvage, et se mit à battre l'arbre avec sa queue.

« Il va se jeter sur toi, dit Ernest, avec un tremblement dans la voix ; faut-il tirer ?

— Non, répondit Henri, tranquillement. Coupe-moi un grand bâton, dépêche-toi. »

Ernest posa son fusil à terre, et se hâta de couper un bâton qu'il tendit à son frère. Celui-ci le prit avec la main gauche, sans perdre de vue un seul des mouvements de l'animal qui, s'il avait seulement tourné la tête, lui aurait, en un instant, sauté à la gorge.

Avec le calme d'un vieux chasseur, Henri plaça le nœud coulant au bout de son bâton.

Le carcajou, poussant un cri féroce, se leva au moment où le nœud tombait sur son cou, et, n'écoutant que son instinct sauvage, il s'élança sur Henri. L'attaque fut si rapide, le bond était si inattendu que le jeune Palmer n'avait aucune chance d'échapper, tandis qu'Ernest, n'osant tirer, ne put retenir une exclamation d'horreur et de désespoir. Il ferma les yeux pour n'être pas témoin de l'horrible tragédie.

Mais une série de cris de la nature la plus effrayante les lui fit vite rouvrir, et il vit pendu par le cou à un bout du lasso le glouton, tandis qu'à l'autre se balançait Henri, frappant des pieds, battant des mains, et criant de plaisir.

L'explication était simple. Lorsqu'il avait jeté le lasso, Henri n'avait pas défait le bout qui était attaché à sa ceinture ; et l'attaque du carcajou avait été si soudaine qu'il

avait lâché prise, et était tombé juste à l'instant où l'animal rasait sa poitrine. Si la corde n'avait pas été attachée au-dessus, où si elle avait été plus longue, le glouton l'aurait saisie, tandis que par le contre-coup il se trouva rejeté en arrière ; et c'est ainsi que le chasseur et la bête demeurèrent suspendus, l'un par le cou, l'autre par la ceinture.

Quand Ernest vit que tout danger était passé, il s'assit sur une pierre et rit de la nouveauté de la situation. Le carcajou et Henri étaient à environ six pieds l'un de l'autre, à près de dix pieds du sol, l'un en proie aux convulsions de l'agonie, l'autre tournant à droite, puis à gauche, de la façon la plus comique.

Ernest se hâta de tirer son frère d'une position qui ne laissait pas que d'être critique, en coupant la corde.

Ces aventures eurent, du moins, cet avantage qu'elles habituèrent Henri Palmer à compter sur lui-même et à ne pas se laisser facilement intimider. En très-peu de temps il devint un chasseur habile et un trappeur consommé. Les bois n'eurent bientôt plus de secrets pour lui; et c'est en s'habituant ainsi aux fatigues qu'il attendit l'arrivée de Mocandah, quoique l'Indien ne lui en eût pas indiqué l'époque.

VIII

LES JEUNES TRAPPEURS. — UNE VOLÉE DE PERDRIX.

Les martes, par leurs formes extérieures, par leurs mœurs, par leurs habitudes, sont les animaux les plus accomplis de la famille des Mustélidés. Elles sont admira-

blement conformées pour mener une vie de brigandages et de rapines. Leur corps est allongé ; leurs pattes sont courtes et vigoureuses, leurs doigts séparés, armés d'ongles petits et pointus ; leur tête est petite, aplatie ; leurs oreilles et leurs yeux sont grands ; leur dentition est solide.

On les trouve en Europe, en Asie sur tous les points, et dans l'Amérique septentrionale.

Grâce à la forme de leur corps, elles peuvent pénétrer à travers les ouvertures les plus étroites et poursuivre une proie dans toutes ses retraites.

Leurs sens sont très-délicats, leur odorat est subtil, leur ouïe excellente, leur vue perçante ; leurs glandes contiennent une matière fétide qui sert à les défendre contre les carnassiers plus vigoureux. Elles sont rusées, prudentes, courageuses, admirablement pourvues sous le rapport intellectuel.

La plupart des martes, dit Tschudi, vivent partout dans les rochers comme dans les granges ; dans les forêts de sapins aussi bien que dans les jardins ; sous les toits comme au bord des torrents qui sortent des glaciers. La variété de leur séjour, l'étendue de leur domaine sont en rapport avec leur voracité et leur agilité, et leur race sait tirer parti de chaque racine pour s'en faire un abri. Seule, la marte proprement dite ne quitte jamais les forêts de sapins.

La marte commune a environ 50 centimètres de large et 25 centimètres de haut. La longueur de la queue est de 30 à 33 centimètres.

Elle habite les forêts, surtout celles qui sont désertes, sombres et épaisses. Elle grimpe avec une agilité sans

égale. Elle loge dans le creux des troncs d'arbres, dans des nids abandonnés de ramiers, d'oiseaux de proie, d'écureuils.

Elle dort presque tout le jour, et le soir, un peu avant le coucher du soleil, elle va chercher sa nourriture. Depuis le lièvre jusqu'à la souris, aucun mammifère n'est à l'abri de ses attaques ; elle glisse furtivement vers sa proie, puis s'élance subitement, la saisit et l'égorge ; elle attaque même les petits chevreuils qui sont éloignés de leur mère. C'est l'ennemi le plus terrible des gallinacés. Qu'ils nichent à terre ou dans les arbres, elle arrive silencieusement jusqu'à eux, et, avant qu'ils aient pu soupçonner sa présence, elle a surpris l'un d'eux, et d'un coup de dent, lui a ouvert les carotides, après quoi elle boit son sang avec avidité.

La marte d'Amérique, et surtout celle du Canada est très-appréciée ; il se fait un grand commerce de leurs fourrures. Mais parmi celles qui atteignent les prix les plus élevés est, sans comparaison, la zibeline.

Cette dernière ne se trouve plus que dans une petite partie du nord de l'Asie. Les chasses qu'on leur fait les ont repoussées jusque dans les forêts les plus épaisses, et l'homme les poursuivant toujours, au péril même de sa propre vie, elles s'éloignent de plus en plus et deviennent rares.

Au dire des historiens, au Kamtschatka, lors de la conquête de ce pays, il y avait tant de zibelines que les Kamtschadales livraient très-facilement des fourrures de zibelines pour payer l'impôt ; ils se moquaient des Cosaques qui leur donnaient un couteau pour une de ces fourrures. Des quantités énormes en furent exportées

à ce moment, et un négociant pouvait, en les troquant contre des denrées alimentaires, gagner plus de 5,000 p. 100.

Des compagnies de trappeurs s'organisèrent dans ces contrées, et, il y a un siècle, on n'exportait déjà plus la dixième partie des fourrures qu'on expédiait lors de la conquête. Une belle fourrure, à cette dernière époque, ne coûtait guère qu'un rouble d'argent, celle de qualité inférieure, à peine un cinquième; aujourd'hui, elles se payent jusqu'à soixante fois cette valeur.

Le Kamtschatka reste, cependant, le pays le plus riche en zibelines ; ces animaux, d'ailleurs, y trouvent des refuges dans les montagnes, et il est bien plus difficile de les y détruire que dans les autres contrées de la Sibérie. Elles ne peuvent non plus émigrer de ce pays; de trois côtés, la mer, du quatrième, de grandes tourbières, leur coupent le chemin. Elles y sont, cependant, en voie de diminution continue, et on ne les rencontre plus que dans les endroits les plus impraticables.

Les habitants des forêts ont toujours été amateurs des collections de fourrures, et Ernest et Henri, ce dernier surtout, avaient beaucoup de goût pour un exercice qui était à la fois lucratif et amusant. Ceux qui font la chasse aux martes placent généralement leurs trappes sur une ligne d'environ trois à quatre milles de forêt ou de fourrés ; et ils ont bien soin de faire des entailles d'un côté des arbres, de distance en distance, mais de façon toujours que de l'une on aperçoive la suivante. Cette précaution, qui est nécessaire pour empêcher que l'on ne s'égare, est prise par l'un des chasseurs, tandis que les autres disposent les trappes.

C'est là un moyen sûr et peu dispendieux de se procurer des fourrures, et les jeunes Palmer l'employaient avec une véritable ardeur. Henri aurait peut-être préféré la chasse à tir, mais il était raisonnable, et il savait d'autant mieux le prix de la poudre, qu'il ne leur en restait plus qu'une faible quantité.

Un matin, Ernest partit avec son frère pour examiner les trappes que celui-ci avait dressées la veille, ramasser les martes qui s'étaient laissé prendre, et tendre de nouveaux appâts. Il n'était guère qu'onze heures quand ils arrivèrent au milieu de la ligne, qui avait quatre milles de long. Là ils se séparèrent, Ernest pour aller à gauche, et Henri à droite, en convenant de revenir par le même chemin, quand chacun aurait accompli sa tâche.

Ernest était enchanté. L'air était pur et embaumé ; le ciel, au-dessus de sa tête, était d'un bleu admirable, tandis que tout autour de lui étaient de magnifiques prairies avec d'interminables tapis de verdure. Il marcha tranquillement, en se guidant d'après les entailles faites aux arbres, ramassa trois martes qu'il suspendit à des branches, et continua son chemin.

Quand il fut au bout de la ligne, il s'assit près d'un arbre renversé, tira son dîner d'un sac et se mit à le manger ; puis, après s'être désaltéré à un ruisseau, il reprit sa place, et, tout en admirant la perspective qui se déroulait devant lui, il ferma les yeux et s'endormit. Au bout d'une heure environ, il fut éveillé par un bruit étrange, par une sorte de son vibrant semblable au roulement lointain d'un tambour.

Si Ernest était lent à agir, il avait la pensée prompte

et il était curieux. Prenant son fusil, il partit droit devant lui, passa à travers un épais fourré, et, ralentissant le pas avec une précaution digne d'un chasseur expérimenté, il avança tout doucement et ne tarda pas à apercevoir un spectacle qui lui fit battre le cœur de plaisir.

Le son qui avait frappé ses oreilles était produit par une volée de perdrix canadiennes, ou, si l'on veut, de coqs de bruyères. Ces oiseaux, dans certaines saisons, aiment à se percher sur le sommet des vieux arbres, et là, en battant des ailes, font un bruit que, par un temps serein, l'on entend à plus d'un mille de distance.

Déterminé à ne pas perdre une si belle occasion, le jeune chasseur tira sur les perdrix, en tua trois, et, rechargeant son fusil, se lança à la poursuite des autres, sans regarder à droite ni à gauche. Il ne s'arrêta que quand il en eut tué douze. Alors il promena les yeux autour de lui, avec l'idée de retourner en arrière. Il fut frappé de l'aspect du terrain, mais il ne douta pas qu'il ne lui fût facile de retrouver son chemin.

Il était sur une élévation entourée de bois sombres, de fourrés de noirs sapins et de cèdres rouges, tandis qu'à distance il apercevait d'énormes rochers taillés à pic, et deux petits lacs que, dans son ardeur, il n'avait pas remarqués. Sans avoir l'expérience de son frère, il avait toute son assurance; il se mit en route, tout fier de la prouesse qu'il venait d'accomplir, et en se disant que douze perdrix grasses n'étaient pas à dédaigner. Après avoir traversé une petite plaine, il se fraya hardiment un chemin au milieu de ravins profonds, en grimpant sur des rochers escarpés, et lutta courageusement, avec la conviction qu'il était dans la bonne route. Mais peu à peu



Ernest s'appuya sur son fusil et attendit.



sa figure s'allongea à mesure que le doute entra dans son esprit; et quand enfin, épuisé de fatigue, il s'assit au pied d'un sapin dont la cime se balançait doucement dans l'espace, il fut bien forcé de s'avouer qu'il avait perdu sa trace.

Il ne faut pas croire que des accidents comme celui-ci soient rares au Canada; ils arrivent presque journellement, et bien des personnes, qui se mettent à la recherche d'un de leurs amis égaré, se perdent eux-mêmes, tandis que ce dernier n'a fait, le plus souvent, que tourner dans un rayon de quelques milles.

Ernest tira deux coups de fusil pour attirer l'attention de son frère; mais il ne reçut point de réponse. Alors tenant un instant les yeux fixés sur le soleil, il prit pour but un cèdre gigantesque qui s'élevait à une distance considérable, et se dirigea droit de ce côté. Cela lui fut d'abord facile, mais à mesure qu'il avança, le cèdre se confondit avec les autres, et il finit par ne plus le reconnaître.

Il lui vint alors une idée. Il choisit un vieux sapin isolé dont le tronc était creux, l'entoura de broussailles sèches, de racines et de toutes sortes de combustibles, en emplit l'intérieur et y mit le feu. La flamme s'éleva en pétillant, et, alimentée par la matière résineuse qui sortait de l'écorce, elle ne tarda pas à produire un rugissement pareil au bruit d'une décharge de mousqueterie.

Ernest s'appuya alors sur son fusil et attendit

Mais ce fut en vain; son frère n'aperçut point le signal. Le tronc du sapin prit feu, et de l'intérieur s'échappaient d'énormes étincelles qui volaient dans toutes les directions. Quand les ombres de la nuit descendirent

sur la forêt, l'arbre présenta, de son sommet à sa base, une haute colonne de feu, et ce spectacle avait quelque chose de grandiose et de terrible. Il était impossible, à côté de ce pilier ardent, d'avoir à redouter les bêtes féroces.

Ernest accepta sa situation avec philosophie, pluma une perdrix, la fit rôtir au brasier, et la mangea avec un peu de biscuit qui lui restait de son dîner. Ensuite, il se coucha sur la mousse et dormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, quand il s'éveilla, le sapin fumait encore, et ses débris formaient des monceaux de charbons et de cendres. Il reprit sa course à travers la forêt, se dirigeant, autant qu'il pouvait en juger par le soleil, vers le nord-ouest; et, vers midi, après avoir presque toujours tourné en zigzag, il aperçut un des arbres auxquels son frère et lui avaient fait une entaille la veille. Un instant après il vit une trappe, et, dans un transport de joie, il poussa un cri auquel un autre répondit immédiatement. Avant que trois minutes se fussent écoulées, les deux frères se trouvèrent réunis.

Henri ne s'était pas alarmé de la disparition d'Ernest. Il avait pensé que, s'étant probablement égaré dans le bois, il avait pris le parti de retourner à la plantation; et comme il était déjà tard, il avait résolu de camper dans la forêt, afin de pouvoir, le lendemain, visiter ses trappes une seconde fois.

La vue des perdrix donna à Henri l'envie de dîner. Il emmena Ernest à son campement, et, pendant qu'ils mangeaient d'un bon appétit, ce dernier raconta son aventure.

Tous deux rirent de bon cœur. Ils chargèrent ensuite sur leur cheval les divers produits de leur chasse et reprirent le chemin de la ferme, ne voulant pas, en prolongeant davantage leur absence, ajouter encore à la douleur et aux tourments de leur mère.

Ils marchaient depuis plusieurs heures, quand Henri, qui se trouvait de beaucoup en avant de son frère, s'arrêta soudain en entendant des hurlements qui, d'instant en instant, se rapprochaient de son côté, et un bruit sourd qui lui était familier. Il examina d'un coup d'œil le terrain autour de lui, se cacha vivement dans le creux d'un arbre et attendit avec anxiété.

Au bout de quelques secondes un malheureux daim, haletant et presque épuisé, débûcha à l'angle formé par une suite de rochers et se dirigea de toute la vitesse de ses jambes vers le lac qui était au bas de la colline, et où il espérait trouver un refuge contre la bande de loups qui le serraient de près.

Henri avait habilement calculé que le pauvre animal suivrait le sentier qui passait à quelque distance de l'endroit où il se tenait en embuscade; et quand il ne fut plus qu'à quelques pas, il visa à l'épaule et tira. Le daim ne s'arrêta pas; au contraire, il bondit plus vite qu'auparavant. Mais, au bruit de la détonation, les loups demeurèrent immobiles, montrèrent leurs dents blanches et aiguës, et parurent vouloir attaquer le jeune chasseur.

Mais le loup est naturellement lâche, à moins qu'il ne soit poussé par la faim. Henri rechargea vite son fusil, envoya une balle au beau milieu de la bande et marcha ensuite droit sur eux, son pistolet à la main. Alors, ils firent demi-tour à gauche et s'enfuirent.

Pendant ce temps, le daim, après avoir cherché dans le lac un abri contre ses ennemis, nageait lentement vers la rive. L'eau, tout autour de lui, était teinte de son sang ; ses efforts devenaient de plus en plus faibles, et, quand il toucha la terre, il tomba sur ses genoux, jeta un regard de reproche à celui qui causait sa mort, et expira.

Henri eut beaucoup de mal à le tirer hors de l'eau. Sa balle avait pénétré dans le corps, et le cœur avait même été atteint ; mais on ne saurait croire quelle distance cet animal peut encore parcourir après avoir été mortellement frappé.

« Quel monceau de chair nous allons avoir là ! s'écria Ernest, qui s'était hâté d'accourir vers son frère; qui va l'emporter?

— Nous, bien sûr, répondit Henri; ainsi, apprête-toi à m'aider. Il est heureux, ajouta-t-il, que Nicolas m'ait appris à dépecer une pièce de gibier, sans quoi nous serions fort embarrassés. Nous en prendrons deux ou trois quartiers, et les loups se régaleront avec le reste. »

Il tira alors son long couteau de sa gaîne et se mit à découper le daim avec une véritable habileté, tandis que son frère, plus flegmatique, s'amusait à le regarder faire.

IX

UNE NUIT D'HORREUR.

Quand ils eurent achevé leur tâche, les deux jeunes chasseurs chargèrent sur leur cheval les diverses parties du daim qu'ils avaient choisies, et se remirent en route

pour regagner leur maison, où ils savaient que leur retour devait être attendu avec impatience.

Au bout de plus d'une heure de marche, ils atteignirent le sommet d'une haute colline où ils s'arrêtèrent pour admirer la beauté du panorama qui se déroulait devant eux. A gauche apparaissait le lac immense dont les eaux argentées brillaient aux rayons du soleil, tandis qu'aussi loin que le regard pouvait s'étendre, au nord, à l'orient et au sud, on n'apercevait que les cimes des grands arbres que n'agitait pas un souffle de vent. A une distance de trois milles au plus, on distinguait la clairière où la famille Palmer avait établi sa nouvelle demeure, et l'on reconnaissait l'habitation à la colonne de fumée qui s'élevait en spirales et contrastait avec le nuage de vapeur qui planait au-dessus du marais.

« Allons, dépêchons-nous, dit Ernest en se remettant en route; je commence à avoir terriblement faim.

— Qu'est-ce que cela? cria soudain Henri en saisissant son frère par le bras; regarde, là-bas! »

Et il étendit le bras dans la direction de l'habitation.

Avant de faire connaître la réponse d'Ernest, nous devons faire observer que la saison avait été d'une sécheresse peu ordinaire; qu'il n'était pas tombé une goutte de pluie dans cette partie du pays depuis plus d'un mois, de sorte que les arbres étaient grillés, les gazons desséchés et inflammables à la moindre étincelle; les buissons, les substances végétales, les morceaux d'écorces qui couvraient la terre, offraient un aliment à l'incendie. Nous devons dire aussi que Nicolas, en désignant l'endroit où devait être construite l'habitation avait manqué de pré-

voyance, car il ne l'avait pas suffisamment isolée des bois et des sapins d'alentour.

« Ciel! la clairière est en feu ! » exclama Ernest avec une expression de terreur.

Il est impossible, à moins d'avoir assisté à l'un de ces grands spectacles, de se former une idée de la célérité avec laquelle un incendie se propage à travers les vastes forêts de l'Amérique durant une saison chaude, quand, soit par la négligence d'un colon, soit par un effet de la méchanceté d'un sauvage, le feu a été communiqué aux fourrés.

Toutefois, Henri et son frère ne s'alarmèrent pas trop, pensant que l'incendie ne ferait que leur éviter de la besogne en consumant les herbes et les racines que l'on avait déjà entrepris de défricher; mais bientôt il souffla un vent assez fort, les eaux du lac se ridèrent, la cime des arbres s'inclina majestueusement, et ils virent des blocs enflammés rouler vers le bosquet de sapins où devaient être leur mère et leurs frères. En même temps, une fumée sulfureuse obscurcit le ciel sur une vaste étendue. Alors ils comprirent que de grands malheurs étaient à redouter; et, abandonnant leurs chevaux, ils saisirent leurs fusils, leurs couteaux de chasse, et descendirent la colline de toute la vitesse de leurs jambes.

L'anxiété leur donna des ailes; mais, en arrivant à l'espace découvert qui entourait le petit bois où était la maison, ils se trouvèrent arrêtés par un lac de flammes claires et liquides qui, du sol, se communiquèrent rapidement aux branches des arbres. Toutefois, le tronc des sapins n'était point encore atteint, et, entraînés par leur ardeur, ils se précipitèrent bravement en avant. Le feu,

qui leur brûlait les pieds, formait au-dessus de leurs têtes une arche enflammée. Le visage noirci, suffoqués par la fumée, ils furent contraints de reculer. Vaincus de ce côté, ils coururent sur un autre point; mais partout ils se trouvèrent en face d'un cercle infranchissable.

« Par le ruisseau! par le ruisseau! » cria tout à coup Henri à son frère.

Ernest le suivit sans prendre même le temps de répondre. Les natures comme la sienne, quand une fois elles sont excitées, sont terribles pour le bien ou pour le mal, et, dès l'apparition du danger, tout signe d'indolence avait disparu chez lui.

Le ruisseau dont parlait Henri était situé au nord de la clairière, et l'on y voyait encore les restes d'un village que les castors y avaient construit autrefois, en jetant une écluse d'un bord à l'autre. Les deux jeunes gens eurent l'idée que peut-être, en remontant le courant, ils pourraient avancer jusqu'à proximité de l'habitation et rejoindre leur famille.

Mais à peine furent-ils descendus dans l'eau, que les buissons et les plantes parasites, qui se rejoignaient d'une rive à l'autre, prirent feu et se tordirent sous la dent du terrible élément. Sans se laisser décourager, ils placèrent leurs armes en sûreté; en se courbant, ils remontèrent l'eau, malgré les milliers d'étincelles qui éclataient au-dessus d'eux. Soudain, un arbre embrasé s'abîma avec fracas au milieu même de la rivière et leur barra le passage; un danger pareil les menaçait par derrière, et la prudence leur conseilla de se retirer promptement, afin de ne pas se voir couper la retraite.

Ils reprirent leurs fusils, et, épuisés de fatigue, ils se

retirèrent à distance sur un tertre, d'où ils contemplèrent les ravages causés par l'incendie. Le sort de leur mère et de leurs frères les inquiétait vivement; mais ils se rassurèrent un peu en se disant que, sans aucun doute, le dévouement de Nicolas ne leur aurait pas fait défaut.

Quand vint la nuit, la conflagration prit une apparence tout à fait infernale. Les flammes, qui se tordaient semblables à des serpents, les nuages de fumée blanche et noire qui roulaient dans l'espace, les étincelles qui éclataient de toutes parts, le sifflement de la séve dans les sapins, formaient un spectacle qu'Henri et son frère, la tête tristement appuyée sur leurs genoux, regardaient avec une muette horreur.

De gros nuages s'étaient successivement amassés à l'horizon, et, en les voyant s'avancer lentement, Henri et Ernest prièrent Dieu d'envoyer un déluge pour éteindre les flammes. Ils furent exaucés, car, une heure après, le tonnerre gronda dans le lointain, et de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber par intervalles.

« Quand nous resterions là à nous faire mouiller, cela ne servirait à rien, dit Henri; allons dans la barque qui est amarrée sur le bord du lac, nous y trouverons un abri. »

Ernest suivit son frère sans répliquer, et tous deux marchèrent tristement en se tenant par la main. Il y avait heureusement dans le bateau une grande toile qui servait de voile à l'occasion; ils l'étendirent sur une perche placée en travers sur deux bâtons, et, après avoir fait leur prière, ils se couchèrent côte à côte, en s'entourant de leurs bras réciproquement, comme dans le temps où ils étaient petits enfants.

Bientôt il se déchaîna un vent violent du nord-ouest, et la barque fut horriblement agitée, quoiqu'elle fût abritée par un rocher élevé ; les éclairs déchirèrent la nue, le tonnerre roula sans relâche, les cataractes du ciel s'entr'ouvrirent, et il tomba une pluie telle qu'on n'en voit que là où de grandes masses d'eau sont entourées de vastes forêts.

Henri et Ernest, poussés à l'extrémité de la barque, se serraient l'un contre l'autre, glacés, transis, sans parler de l'inquiétude à laquelle ils étaient en proie.

Enfin, les éléments se calmèrent. et ils tombèrent dans un lourd sommeil, d'où ils ne s'éveillèrent qu'avec les premières lueurs du jour. Alors, ils coururent vite vers la clairière. La pluie avait à peu près refroidi la terre, et ils s'avancèrent, le cœur ému et tremblants, à travers les piles de cendres et de débris. Ils pénétrèrent dans l'habitation, dont les poutres carbonisées menaçaient de crouler ; ils regardèrent avec anxiété autour d'eux, mais ils n'aperçurent personne.

« Ma mère ! mon frère ! crièrent-ils, cédant à la même impulsion ; au nom du ciel, si vous vivez encore, parlez, répondez-nous ! »

Un son qui arriva faiblement jusqu'à eux les fit tressaillir ; et puis, poussant un cri de bonheur, ils se précipitèrent vers le ruisseau, d'où ils virent sortir successivement leur mère, Nicolas et les domestiques. Madame Palmer serra ses enfants sur son cœur, et, pendant plusieurs minutes, la joie, les embrassements empêchèrent les explications.

Elles étaient, d'ailleurs bien simples. Les habitants de la clairière avaient été surpris par l'incendie, qui s'était

étendu avec une telle rapidité, qu'il leur avait été impossible de songer à fuir. Nicolas avait alors cherché un abri contre les flammes, et il n'avait rien trouvé de mieux, que la rivière. A l'endroit où les castors avaient autrefois placé leur barrage, elle était étroite, et les bords en étaient élevés. Comme c'était par là qu'Henri et son frère rentraient d'ordinaire dans la clairière, ils s'étaient un jour mis dans la tête d'y jeter un pont fait avec des arbres, et dont ils avaient rempli les interstices avec de la terre, afin que leur chariot pût aisément le traverser.

C'est sous ce pont que Nicolas avait conduit madame Palmer, et c'est là qu'ils avaient passé les longues heures de la nuit. Leurs souffrances avaient été grandes ; la chaleur avait été extrêmement ardente, surtout lorsque des brandons enflammés étaient tombés de tous côtés autour d'eux ; mais ils échappèrent au péril en se tenant tantôt dans l'eau, tantôt sur le bord d'une large pierre proéminente.

« Le désastre est grand, dit Henri en se tournant vers l'habitation ; mais, remercions Dieu de n'avoir pas de plus affreux malheurs à déplorer.

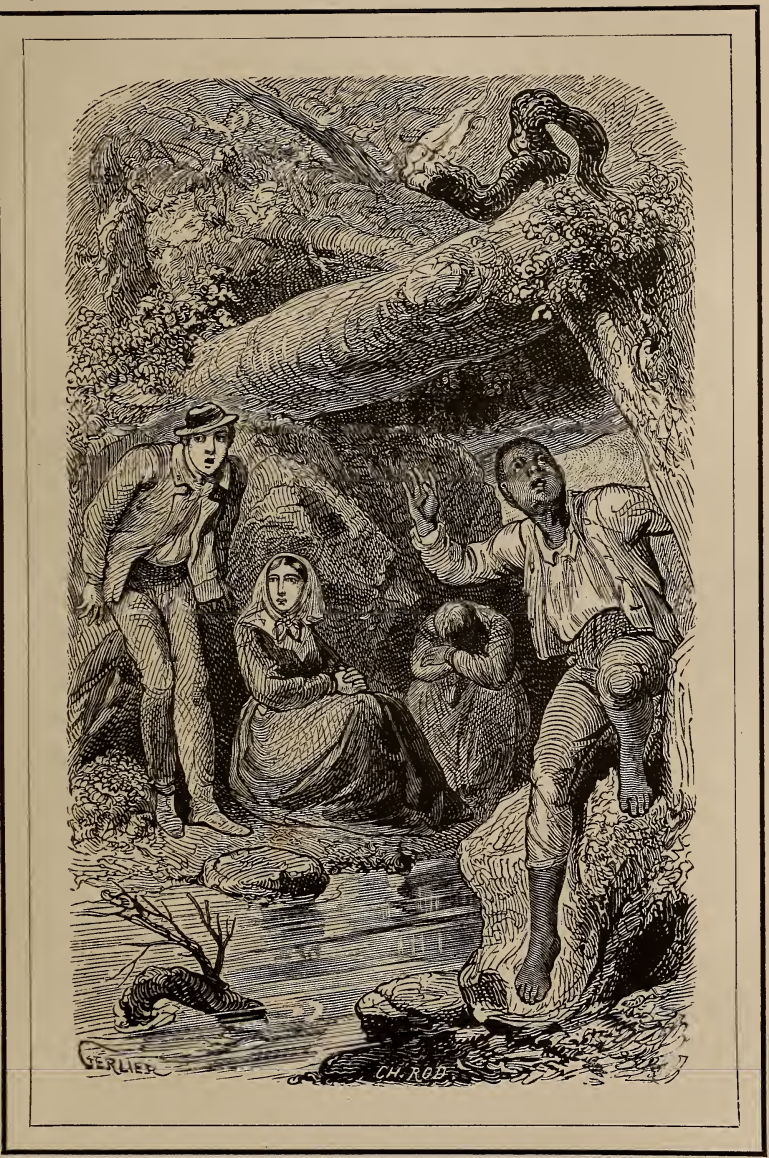
— Mais, où est Charles?... où est votre jeune frère? demanda soudain madame Palmer ; il n'était pas avec vous?

— Non, répondirent Henri et Ernest avec inquiétude.

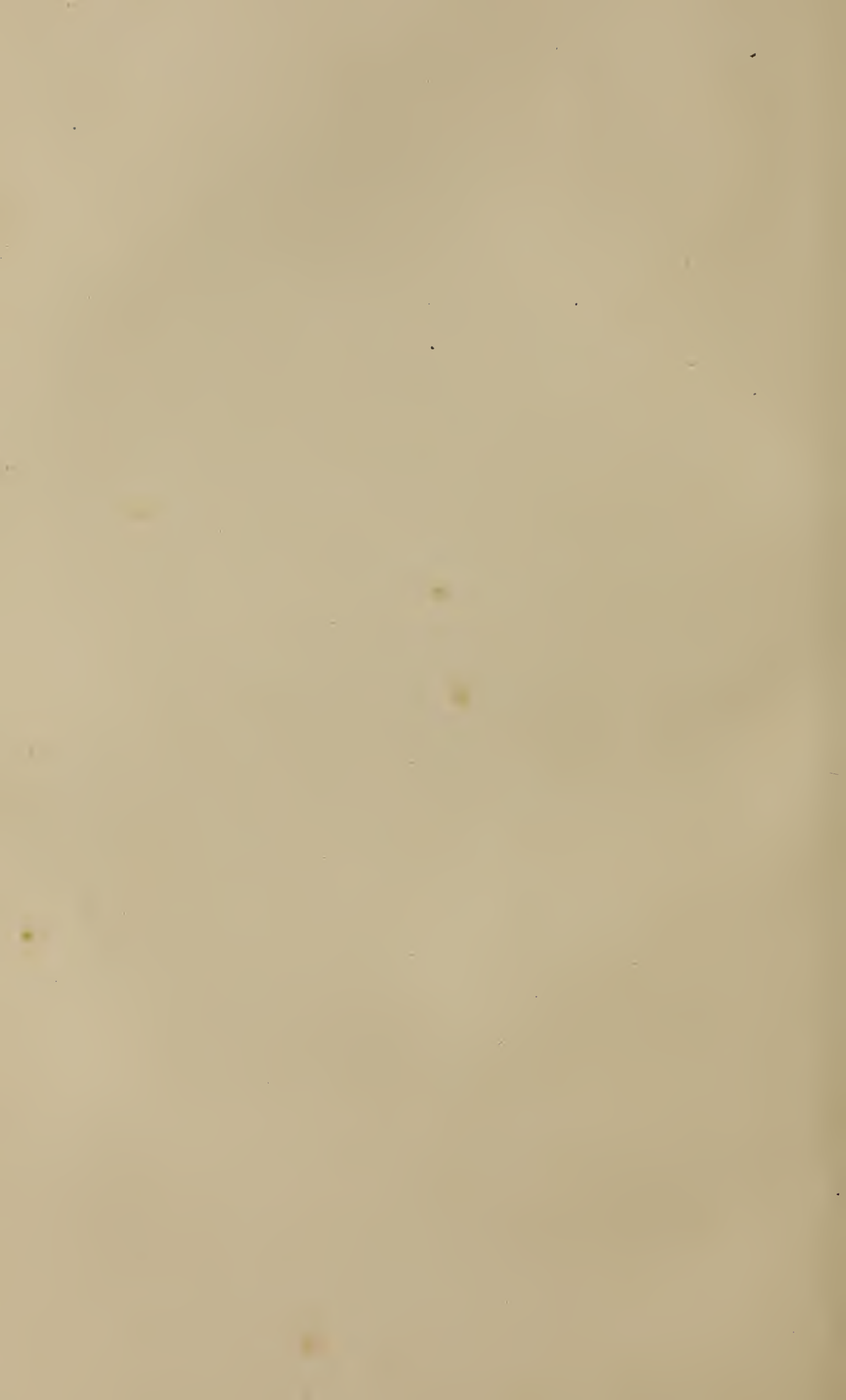
— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! perdu !... lui aussi est perdu ! » exclama la pauvre mère avec angoisse et en se tordant les mains.

Ses fils regardèrent Nicolas comme pour lui demander une explication.

« Hier, dit l'Africain, en ne voyant pas le jeune maître,



C'est sous ce pont qu'ils avaient passé la nuit.



nous nous sommes imaginé qu'il vous avait accompagnés. A présent, j'ai des raisons de croire qu'il est allé se promener dans le bois, où il se sera égaré ; mais, tranquillisez-vous, je le retrouverai, et il est probable qu'il n'est pas loin. »

X

PERDU DANS LES BOIS.

Charles n'était qu'un enfant ; et comme beaucoup d'autres de son âge, il présumait trop de son adresse et de son courage. Plusieurs fois, en voyant ses frères partir pour leurs expéditions, il avait demandé à les accompagner ; et l'avant-veille, quand ils eurent refusé de l'emmener, il résolut, dans un accès de mauvaise humeur, de prendre la permission qu'on n'avait pas voulu lui donner.

A force d'exercice, il était arrivé à manier son arc avec une certaine habileté, et il se croyait capable de tuer un daim aussi bien que qui que ce fût. Profitant de l'instant où il n'y avait personne à la maison, il fit une provision de viandes froides, s'arma de son arc, de ses flèches, de son couteau, d'une coupe en bois, et, se croyant alors protégé contre toute espèce d'accidents, il se dirigea vers la forêt en passant par derrière l'habitation.

Non-seulement Charles, en agissant ainsi, était coupable envers ses parents, dont il enfreignait les ordres, mais il commettait encore une grande imprudence. Il aurait dû se rappeler qu'il y a dans les bois d'autres ani-

maux que ceux qui servent de nourriture à l'homme, par exemple, des ours, des panthères et des loups, contre lesquels ses armes auraient été bien impuissantes à le protéger. Cependant, malgré ses défauts, malgré son étourderie et son opiniâtreté, c'était un brave enfant, et il ne songea pas plus aux bêtes féroces qu'aux Indiens avec lesquels, pourtant, il avait fait naguère une bien cruelle connaissance.

S'imaginant qu'il rencontrerait du gibier dans n'importe quels fourrés, et tenant à ne pas retourner à la maison sans avoir des témoignages de son adresse, il se mit en route hardiment et marcha pendant des heures entières. Mais il n'aperçut pas le moindre petit animal, quoique de temps en temps des bruits étranges, qui se faisaient autour de lui, l'avertirent qu'il n'était pas seul dans cette immense solitude.

Un moment vint où, se trouvant dans une vallée profonde, il se sentit fatigué. Il s'assit près d'un petit ruisseau, tira ses provisions et mangea son dîner. Cela lui parut excellent ; et, après s'être reposé, il se remit en route, oubliant que les heures s'écoulaient. Il traversa des marais, passa sous de larges sapins, franchit des rochers, et ne s'arrêta qu'en se voyant surpris par l'approche de la nuit.

Beaucoup d'enfants auraient eu peur en se voyant dans une pareille situation, mais il n'éprouva pas même ce sentiment. Une nuit dans l'obscurité de la forêt, sous le dôme verdoyant des arbres, ne lui paraissait pas une chose bien effrayante ; mais il avait quelques remords en pensant aux larmes et au chagrin que, par sa désobéissance, il allait causer à ses parents. A son âge,

toutefois, les idées riantes prennent vite le dessus, et il se consola en se voyant d'avance, à son retour, serré dans les bras de sa mère, qui lui pardonnait en pleurant de bonheur.

Il chercha un abri pour passer la nuit, et il en trouva un convenable sous un vaste rocher. Il profita ensuite des derniers rayons du jour pour rassembler une quantité considérable de branches sèches, d'écorces d'arbres et de racines; et, avec son briquet et de l'amadou, il alluma un bon feu qui le réchauffa et lui fit du bien. Il lui restait encore une grande partie des vivres qu'il avait emportés, de sorte qu'il eut amplement de quoi souper. Après cela, il fit sa prière et s'arrangea pour dormir le mieux possible, quoique au fond du cœur il eût renoncé avec plaisir à tout le romanesque de son aventure pour voir sa mère se pencher sur lui et l'embrasser, comme elle avait l'habitude de faire tous les soirs. Malgré tout, il ne tarda pas à s'endormir, et ne s'éveilla que deux ou trois fois pour alimenter son feu.

Avec le premier rayon de l'aurore il fut sur pied, et il songea à regagner la plantation. Il ne douta pas que cela ne lui fût facile, quoiqu'il eût entendu dire que de plus savants que lui s'étaient perdus dans les bois parce qu'ils n'étaient pas bien familiarisés avec les criques, les rochers et la physionomie de la nature. Il déjeuna avec sa dernière croûte de pain, but d'une eau qui laissa un dépôt de sable au fond de son gobelet, et se mit en marche.

Il mit en jeu toutes les ressources de sa mémoire pour se guider ; mais, dans les forêts, tous les arbres se ressemblent. Il se rappela les recommandations que Mocan-

dah avait faites à son frère, et dont ce dernier avait parlé devant lui ; il examina la mousse des chênes, qui est toujours plus abondante et plus verte sur le côté exposé du nord ; et, avec ces indications, il ne craignit pas de s'égarer. Mais ces signes que les Peaux-Rouges ont appris à lire dans le grand livre de la nature, et qui expliquent leur grande habileté à se diriger dans les vastes solitudes, étaient encore un mystère pour le petit Charles, et son amour-propre ne servit qu'à lui donner une confiance trompeuse.

Il marcha une grande partie du jour, côtoya un marais jusqu'à ce qu'il eût trouvé un passage praticable, et traversa une immense sapinière où chaque arbre, semblable à son voisin, ne pouvait l'aider à se guider. Tout à coup il vit devant lui la grande forêt ; et, fier d'avoir surmonté les obstacles qui avaient failli l'arrêter, il marcha avec un redoublement d'ardeur.

Au bout de quelques minutes, il rencontra sur le sable une trace de pas. Persuadé que c'étaient ceux qu'il y avait imprimés la veille en venant, il jeta une exclamation de joie et courut de toutes ses forces, quoiqu'il tombât presque de faim ; car il n'avait aperçu ni une racine, ni un fruit qu'il pût manger.

« Mais bientôt, se dit-il, je serai à la maison, et ma mère me donnera tout ce dont j'aurai besoin. »

A peine eut-il fait intérieurement cette réflexion, qu'il observa un petit filet de fumée qui s'élevait au-dessus des arbres ; il s'imagina que probablement ses amis s'étaient mis à sa recherche et qu'il était près d'eux. Le cœur lui battit bien fort et il se précipita en avant, en se préparant à demander pardon de sa faute. Il tourna un rocher et

se trouva en face des restes mourants du feu qu'il avait laissé à son campement de la nuit dernière. Le malheureux avait tourné toute la journée dans un cercle de quelques milles de circonférence.

Brisé de fatigue et écrasé de désespoir, il se roula par terre, en proie à une véritable agonie. La faim le força cependant à se lever ; et, après avoir cherché longtemps, il découvrit quelques mûres sauvages qu'il dévora.

Comme la nuit approchait, il se disposa à se coucher au lieu même où il avait dormi la veille ; mais il s'était opéré un grand changement dans sa disposition d'esprit. Son imagination lui peignait l'anxiété que ses parents devaient éprouver sur son compte, et il fit le serment, s'il avait le bonheur de les revoir, de ne plus jamais leur désobéir. L'orage dont il a été question dans le chapitre précédent éclata alors, et Charles eut bien du mal à se mettre à l'abri. Ses sens, excités, percevaient les moindres bruits, et il ne cessa de trembler en entendant les hurlements des loups qui se mêlaient au déchaînement des éléments. Sachant que le feu était sa meilleure protection contre les bêtes féroces, il s'appliqua à entretenir ceux qu'il avait allumés, sans s'inquiéter de la pluie qui le traversait jusqu'aux os.

Le matin, quand la nature fut redevenue calme, il alimenta de nouveau ses feux, étendit près du brasier ses membres engourdis, et essaya ainsi de se réchauffer. Il s'endormit dans cette position. Quand il s'éveilla, au bout d'un temps dont il ne put se rendre compte, il saisit un bruit qui ressemblait au pas prudent d'une panthère ou d'un Peau-Rouge marchant sur des morceaux de bois

secs, en haut de la vallée. Le même bruit se répéta plus distinctement, et alors il se persuada que quelque puissant animal se dirigeait de son côté.

Toutes les terribles histoires que Charles avait entendu raconter à Nicolas au sujet d'ours, d'hyènes et de panthères, se présentèrent à son esprit, et il se dit que sa dernière heure était venue. Il envoya un adieu à sa mère et à ses frères; puis il plaça son couteau à portée de sa main, et, saisissant ses faibles armes, il résolut de vendre sa vie le plus cher possible.

A peine eut-il fini d'adresser à Dieu une courte prière, qu'un bruissement se produisit à quelques pas de lui dans le feuillage. Il éleva son arc à hauteur de sa tête, et attendit le cœur agité, plus encore par l'excitation que par la crainte. Le sang lui monta au cerveau, et un nuage passa sur ses yeux. Au même instant les buissons s'entr'ouvrirent, et il poussa un cri de joie en reconnaissant la bonne figure de Nicolas qui, le croyant endormi, avançait lentement pour ne pas l'éveiller.

Charles fit partir sa flèche en l'air et se jeta dans les bras de l'hercule, dont les joues noires se couvrirent de larmes de joie et d'émotion.

« Le brave enfant, il ne me voyait pas et il n'avait pas peur ! Il faisait face au danger comme un héros, » avait coutume de dire l'Africain lorsque, dans la suite, il lui arrivait de raconter l'aventure de cette journée.

Un petit verre de vin, un biscuit et une tranche de venaison rendirent des forces à Charles, qui partit de suite pour regagner la plantation, dont il n'avait jamais été éloigné de plus de cinq ou six milles. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que madame Palmer fut tellement

heureuse de revoir son enfant, qu'elle lui pardonna sans peine son escapade, qu'il ne renouvela plus, quoique bien des épreuves lui fussent encore réservées.

XI

LE WIGWAM. — L'OURS GRIS.

Les habitants de la clairière reprirent leurs travaux, et bientôt une habitation nouvelle remplaça celle que l'incendie avait détruite. Henri avait interrompu ses excursions pour prendre part à l'œuvre commune ; bien souvent il s'arrêtait pour gémir intérieurement en voyant le morne chagrin qui minait la santé de sa mère, et dont il ne devinait que trop aisément la cause. Il comptait les jours écoulés depuis qu'il avait quitté Mocandah, et, dans son impatience de le revoir, il lui semblait qu'il devait être guéri depuis longtemps, et qu'il faisait bien attendre l'exécution de sa promesse.

Il fut tenté plus d'une fois de partir seul, de s'enfoncer vers l'ouest où, croyait-il, habitaient les Pawnies, et d'essayer de délivrer son père et sa sœur, si toutefois ils vivaient encore. Mais la pensée des difficultés qu'il aurait à vaincre, des périls qu'il aurait à courir sans avoir l'expérience nécessaire pour lutter de ruse avec les Indiens, l'arrêta toujours.

Dans une de ses expéditions, il tomba sur une trace indienne ; et, poussé par un sentiment d'espoir qu'il lui eût été bien difficile de définir, il résolut de la suivre aussi loin qu'elle le conduirait. Un matin donc, il em-

brassa tendrement sa mère, serra la main à ses frères, avertit tout le monde de ne pas s'inquiéter si son absence se prolongeait, et s'éloigna en se retournant fréquemment vers ses amis, et en agitant son chapeau en signe d'adieu.

Il chemina bravement sous les sapins et sous les magnolias, sans se laisser tenter par les traces de daims qu'il aperçut à droite et à gauche, ni par les coqs de bruyères qui fuyaient à son approche. Il franchit des ravins profonds, des précipices, ne s'arrêtant que pour retrouver la trace lorsqu'il l'avait un instant perdue de vue.

Trois heures environ avant le coucher du soleil, il déboucha soudain sur un vaste espace découvert que, dans le pays, on nomme *les Plaines brûlantes*. Cette surface immense qui, aux rayons obliques de l'astre, brillait comme un miroir, est semée d'une multitude de petites îles qui semblent superposées les unes au-dessus des autres, et que couronnent à leurs sommets des bois d'érables et de magnolias. Le faîte des montagnes sert d'horizon à ce splendide panorama.

Henri, sans être d'une nature bien poétique, ne put s'empêcher d'admirer la perspective qui s'étendait devant lui, ainsi que la beauté du paysage. La terre, d'une richesse extraordinaire, était émaillée d'une quantité de fleurs qui lui étaient inconnues ; et, à chaque pas, il découvrait un tableau digne du pinceau d'un grand artiste. Il regretta de n'avoir pas à passer sa vie dans cette espèce d'Éden, tant il y régnait de calme et de tranquillité.

La trace le mena dans un ravin sombre et très-boisé

qui contournait une colline couverte de chênes énormes ; et, après avoir descendu par une pente assez rapide, il aperçut à sa droite un grand lac que lui avait caché jusqu'alors un pli du terrain.

Tout à coup Henri tressaillit et recula vivement en arrière : à quelques pas du lac, et sur un charmant petit plateau, était un village d'Indiens. Il n'y avait pas plus de huit ou neuf wigwams; mais Henri, comme on sait, avait de bonnes raisons de craindre les sauvages. Toutefois, il remarqua qu'aucun aboiement de chiens n'avait salué son arrivée, ainsi que cela aurait dû être ; car l'on sait que des centaines de ces animaux errent continuellement autour des habitations indiennes. Il s'assura, en employant les plus grandes précautions, que les huttes étaient désertes, et alors il avança sans crainte.

Ce village, ainsi qu'Henri l'apprit plus tard, servait de quartiers d'hiver à une branche des Chippewas qui n'étaient point encore de retour de leurs grandes chasses dans le Nord. Il était très-irrégulièrement construit, et Henri examina les wigwams avec cette curiosité et cet intérêt qui s'attache à tout ce qui concerne les Indiens. Ils étaient faits avec des perches enfoncées dans la terre à un pied de distance environ les unes des autres, et se réunissant au sommet. Ils étaient recouverts avec des écorces de bouleau. Leur diamètre, à l'intérieur, était de douze pieds au plus ; il y avait une sorte de cheminée au centre, et une petite porte de chaque côté du foyer. On voit que rien n'était plus simple.

Henri résolut de passer la nuit dans une de ces huttes; mais, n'oubliant pas qu'il était chargé d'approvisionner sa famille de venaison et de poisson, il sortit

pour explorer les environs. D'ailleurs, il n'avait pas mangé depuis midi, et il était temps qu'il songeât à son souper. Quand il fut près du lac, il aperçut, à sa grande surprise et avec un véritable plaisir, plusieurs centaines de canards des bois voguant vers la rive. Il savait, par oui-dire, que c'étaient de magnifiques oiseaux qui font leur apparition vers le milieu de l'été.

Après avoir admiré quelque temps leur plumage multicolore et surtout leurs têtes surmontées d'une crête richement variée de plumes blanches, rouges et noires, Henri chercha des yeux un canot qui lui permît d'approcher de ces oiseaux. Mais il ne vit rien qui y ressemblât. Les canards, occupés à se régaler de riz sauvage dont le lac abondait, tandis que d'autres jouaient entre eux, semblaient s'inquiéter fort peu de la présence du jeune chasseur.

Mais celui-ci eut une idée. Très-observateur par nature, il remarqua un arbre à moitié déraciné, qui était penché sur l'eau, et dont les branches trempaient dans le lac. Il s'avança doucement le long de cet arbre jusqu'à une distance de quelques pieds seulement des canards, et, comme il était d'une très-grande adresse, il réussit à en tuer près d'une vingtaine. Il regagna ensuite, avec son butin, le wigwam des Peaux-Rouges, alluma du feu, et bientôt l'odeur du rôti proclama la présence de l'homme civilisé.

Henri était fatigué, quoiqu'il eût déjà une grande habitude de la marche ; aussi, dès qu'il eut soupé, il jeta une grande quantité de bois dans le feu, barra les portes avec soin, et, plaçant à la portée de sa main son fusil et ses pistolets chargés, s'arrangea pour dormir.

Il était depuis plusieurs heures plongé dans un profond sommeil, quand le bruit de la porte que l'on ébranlait violemment le réveilla en sursaut. Avec une prudence qui faisait bien augurer de son avenir de chasseur intrépide, il s'éloigna promptement du feu, saisit ses armes et écouta. Essayer de voir à l'extérieur était inutile, car, quoiqu'il y eût des interstices, la clarté du dedans ne faisait que mieux ressortir l'obscurité du dehors.

Cependant, Henri put distinguer une large tête, deux yeux qui brillaient comme des charbons ardents, et sentir le souffle d'une forte respiration, quoique l'assaillant fît le moins de bruit possible.

Persuadé qu'une bande de maraudeurs ne prendraient pas tant de précautions, et que, par conséquent, il n'avait probablement affaire qu'à un malfaiteur ou deux, Henri leva un de ses pistolets et fit feu. Pas une parole, pas un cri ne suivirent la détonation ; mais, quand la fumée se fut dissipée, il eut la certitude que la place était libre, et il put même apercevoir, à travers la porte, la clarté vacillante d'une étoile.

Mais Henri ne se sentit plus envie de dormir. Il chercha vainement à se rendre compte de ce qui venait de se passer; il ne put trouver la clef du mystère. Toutefois, il demeura convaincu que ce n'étaient pas des sauvages qui étaient venus le visiter, car il savait que les attaques des Indiens sont toujours conduites d'après des règles précises, et il n'y en avait aucune dans celle qu'il avait repoussée tout à l'heure.

Dès qu'il fit jour, il sortit de la hutte son fusil à la main. Mais tout était calme; la surface du lac se ridait à peine, les arbres de la forêt n'étaient agités par aucun

souffle de vent, et il n'y avait pas la moindre apparence d'ennemis.

Henri se sentit rafraîchi par l'air du matin; son courage se ranima sous l'influence des rayons du soleil, et il déjeuna de bon appétit. Quand il eut ainsi fait provision de forces, il partit pour se mettre en quête de gros gibier.

Les canards sauvages étaient certainement délicieux, mais ils ne pouvaient suffire à l'appétit d'hommes robustes passant leurs journées à travailler en plein air; et Henri tenait à savoir s'il y avait beaucoup de daims dans ce canton. Tout en marchant, il tua quelques coqs de bruyères qu'il suspendit aux branches d'un arbre, avec l'idée de les prendre en revenant. Laissant à gauche un marais où s'élevaient des cèdres gigantesques, il entra dans un bouquet de bois où il rencontra l'*arbre de vie*, dont les branches, pleines d'un jus verdâtre, tombaient jusque sur le sol qu'elles balayaient de leurs feuilles. Des chênes géants, ruinés par le temps, gisaient à la place où ils étaient tombés; quelques-uns n'étaient plus qu'une masse de mousse, mais ils étaient si bien enveloppés dans leur linceul, qn'ils n'éveillaient dans l'âme aucun sentiment de tristesse.

Soudain Henri s'arrêta en entendant un grognement sourd; et presque aussitôt il aperçut la tête d'un ours gris sortant du milieu des buissons. Il s'expliqua alors l'agression dont il avait été l'objet la nuit dernière. Un ours n'est un animal méprisable dans aucun cas; mais attaquer et tuer un ours gris, c'est un véritable exploit, même parmi les Indiens. Il y a des personnes qui rient de l'idée qu'un homme puisse s'exposer à lutter contre

le large et monstrueux monarque des montagnes Rocheuses; mais, quoique beaucoup aient payé de leur vie leur témérité dans un combat où l'adresse et le courage sont aux prises avec une force brutale presque incroyable, et où la moindre faute peut être suivie des plus terribles conséquences, il y a eu et il y a encore bien des hommes blancs et bien des Indiens qui, armés seulement d'un long couteau, ont tué leur demi-douzaine d'ours gris.

Il n'est pas étonnant qu'Henri hésitât. Toutefois, il ne chercha pas à fuir, pensant, à juste raison, que ce serait le plus sûr moyen d'attirer le monstre sur ses pas. Il se plaça derrière un tronc d'arbre et prit sa carabine, qu'il portait en bandouillère, et qui était chargée à balle. L'ours, pendant ce temps, debout sur ses pattes de derrière, regardait autour de lui d'un air tout à la fois étonné et féroce, et semblait se demander s'il devait se retirer ou attaquer son ennemi. Mais il se mit à avancer rapidement, et Henri fit feu en visant à l'endroit de la poitrine où le poil forme une espèce de bouquet rond et touffu.

L'ours poussa un rugissement, fit un tour sur lui-même, mit la patte sur sa blessure, qu'il étreignit avec une rage convulsive, puis demeura indécis, en se demandant quel était cet ennemi inconnu qui le frappait ainsi à distance. Henri, mettant ces instants à profit, rechargea son arme, et cette fois l'atteignit à la tête. Aussitôt l'ours, rendu furieux par la douleur, se précipita sur lui, et le jeune chasseur n'échappa à son étreinte qu'en se jetant rapidement de côté. Quoiqu'il fût en partie protégé par le tronc de l'arbre que nous avons mentionné, la patte du monstre

s'était posée sur son épaule, et son poids seul le faisait ployer. Pourtant, de la main qu'il avait libre, il saisit son long couteau et le plongea jusqu'au manche dans le cou de son ennemi qui, tout en hurlant, essaya vainement de l'arracher avec ses dents.

Alors, aveuglé par le sang qui ruisselait de toutes parts, emporté par un nouvel accès de fureur, l'ours se précipita par-dessus l'arbre, tomba sur Henri qui, épuisé par cette lutte, ne frappait plus que faiblement, et tous deux roulèrent par terre.

A ce moment se fit entendre le coassement d'un jeune buffle. L'ours aussitôt s'arrêta pour écouter ; une détonation retentit, l'ours s'affaissa et Henri s'évanouit.

XII

OLOLULAH.

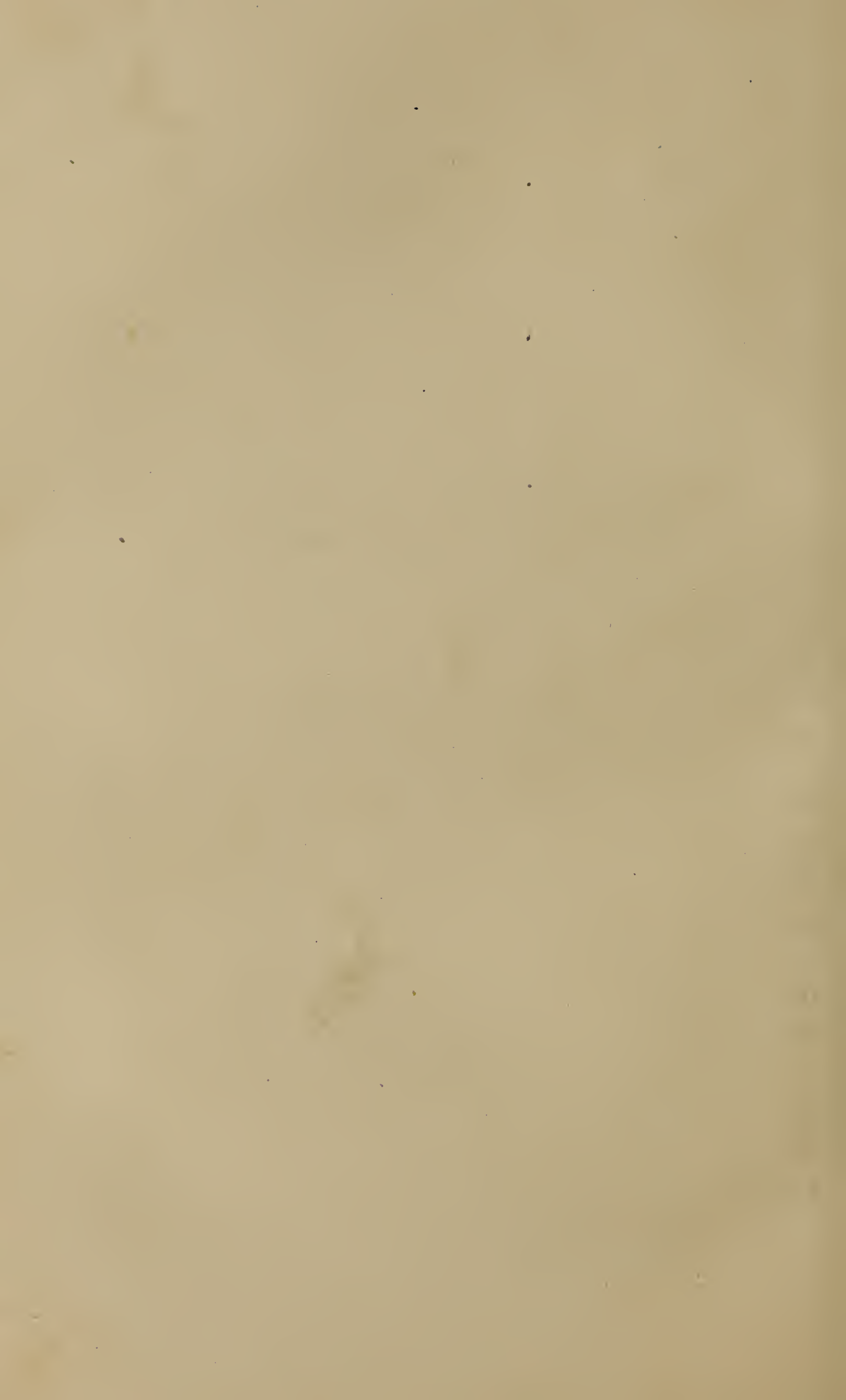
Lorsque Henri Palmer reprit connaissance, il reconnut l'Indien Mocandah qui, penché sur lui, était occupé à panser ses blessures. Celles-ci, d'ailleurs, étaient légères, et quelques jours devaient suffire pour les cicatriser. Ses regards se portèrent sur le cadavre de l'ours, qui gisait à quelques pas de lui, et il comprit que ce mugissement, qui avait si à propos détourné son attention, n'avait été qu'une ruse dont l'Indien s'était servi pour lui sauver la vie ; puis il leva la tête vers le sauvage.

« Mocandah! murmura-t-il avec un sourire de satisfaction ; c'est Dieu qui t'a envoyé.

— Mon frère est bien jeune, et déjà il est hardi comme



L'ours s'arrêta pour écouter.



un guerrier, dit l'Indien; il n'a pas craint de lutter contre le roi des montagnes Rocheuses. Mon frère a droit d'être fier de sa victoire.

— Ce qui n'empêche pas qu'il s'en est fallu de bien peu que je sois à présent dans le royaume des esprits, observa Henri.

— Mon frère est brave, répondit Mocandah, et le sachem des Ottowas sera heureux de marcher avec lui dans le sentier de la guerre. Mais comment ose-t-il s'aventurer si loin de ses amis ; a-t-il oublié que le serpent se cache sous l'herbe?

— Non, je savais à quels dangers je m'exposais, répondit Henri; mais j'attendais impatiemment l'arrivée du sachem des Ottowas; je craignais qu'il n'eût oublié sa promesse, et je bénis le grand Esprit de m'avoir conduit jusqu'ici, puisque j'ai eu le bonheur de le rencontrer. Il est arrivé de grands malheurs depuis que Mocandah a quitté son frère.

— Mocandah sait que les Pawnies ont attaqué l'habitation de l'île des Castors; mais pourquoi les hommes blancs ont-ils méprisé les conseils du sachem des Ottowas? Ils ne seraient pas aujourd'hui, ou massacrés, ou prisonniers au fond des forêts.

— Mon frère sait donc que les Indiens ont emmené le père et la sœur de son jeune ami ? s'écria Henri avec une vive anxiété.

— Mocandah est instruit des intentions et des actes des Pawnies ; il lit dans leurs cœurs. Winnepecanncugh est cruel comme l'hyène, et il garde les blancs pour la grande fête qu'il doit donner à son peuple.

— C'est-à-dire qu'il les réserve pour un supplice et

des tortures comme les sauvages seuls savent en infliger! répliqua Henri avec un accent de désespoir.

— Les Pawnies veulent se réjouir des souffrances des blancs, dit l'Indien ; mais quand ils entreront dans leur prison pour les conduire au poteau, ils ne les trouveront plus, car Mocandah a juré devant le grand Esprit de les sauver.

— Oh! merci, mon ami, mon frère! cria Henri dans un élan de gratitude et en serrant contre son cœur la main de l'Indien ; j'ai eu raison de compter sur ton affection et sur ton dévouement. Si tu sauves mon père et ma sœur, ma vie entière sera trop courte pour te prouver ma reconnaissance. Mais, ajouta-t-il tristement, n'est-il pas à craindre que le sachem des Ottowas n'arrive trop tard?... Qui sait si déjà ils ne sont pas tombés sous le tomahawk des Pawnies?

— Que mon frère ait confiance en Mocandah, répliqua l'Indien ; car il a vécu avec les vieillards, et le grand Esprit lui a donné la sagesse. Le sachem des Ottowas, quand il fut guéri de sa blessure, voulut rejoindre son jeune ami à l'île des Castors, mais il apprit comment les Pawnies s'étaient vengés. Alors il les suivit dans les bois, en se cachant dans les buissons ; il s'est mêlé à leurs guerriers ; il a pénétré dans la hutte où étaient enfermés les amis de son jeune frère...

— Tu as vu mon père!... Tu as vu ma sœur! cria Henri avec anxiété.

— Oui, répliqua l'Indien. Mocandah s'est entretenu avec les blancs ; la jeune fille au visage pâle lui a fait entendre sa voix douce et harmonieuse. Mon frère connaît-il cela? ajouta-t-il en tirant de sa pochette un objet de forme ronde.



Une jeune femme se tenait debout près du hamac.



— Le portrait de ma sœur! s'écria Henri en saisissant le médaillon; comment se trouve-t-il entre les mains de mon frère?

— La rose pâle me l'a remis en me disant : « Ma mère et mes frères sont inquiets, Mocandah voudrait-il leur porter de ma part ce souvenir, et leur dire que tout espoir de salut n'est point encore perdu? »

Henri écoutait avec avidité, et il lui était impossible de douter de la vérité des paroles de l'Indien. Cependant, une réflexion lui vint à l'esprit.

« Mon frère, dit-il, a pénétré dans la prison de mes amis, et il en est ressorti sain et sauf, pourquoi n'a-t-il pas emmené avec lui ceux qu'il dit vouloir sauver?

— Mon frère est défiant, et Mocandah lit dans son cœur, observa l'Indien. Qu'il vienne avec lui au bas de la colline, le sachem des Ottowas lui racontera son histoire, et ce qui lui semble obscur deviendra clair. »

Henri se leva avec le secours du jeune sauvage, et, s'appuyant sur son bras, il marcha sans trop de difficulté jusqu'à une distance d'environ un demi-mille. Après avoir tourné un rocher, il se trouva en face d'une scène qu'il ne put voir sans étonnement et sans intérêt. Une jeune femme, qui assurément devait avoir une grande réputation de beauté parmi les Indiens, se tenait debout auprès d'un hamac suspendu aux branches d'un érable, dans lequel était un enfant. D'une voix lente et plaintive, elle chantait un air monotone. Sa toilette, quoique simple, n'était pas sans coquetterie, et l'on devinait qu'elle était désireuse de plaire à celui qui possédait son cœur. Quand l'enfant dormit d'un profond sommeil, elle étendit au-dessus de lui une peau de jaguar pour le protéger contre

les moustiques, et se tourna ensuite, sans témoigner le moindre embarras, vers Henri qui s'était arrêté immobile à quelques pas d'elle.

« Ololulah connaît mon jeune ami, dit l'Indien; elle sait qu'il a pansé la blessure du sachem des Ottowas. Qu'il soit donc à son aise au milieu de la famille de Mocandah.

— Mon jeune frère est souffrant, répliqua l'Indienne; qu'il s'assoie sur cette mousse. Ololulah, la compagne de Mocandah, sera sa sœur. »

Le sachem des Ottowas paraissait si jeune, qu'Henri avait peine à s'imaginer qu'il fût déjà marié ; mais il se garda bien de témoigner son étonnement. C'était la première fois qu'il se trouvait dans la société d'une famille indienne, et il fut surpris de trouver tant d'attentions et de délicatesse chez des sauvages, qu'il s'était figuré n'être animés que du désir de piller et de scalper des chevelures. La manière douce, prévenante, avec laquelle Mocandah parlait à sa compagne, et l'empressement qu'il mettait à lui épargner les moindres fatigues, le frappèrent d'admiration, et il fut forcé de s'avouer que les sentiments du cœur se trouvent chez les Indiens autant, sinon plus, que chez les hommes civilisés.

Une épaule de daim rôtissait devant un bon feu ; et, au bout d'une demi-heure, Ololulah en présenta une tranche à Henri sur une feuille de magnolia. Elle alla ensuite lui chercher une coupe d'eau limpide à une source dont on entendait le doux murmure.

Quand le repas fut terminé, Mocandah s'assit en face d'Henri et alluma son calumet, qu'il se mit à fumer gravement après l'avoir offert à son hôte, qui s'excusa en

prétextant son état de souffrance. Ololulah se plaça à côté de son mari, appuya son coude sur son genou, posa sa tête dans la paume de sa main, et resta dans cette position tant que le sachem parla.

« J'ai dit à mon jeune frère que je lui raconterais mon histoire, dit Mocandah ; qu'il écoute donc, il verra que le chef des Ottowas est un guerrier, et que, si les Pawnies sont ses ennemis, c'est qu'ils ont le cœur étroit et envieux. Les Ottowas étaient jadis une nation puissante; tandis que les Pawnies vendaient pour de l'eau de feu les champs où dorment leurs pères, ils luttaient pour la défense de leurs forêts contre les envahissements des blancs. Mais leur courage ne pouvait toujours suppléer au nombre; leurs guerriers sont tombés glorieusement et chassent aujourd'hui dans les régions bienheureuses. Mocandah, le fils de leur ancien chef, ne pourrait pas réunir plus de quarante guerriers autour de lui. Les Pawnies ont reconnu trop tard la faute qu'ils ont commise en ne se réunissant pas aux Ottowas : comme nos pères, ils ont été chassés de leurs demeures, et ils errent dans les bois, dont ils ne sont plus les seuls possesseurs.

« Il y a deux fois douze lunes, Mocandah fut envoyé en mission chez les Pawnies, et il ne put voir la fille de leur chef sans se sentir attiré vers elle. Le jour où il allait retourner vers les siens, il s'avança vers le père d'Ololulah, qui était entouré des principaux de sa tribu, et lui dit :

« Grand et puissant chef d'une nation de guerriers, Mocandah va revoir le pays de ses pères, et il dira aux Ottowas qu'il a trouvé les Pawnies avec des langues droites, des mains ouvertes et un cœur généreux ; qu'il a

mangé avec eux, bu avec eux et fumé avec eux le calumet de paix. Mais avant de s'enfoncer dans les grandes forêts qu'il lui faudra traverser, le sachem des Ottowas a une faveur à demander. Tandis qu'il était dans le wigwam du grand chef, ses yeux ont contemplé la forme gracieuse d'Ololulah, dont la voix est comme la musique du ruisseau, et il voudrait l'emmener avec lui pour mettre à ses pieds les honneurs et les richesses d'un vaillant chef.

« A cette déclaration, les guerriers, et un surtout, Winnepecannough, qui avait sollicité la main d'Ololulah, froncèrent les sourcils, et un nuage s'amassa sur leurs fronts. Le grand chef lut dans la pensée de ses guerriers, et répondit que la faveur que demandait Mocandah était trop grande pour qu'elle pût lui être accordée.

« Mocandah fut surpris et humilié. Pendant quelques moments, il regarda fixement le sachem des Pawnies et ceux qui l'entouraient, et baissa ensuite les yeux.

« Mocandah n'est pas digne d'une si haute destinée! » murmura-t-il.

« Il allait se retirer le cœur triste, quand Ololulah, qui avait tout entendu du wigwam de son père, s'avança au milieu de l'assemblée. Sa tête était droite et fière, son œil brillait de résolution, et il y avait qnelque chose de noble et de majestueux dans chacun de ses mouvements. Les guerriers se rangèrent avec le plus profond respect pour la laisser passer, et tous l'admirèrent, tandis qu'elle allait se placer entre son père et le sachem des Ottowas.

« Les oreilles d'Ololulah ont été ouvertes, dit-elle en se tournant vers les guerriers, et elle a entendu la demande de Mocandah. Souffrez que sa joie se joigne à

celle du sachem des Ottowas ; car il faut qu'elle aille avec celui qui emportera son cœur. Si Mocandah part seul, Ololulah n'entendra plus la musique des oiseaux, car il n'y a plus de musique pour celle qui n'a plus son cœur ; elle ne contemplera plus jamais la beauté du ciel ni de la terre. Toute musique, toute joie et toute beauté sont dans le cœur, et Mocandah a le cœur d'Ololulah. »

A ce moment, la fille du Pawnie se redressa, et, les yeux brillants d'orgueil, elle regarda Mocandah, comme pour affirmer la vérité de ses paroles.

L'Indien reprit :

« Après avoir entendu cette déclaration tomber de la bouche de sa fille, le sachem des Pawnies convoqua ses guerriers dans la hutte du conseil, et Mocandah et Ololulah se trouvèrent seuls en attendant leur décision. Ils firent serment que rien ne les séparerait ; et quand la jeune fille fut reconduite dans le wigwam de son père, ils échangèrent un regard silencieux, mais plein d'espérance. Mocandah fut invité à quitter sans retard le territoire des Pawnies ; mais, avant de s'éloigner, il provoqua leurs guerriers en combat singulier et en vainquit deux successivement. Il s'en présenta un troisième, Winnepecannough, qui aimait la fille de son chef, et dont la réputation de bravoure était grande. Toute la tribu fit cercle pour être témoin de la lutte, qui fut acharnée, car il était tacitement convenu qu'Ololulah serait le prix du vainqueur.

« Winnepecannough fut forcé de crier grâce en face des Pawnies rassemblés, et le sachem des Ottowas, victorieux de tous ceux qui avaient osé se mesurer avec lui, fut proclamé digne d'obtenir la main d'Ololulah.

« Winnepecannough parut renoncer de bonne grâce à ses prétentions, et quand la fille de son chef fut devenue la compagne de Mocandah ; il eut pour lui des paroles d'amitié. Mais la haine et la soif de la vengeance étaient dans son cœur. Le père d'Ololulah est parti pour les régions bienheureuses, et les Pawnies ont choisi Winnepecannough pour leur chef. A partir de ce jour, son inimitié s'est déclarée ouvertement ; il a voulu tuer Mocandah, et il a voulu emmener captive sa jeune compagne. Mais Mocandah est un guerrier, et il débarrassera sa route du serpent qui se cache dans l'herbe pour le mordre.

« Le sachem des Ottowas a conservé des amis parmi les jeunes guerriers des Pawnies, et c'est, aidé par eux, qu'il a pu pénétrer auprès du père et de la sœur de son frère. Mocandah désirait emmener avec lui les prisonniers blancs, mais les jeunes guerriers qui les gardaient auraient été mis à mort par Winnepecannough, et le sachem des Ottowas est trop généreux pour accepter le sacrifice de leur vie. Dans une demi-lune ils seront relevés de leur garde et remplacés par d'autres qui sont les ennemis de Mocandah ; et alors Mocandah délivrera les blancs de l'île des Castors. Le sachem des Ottowas connaît les projets des Pawnies.

« J'ai dit, reprit l'Indien ; maintenant, mon jeune frère voit-il clair dans la conduite de son ami ? Doute-t-il encore de sa sincérité ?

— Non, Mocandah ! s'écria Henri ; tu es bon ! tu es généreux ! Pardonne-moi si, une seconde, le soupçon est entré dans mon esprit.

— Mocandah est un guerrier, et il n'a pas de fiel pour

ceux qu'il aime, dit l'Indien. Mon frère veut-il accompagner Mocandah dans le sentier de la guerre?

— Pour aller au secours de mon père et de ma sœur! Oh! oui, je le veux, répondit Henri avec enthousiasme. Merci, Mocandah, d'avoir deviné mon plus vif, mon plus ardent désir.

— Que mon frère écoute donc, reprit le sauvage. Mocandah va conduire Ololulah et son enfant bien avant dans l'Ouest, pour qu'ils n'aient point à redouter la haine de Winnepecannough. J'attendrai ensuite mon jeune frère blanc. Ainsi, qu'il aille prévenir ses amis afin qu'ils ne soient point inquiets, et qu'il se mette en route dans trois jours. Il aura soin de marcher toujours du côté où le soleil se couche, et quand la lune se sera levée deux fois, il arrivera à une plaine immense, mais il la traversera sans s'y arrêter. Alors il rencontrera Mocandah. Mon frère est-il capable de se diriger seul à travers une si grande étendue de forêts?

— Oui, avec le secours de Dieu, je saurai me guider, répondit Henri. Mais où, comment te retrouverai-je?

— Que mon jeune frère ne s'inquiète pas, cela regarde Mocandah. Maintenant, ajouta-t-il, nous allons conduire mon frère vers ses amis. »

Ololulah prit son enfant dans le hamac et le plaça commodément sur son dos, sans même qu'il se fût éveillé. Mocandah prêta l'appui de son bras à Henri, et ils se mirent en marche. L'Indien prit un sentier beaucoup plus direct que celui que le jeune Palmer avait suivi en venant; et, avant la fin de la journée, ils arrivèrent à proximité de la clairière. Quand ils n'en furent plus qu'à une petite distance, Mocandah prit congé de

son ami en lui renouvelant ses recommandations ; et avant que celui-ci pût lui exprimer sa gratitude, il disparut avec Ololulah dans les sombres fourrés.

XIII

UNE NUIT AU MILIEU DES LOUPS.

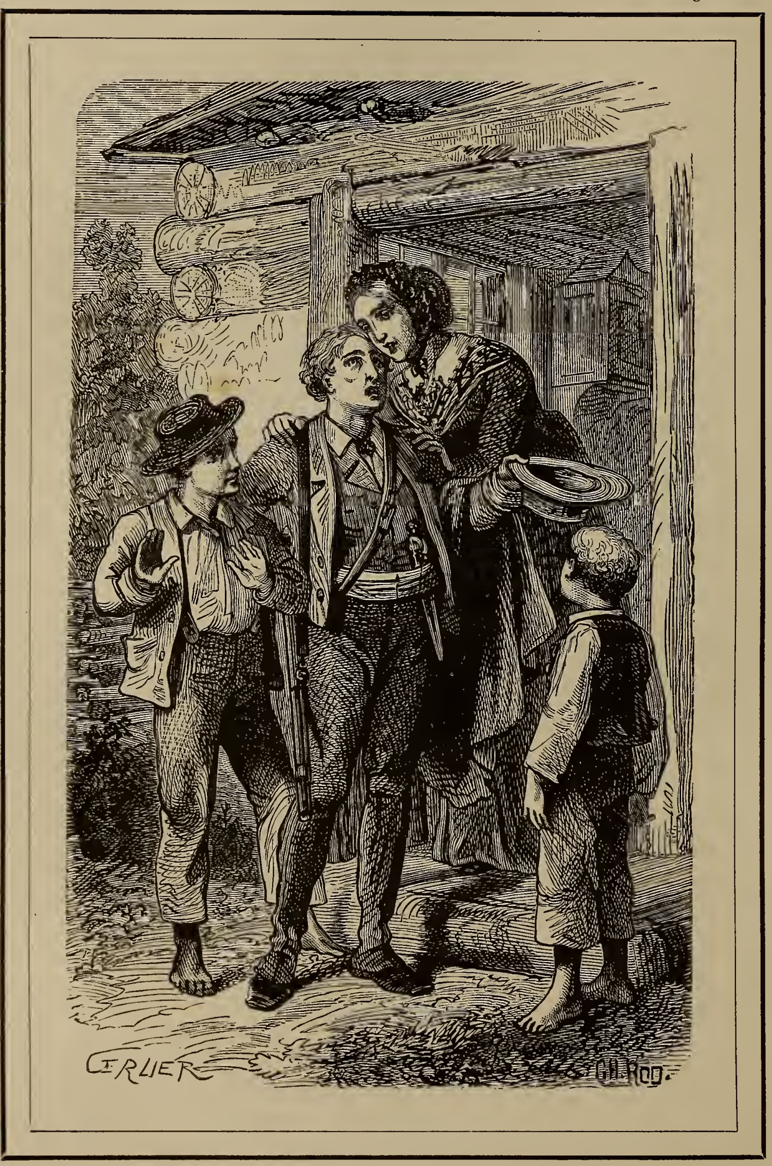
Henri courut vers sa mère, qu'il aperçut devant l'habitation ; et, sans se donner le temps de reprendre haleine, il lui fit part de sa rencontre avec Mocandah, de la conversation qu'ils avaient eue ensemble, et du projet qu'ils avaient formé de tenter la délivrance de son père et de sa sœur.

Mme Palmer, partagée entre le désir de voir sauver son mari et sa fille, et la crainte que son fils ne devînt victime de son dévouement, hésitait et était en proie à une foule de sentiments variés. Mais quand Henri lui montra le médaillon que lui avait remis Mocandah, et lui dit comment et dans quelles circonstances Hélène l'avait confié à l'Indien, elle ne put résister à son émotion. Elle pressa sur ses lèvres les traits chéris de sa fille, et, en entourant Henri de ses bras :

« Va, lui dit-elle, va les sauver, et que Dieu vous protége, toi et le généreux Indien qui consent à te guider dans cette périlleuse entreprise ; mais, ajouta-t-elle, tant que tu ne seras pas de retour, je ne vivrai pas. »

La nouvelle se répandit bientôt dans la ferme qu'Henri avait revu Mocandah, et qu'il devait se risquer avec lui jusque dans les wigwams des Pawnies. Nicolas et Ernest





Un matin il embrassa sa mère et ses frères.

auraient bien voulu être de l'expédition; l'hercule, surtout, insistait pour accompagner son jeune maître, en alléguant qu'il ne pouvait le laisser aller s'exposer à tant et de si grands périls sans les partager avec lui. Mais Henri fut inébranlable, sachant bien que, si Mocandah consentait à marcher avec lui dans le sentier de la guerre, il n'accepterait pas d'autre compagnie que la sienne.

Enfin, le troisième jour arriva. Le soleil n'était pas encore à l'horizon quand Henri, chargé de provisions, armé de son fusil, de ses pistolets et d'un long couteau, prit congé de sa mère, qui l'embrassa en pleurant, de ses frères et de Nicolas, qui le voyaient partir avec le regret de ne pas l'accompagner, et se mit en route.

Il y a dans l'aspect d'une vaste forêt une solennité qui impressionne, et Henri, dont la nature était quelque peu contemplative, éprouva cette influence. C'était la première fois qu'il allait se trouver seul, pendant plusieurs jours, loin de toute habitation, ne pouvant compter que sur lui pour se guider, et se protéger contre les dangers et les difficultés qui sont le partage des chasseurs et des trappeurs.

Durant toute la journée, il marcha bravement, sans se laisser arrêter par la fatigue. Vers le soir, une demiheure avant le coucher du soleil, il atteignit un de ces petits lacs qu'on rencontre dormant dans un bassin de granit, au milieu des collines, et d'où s'échappe un ruisseau qui va bondir par-dessus un rocher, en forme de cascade.

Henri Palmer se dit avec raison que ce lieu devait être fréquenté par des daims ; et, en effet, il ne tarda pas à en apercevoir un superbe qui se désaltérait au bord de

l'eau. Armer son fusil et tirer fut l'affaire d'une seconde. Le daim bondit en l'air, et s'élança dans une sapinière, de l'autre côté du lac.

Tout en se mettant à sa poursuite, le jeune Palmer rechargea son fusil; mais la pauvre bête était blessée à mort, et elle n'avait pas fait cent pas qu'elle tomba.

C'était un magnifique animal; et, comme l'endroit lui parut propice, Henri se décida à passer là la nuit. Le temps était devenu frais, presque froid, et il prit le parti d'allumer du feu. Cela lui était facile, car la terre, tout à l'entour, était jonchée de pommes de pin et d'arbres à moitié desséchés.

Le daim s'était abattu juste au pied d'un bouleau, dont les basses branches n'étaient pas à plus de six ou sept pieds de terre. Ces branches étaient à peu près nues ; mais au-dessus il y en avait d'autres qui formaient comme un dôme, et qui, en cas de pluie, fourniraient un très-utile abri.

C'est au pied de cet arbre qu'Henri alluma son feu, et résolut de dormir. Après avoir fait cuire un morceau de venaison, et mangé d'assez bon appétit, il essaya de chercher dans le sommeil le repos dont avaient besoin ses membres fatigués ; mais, comme cela arrive souvent, lorsque nous avons grande envie de dormir, il ne put fermer les yeux. Toutes sortes d'idées dont il ne pouvait se rendre compte, lui traversaient l'esprit ; et enfin, par une sorte d'impulsion soudaine, il se leva et se mit à marcher autour du feu.

Tout à coup, le hurlement rauque et bien connu des loups vint frapper ses oreilles.

Henri, comme on a pu déjà s'en apercevoir, était

brave ; il était calme dans le danger. Mais il savait qu'avec ces bêtes sauvages, la bravoure ne servirait à rien.

Que faire ? se demanda-t-il.

Il chercha autour de lui un moyen de défense, mais il ne vit pas comment il pouvait résister aux animaux féroces qui suivaient sa trace en faisant retentir l'air de leurs cris. Enfin, il leva les yeux sur les branches qui étaient au-dessus de sa tête, et comprit que la seule chance de salut était là.

Prenant son lasso, qu'il avait eu soin d'emporter avec lui, il attacha son fusil et son sac à un bout, passa l'autre à son bras, et grimpa vite dans l'arbre. En deux minutes, il se trouva assis sur une grosse branche.

Les hurlements approchaient de plus en plus, tandis qu'un vent perçant, qui venait de s'élever, le pénétrait jusqu'à la moelle des os. Il devina que le temps allait changer, par une de ces variations si ordinaires en Amérique ; et, effectivement, une pluie glaciale ne tarda pas à tomber à torrent.

En moins de cinq minutes le feu fut éteint.

Au même moment, la bande des loups arriva comme une avalanche. Ils se précipitèrent sur le daim, et, en quelques secondes l'eurent mis en pièce.

Pendant quelque temps, ils parurent ne pas s'apercevoir de la présence du jeune homme ; mais ils n'eurent pas plus tôt rongé les derniers os du daim, qu'ils levèrent la tête. Alors, leurs hurlements redoublèrent, et ils se mirent à sauter vers Henri, avec une telle force et avec une telle audace que deux réussirent presque à lui mordre les jambes.

Henri comprit qu'il devait agir. Les tuer l'un après l'autre aurait, peut-être, été chose possible, mais dans sa précipitation à monter dans l'arbre, il avait laissé à terre sa poudrière, de sorte qu'il n'avait qu'un coup à tirer, et il était bien résolu à ne s'en servir qu'à la dernière extrémité.

Mais encore, la nécessité de se défendre s'imposait plus impérieuse, sans quoi les loups auraient réussi à l'arracher de son poste d'observation. Il aurait bien voulu monter plus haut, mais les branches au-dessus étaient trop faibles pour le porter.

Il avait son couteau de chasse à sa ceinture, et, grâce à cette arme, il put, pour un temps, se garantir contre les attaques de ses ennemis ; mais cela dura d'autant moins que, de moment en moment, leur adresse augmentait avec leur audace. Force lui fut de se mettre à genoux sur la branche pour que ses pieds ne fussent pas à leur portée.

Dans cette position, il remarqua soudain son lasso qui était accroché au-dessus de lui, et il lui vint une idée étrange.

Il attacha sans peine le bout de la corde à une branche, et puis, tenant solidement l'arbre d'une main, de l'autre, il parvint à glisser un nœud coulant autour du cou de l'un des loups, le plus gros et le plus féroce, qui, une minute après, se balança dans l'air, à moitié étranglé.

D'un coup de couteau, Henri mit fin à ses souffrances, et, comme trophée de sa victoire, il plaça la carcasse du loup en travers sur la branche, près du tronc.

Les autres loups, sans se laisser intimider par le sort

de leur compagnon, continuèrent à sauter après lui. Ils ne s'arrêtèrent que pour lécher le sang qui coulait, et qu'ils parurent savourer avec un horrible plaisir.

Une seconde fois, le jeune Palmer saisit un autre loup qui, alors qu'il avait un pied pendant, s'était élancé sur lui, et avait donné un coup de croc contre son soulier. Il plaça celui-ci à côté du premier.

Le restant de la bande avait maintenant une double raison pour l'attaquer. La vue des carcasses excitait leur appétit jusqu'à la frénésie, et l'odeur du sang les rendait véritablement fous. Mais, Henri était déterminé à persévérer. Un troisième loup vint s'ajouter aux deux premiers.

A ce moment, un craquement glaça le sang dans les veines du jeune Palmer.

La branche sur laquelle il était agenouillé, et qui portait, en outre, les loups, cédait sous le poids. D'un coup de pied Henri fit sauter les carcasses, et puis s'attachant à une branche au-dessus, il examina la fracture. Elle n'était pas très-forte, mais il était présumable que, s'il restait dans la position qu'il occupait, il ne tarderait pas à être précipité en bas.

Cependant, il ne se découragea pas. Profitant du répit que lui laissaient ses ennemis en train de dévorer leurs camarades, il grimpa sur une autre branche, qui, quoique d'autant moins commode, qu'elle pliait sous son poids, avait l'avantage de le mettre un peu plus hors d'atteinte.

Mais alors un nouveau danger menaça de rendre inutile son courage et sa persévérance. Il se sentit envahir par un effroyable sommeil, engendré par le froid. Une

envie irrésistible de dormir lui faisait fermer ses paupières ; mais il résista vigoureusement. Les hurlements des loups, heureusement, le tenaient en éveil, et la conscience qu'il avait du péril auquel il était exposé redoublèrent son énergie.

Le temps avait passé sans qu'il pût s'en rendre exactement compte. Dans tous les cas, il faisait toujours nuit, et, la pluie, qui continuait à tomber, rendait l'obscurité encore plus épaisse.

Se dressant sur ses pieds et saisissant le tronc de l'arbre dans ses bras, Henri, essaya de se réchauffer en grimpant. Mais il avait trop présumé de sa force.

Il en arriva à se dire qu'il n'avait plus qu'une chance, c'était de tuer l'un des loups, et, tandis que ses compagnons le dévoreraient, de sauter à bas de l'arbre, de ramasser sa poudrière et de gagner un abri plus sûr. En regardant de tous côtés, à l'entour de lui, il crut découvrir un grand sapin dans les branches duquel il pourrait attendre, avec sécurité, le lever du jour.

Les loups continuaient à le surveiller, mais, probablement fatigués de leurs vains efforts pour l'atteindre, ils se tenaient assis à une courte distance. Henri prit son fusil, et visa le plus gros. Il savait de quelle valeur était pour lui sa balle, et il ne voulait rien laisser au hasard. Il tira et l'animal roula frappé mortellement.

En un instant tous les autres se jetèrent sur lui. Vite Henri s'élança à terre, saisit ses munitions et son sac, rechargea son fusil, en mettant dedans une demi-douzaine de petites chevrotines qu'il envoya au milieu de la troupe.

Puis, faisant appel à toute son énergie, il courut dans

la direction du sapin qu'il avait remarqué. Une ou deux fois, il s'embarrassa dans des broussailles et fallit tomber ; mais enfin, il gagna les premières branches de l'arbre juste au moment où les loups, que le coup de fusil avait d'abord épouvantés, revenaient de leur surprise et se mettaient à sa poursuite.

Henri Palmer était sauvé. Deux heures plus tard, l'aube blanchit à l'horizon, le soleil se leva, et, avec ses premiers rayons, les loups s'enfoncèrent dans le bois et disparurent.

XIV

LA HUTTE SOLITAIRE.

Après une nuit passée au milieu de tant de fatigues et d'anxiété, Henri était peu en état de se remettre en route. Il songea avant tout à trouver de quoi réparer ses forces, avec l'intention de dormir ensuite une partie de la journée. Armé de son fusil, il s'avança dans les fourrés, dans l'espoir de découvrir quelque gibier à plume.

Près d'une demi-heure s'était déjà écoulée en vaines recherches, lorsque, arrivant au bord d'une plaine, il s'arrêta frappé d'étonnement à la vue d'une quantité innombrable de gros oiseaux qui volaient de son côté.

C'était une véritable armée de pigeons qui quittaient une partie du pays pour se rendre dans une autre. Ce phénomène n'est pas particulier à l'Amérique : on l'observe également dans certaines contrées d'Europe ; mais il n'a rien de comparable à celui qui se produit périodi-

quement dans le nouveau monde, principalement au Canada. Dans cette dernière région, on rencontre des districts entiers qui sont blancs de guano.

Henri avait entendu parler des quantités prodigieuses de ces oiseaux, mais l'idée qu'il s'était faite était bien loin de la réalité.

Le ciel en était véritablement obscurci, et beaucoup volaient à une faible distance de la terre. Serrés en masses compactes, ils suivaient leur course avec une rapidité incroyable.

Pendant leur émigration, ces pigeons volent si bas qu'on les abat facilement avec des perches ou de grandes gaules, absolument comme en Suisse, on les prend au moyen de filets placés en travers de l'ouverture des vallées qu'ils fréquentent. On serait tenté de croire, en voyant ces masses — qu'il serait impossible de calculer — que quelque convulsion de la nature a inspiré aux divers oiseaux de la création l'idée de se réunir, pour aller tous ensemble chercher une région lointaine où ils puissent vivre en paix.

Mais le jeune Palmer ne se perdit pas dans ces réflexions philosophiques. Il regretta seulement qu'une proie aussi abondante n'eût pas passé à portée de la ferme de sa mère, à qui elle aurait fourni une riche et excellente provision pour l'hiver.

Il déchargea son fusil au milieu de la bande. Les oiseaux parurent redoubler de vitesse, mais plusieurs tombèrent plus ou moins blessés. Henri les ramassa, et jugeant qu'il en avait plus que suffisamment pour son usage personnel, il crut devoir s'abstenir de faire inutilement de nouvelles victimes.

Mais ce qu'il avait pris pour le corps principal de l'armée, n'était que l'avant-garde : le passage dura près de cinq minutes.

Enfin lorsque les derniers eurent disparu, Henri choisit un endroit propice, près d'un rocher qui l'abritait contre le vent, et pluma un pigeon. Il alluma ensuite un bon feu, planta devant deux bâtons en travers desquels il plaça le pigeon, qu'il retourna jusqu'à ce qu'il fût cuit. Il mangea de bon appétit, et eut pour se désaltérer l'eau limpide d'une source voisine.

Après avoir terminé son repas, il s'étendit sur la mousse, et s'endormit d'un profond sommeil.

Quand Henri se réveilla, la journée était avancée. Se sentant maintenant frais et dispos, il passa son sac sur ses épaules, prit son fusil, et se remit bravement en marche.

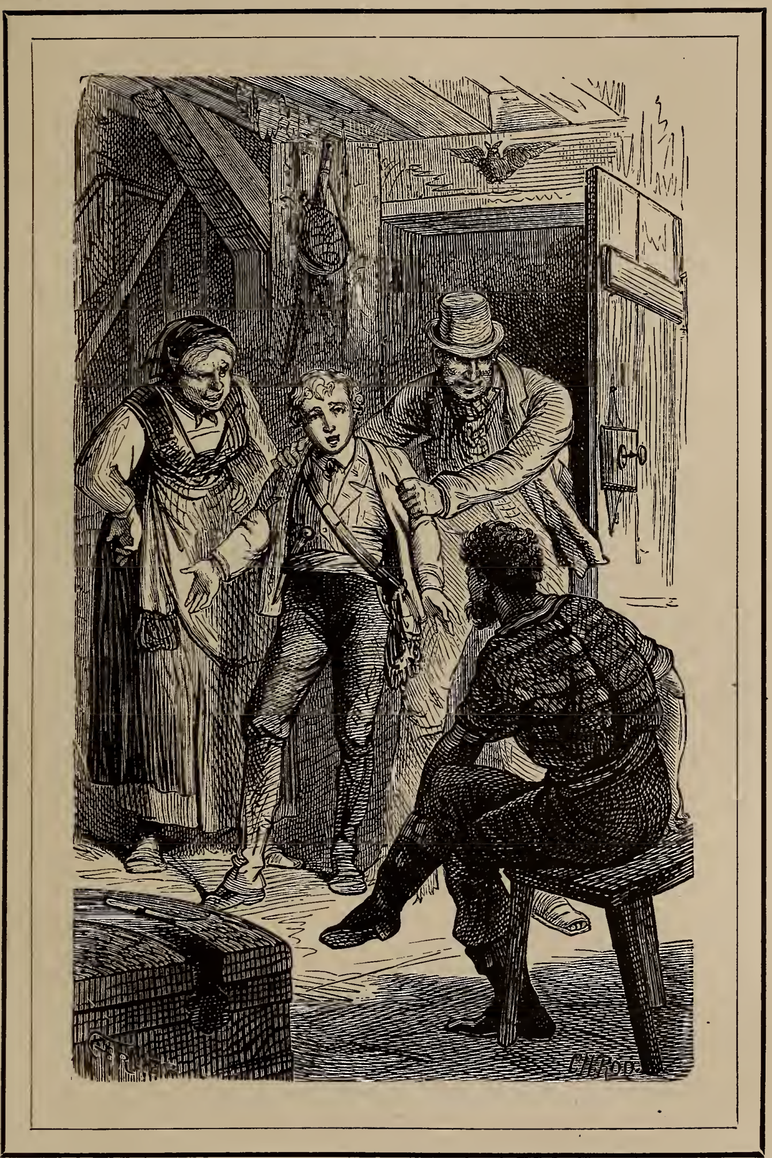
Nous ne le suivrons pas jour par jour à travers les vastes forêts qu'il franchit avec l'habileté d'un Indien. Il avait, d'ailleurs, pour se guider un moyen sûr que Mocandah lui avait enseigné : c'était, lorsqu'il craignait de s'égarer d'examiner la mousse des arbres, qui, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, croît, surtout, sur le côté du tronc exposé au nord.

Le soir du quatrième jour, il arriva en face d'une plaine si vaste, si vaste, qu'il n'en apercevait pas l'autre extrémité. Il était certain de ne pas s'être trompé de direction, et il ne douta plus que ce ne fût celle dont lui avait parlé Mocandah. L'espoir de rencontrer bientôt l'Indien lui donna du courage, et, oubliant sa fatigue, il continua hardiment sa route. Mais, peu à peu le ciel se couvrit de nuages, et le vent souffla avec une violence d'autant plus

grande que rien, sur cette immense étendue de terrain, pas un arbre, pas un obstacle ne l'arrêtait dans sa course. La pluie ne tarda pas à tomber, et Henri qui bientôt fut mouillé jusqu'aux os, commença à se sentir fort peu à l'aise. Il se rappelait bien que Mocandah lui avait recommandé de ne pas s'arrêter dans cette plaine, mais il n'attachait pas d'autre importance à ce conseil dont il ne pouvait apprécier la valeur. Il chercha donc autour de lui un abri, mais il n'en découvrit aucun et continua sa route en enviant le bonheur de ses frères qui, probablement, dormaient tranquilles dans leur demeure.

Au bout d'une heure de marche environ, il aperçut une petite lumière brillant dans le lointain; comme elle ne changeait pas de place, il pensa qu'il était à proximité d'une de ces habitations qui s'étaient élevées sur la route que suivaient les hommes blancs pour se rendre dans les provinces de l'Ouest, et il se dirigea de ce côté. Il ne se trompait pas; effectivement il y avait bien une espèce de chaumière au milieu de la plaine; mais, ce qu'il ignorait, c'est que d'étranges rumeurs s'étaient propagées au sujet de la vieille femme et de ses fils, à qui elle servait de demeure. On affirmait que des voyageurs qui y étaient entrés n'en étaient jamais ressortis; et c'est sans doute à cause de la mauvaise réputation qu'elle s'était acquise, que Mocandah lui avait fait sa recommandation.

Mais Henri ne songeait qu'à se mettre le plus tôt possible à couvert, et il se dirigea rapidement vers la lumière. Quand il fut arrivé à la porte de l'habitation dont l'obscurité ne lui permit pas d'examiner l'apparence, il frappa fortement pour qu'on lui ouvrît. Personne ne répondit, mais il entendit à l'intérieur un grand bruit, et



Je ne suis pas ce que vous pensez, dit Henri.



il fut évident qu'il y régnait beaucoup de confusion.

« Ils croient sans doute avoir affaire à des Indiens en maraude, » se dit Henri en s'approchant de la fenêtre où, grâce à une petite lampe qui brûlait en dedans, il distingua trois personnes vivement occupées de soins différents. La vieille femme était en train de frotter précipitamment le plancher de pierre et de répandre dessus du sable fin, tandis que deux espèces d'hercules, qui étaient probablement ses fils, se hâtaient de jeter quelque chose de large et de lourd dans une énorme malle qu'ils refermèrent avec soin.

Tout en étant surpris et en se demandant quelle pouvait être la raison d'aussi étranges occupations, Henri frappa contre les vitres. Le bruit fit tressaillir les habitants de la chaumière, et leurs visages exprimèrent une telle anxiété, qu'il recula involontairement avec un sentiment indéfini d'appréhension.

Mais avant qu'il eût le temps de réfléchir, l'un des hommes sortit, et, le saisissant rudement par l'épaule, l'attira dans la chaumière.

« Je ne suis pas ce que vous pensez, dit Henri en essayant de rire ; je ne suis qu'un enfant que la nuit a surpris dans la plaine, et je voulais seulement vous demander l'hospitalité jusqu'à demain.

— Es-tu seul? demanda la vieille femme d'une voix creuse qui faisait froid au cœur.

— Oui, répondit Henri, je suis seul *ici;* mes parents habitent par delà la grande forêt, et, si je mourais cette nuit, nul ne saurait où chercher mon corps pour lui donner la sépulture.

— *Alors*, tu es le bienvenu! » dit l'un des hommes,

avec un ricanement et en jetant aux autres un coup d'œil d'une expression singulière.

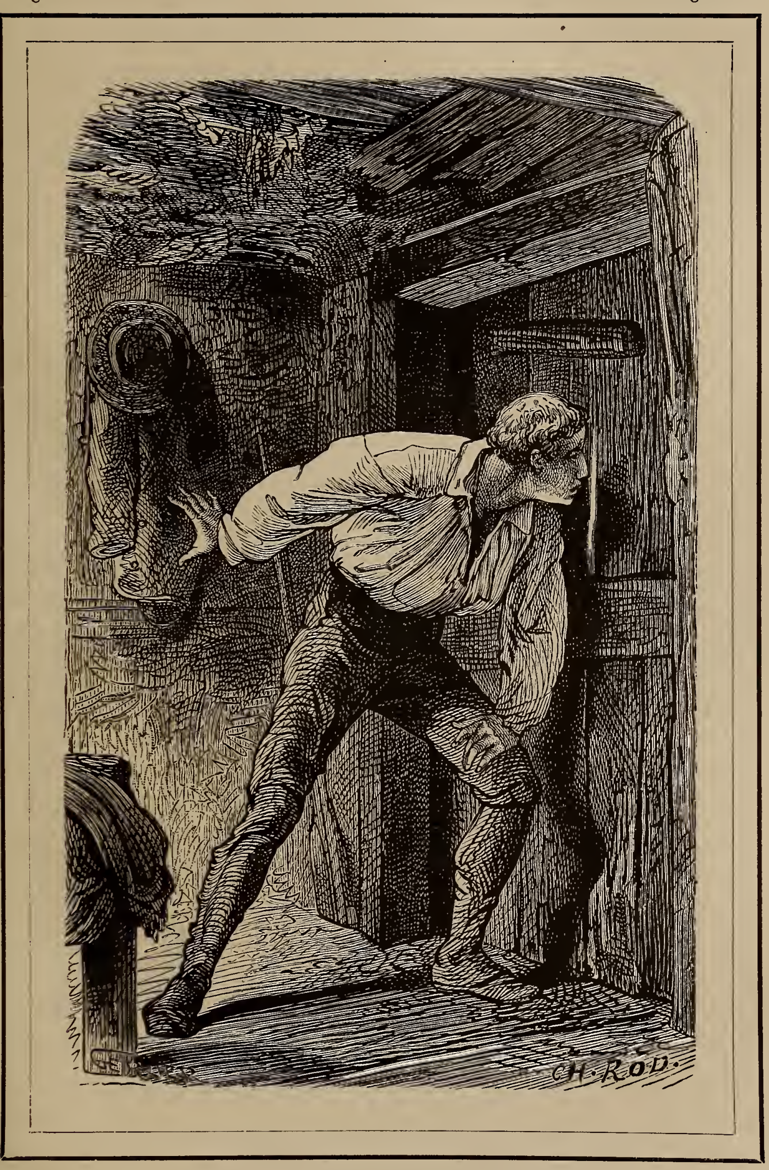
Ce fut avec un frisson plutôt d'appréhension que de froid qu'Henri s'approcha du feu. D'étranges soupçons lui traversèrent le cerveau, et des terreurs, qu'il ne pouvait ni combattre ni analyser, se glissèrent imperceptiblement dans son esprit. Mais, comme il se trouvait seul et n'ayant aucun secours à attendre de personne, il eut la prudence d'étouffer ses inquiétudes ou du moins de ne pas accroître le danger de sa situation en les révélant.

Quand il se fut bien réchauffé et qu'il eut mangé un peu des mets grossiers qu'on servit sur la table, l'un des hommes le conduisit dans une chambre où il devait passer la nuit. Cette pièce avait un aspect tout à fait désolé; rien n'y était en ordre; les couvertures paraissaient avoir été violemment arrachées du lit, la table semblait avoir été brisée au milieu d'une lutte, et les fragments de différents meubles étaient, de tous côtés, disséminés sur le plancher.

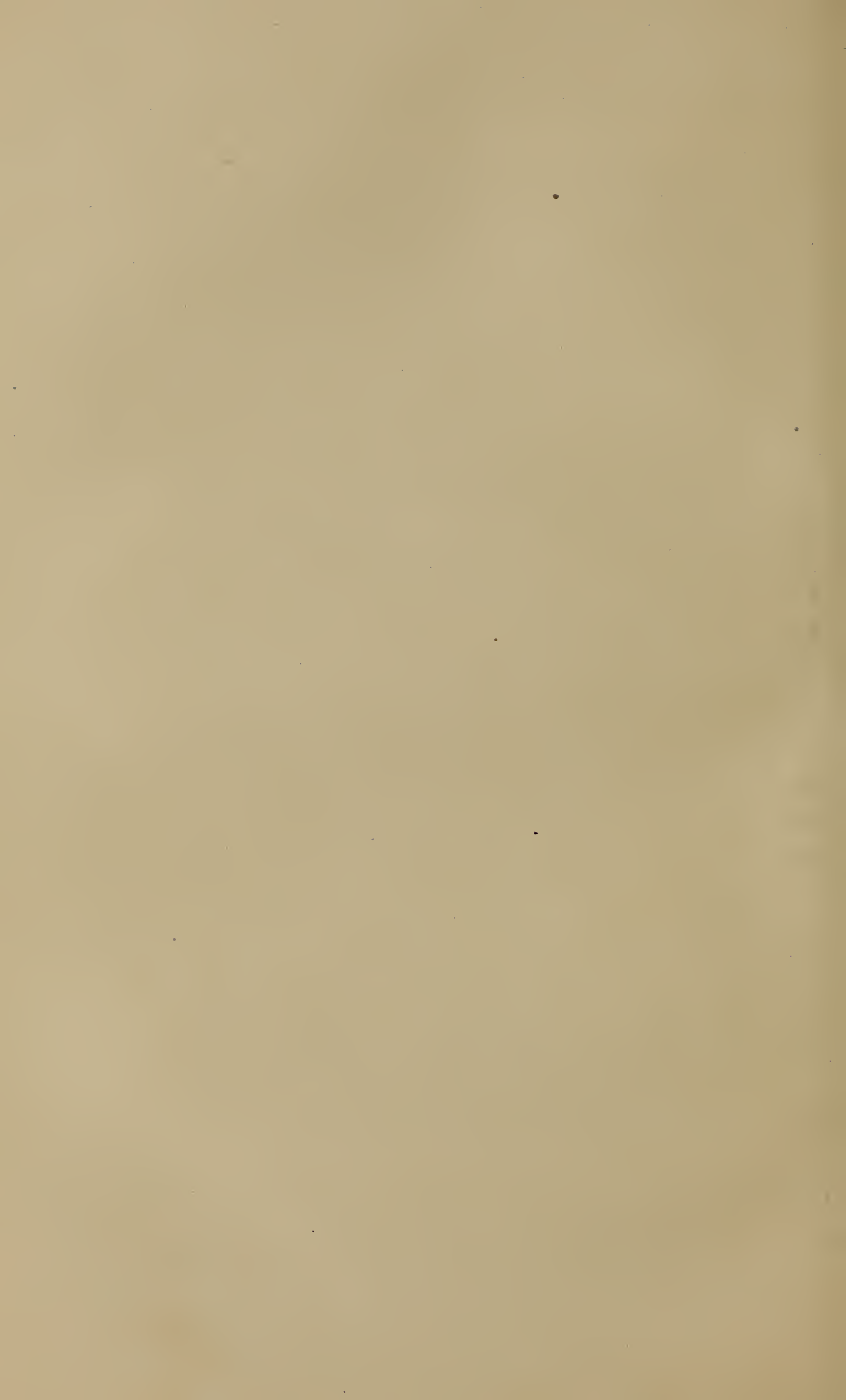
Dès qu'il se trouva seul, Henri se hâta d'examiner la serrure de la porte : on eût dit qu'elle avait été arrachée avec effort, en poussant de l'extérieur; elle pendait à moitié brisée.

Il se passa bien du temps avant qu'il pût se remettre de son émotion et songer à chercher du repos dans le sommeil; mais enfin, ses yeux commencèrent à s'appesantir, et il oublia peu à peu sa situation, quoique son imagination ne cessât de présenter à son esprit des scènes de terreur, aussi vivement que si elles eussent été réelles.

Soudain, un cri qui ressemblait à une exclamation de



Il posa son œil contre une fissure.



détresse, l'éveilla et le fit tressaillir. En un instant ses yeux furent ouverts et il se dressa sur son séant ; mais le bruit ne se renouvela pas, et il chercha à se persuader que c'était la continuation des images effrayantes qu'il avait vues dans ses rêves. Tout à coup ses regards s'étant portés en bas du lit, il découvrit un large ruisseau de sang qui coulait lentement par-dessous la porte.

Saisi d'une terreur indicible, il sauta à terre, posa son œil contre une fissure et examina avec anxiété ce qui se passait en dehors. Mais ses craintes s'évanouirent instantanément quand il reconnut que ce n'était qu'un chevreau qu'on égorgeait. Il allait regagner sa couche, honteux d'avoir cédé à des frayeurs sans fondement, lorsqu'une conversation, qui frappa ses oreilles, le tint rivé sur place d'épouvante et d'horreur.

« Cette affaire-ci est plus facile que celle que tu as expédiée hier, dit l'homme qui tenait le chevreau ; je voudrais que tous les gosiers que nous aurons à couper ne nous donnent pas plus de mal que celui-ci, ce serait vite fait. As-tu jamais entendu un bruit pareil à celui de la nuit dernière ? Ce vieux gentilhomme s'est-il débattu?... Il est heureux que nous n'ayons pas de voisins, car on l'aurait entendu à douze milles à la ronde.

— Ne parle pas de cela, répliqua son compagnon ; je n'ai jamais aimé à assassiner quelqu'un de sang-froid.

— Ah ! ah ! dit l'autre en ricanant, tu as le cœur tendre.

— C'est possible, répondit le premier d'une voix sombre ; je préfère le puits du diable ; *lui* ne raconte pas d'histoire ; un coup sur la tête, un plongeon, et le cama-

rade est mort et enterré en un moment. Je défierais tous les officiers de la chrétienté d'y rien voir.

— Oui, la nature nous a bien servi en nous mettant sous la main un endroit pareil. Qui donc, je le demande, en découvrant dans la plaine un trou rempli d'eau claire, et si peu large que l'herbe le recouvre, pourrait supposer que sa profondeur est incommensurable, et qu'il renferme plus de vingt victimes que nous y avons jetées ? Il les avale, que cela fait plaisir !

— Comment comptez-vous dépêcher le garçon qui est dans la chambre à côté ? » demanda la vieille femme d'une voix contenue.

Le fils aîné lui fit signe de se tranquilliser, et indiqua la porte derrière laquelle était Henri, tremblant, tandis que l'autre, avec une expression de brutale férocité, passa son couteau sanglant sur son cou.

Henri, on le sait, avait un caractère courageux et hardi ; et, dans ce moment, il était prêt à tout oser pour sauver sa vie. Mais, s'il tentait de résister, toutes les chances, évidemment, seraient contre lui ; il pensa donc que la fuite était sa meilleure ressource.

Il se glissa tout doucement jusqu'à la fenêtre, et ayant, par un effort désespéré, brisé la barre en bois qui la tenait fermée, il se laissa glisser dehors sans grande difficulté.

« Voilà qui est de bon augure, » pensa-t-il, en s'arrêtant un moment pour examiner quelle direction il devait prendre.

Il fut tout à coup interrompu dans sa délibération par la voix rauque des bandits qui criaient :

« L'enfant s'est enfui ; lâchez les chiens. »

Ces paroles résonnèrent aux oreilles d'Henri comme un glas funèbre; car tout espoir d'échapper lui sembla perdu, et il sentit ses jambes fléchir sous lui.

«Mon Dieu! mon Dieu! vais-je donc périr sans lutter.»

Et, rassemblant toute son énergie, il s'élança à travers la plaine avec la vitesse d'un lièvre poursuivi par des chasseurs.

Bientôt les aboiements des chiens retentirent au milieu du silence de la nuit, et l'on entendit les cris de leurs maîtres qui cherchaient à exciter leur ardeur.

Épuisé, hors d'haleine, Henri continuait toujours à courir ; mais, d'instant en instant, les dogues semblaient gagner du terrain. Ils n'étaient point, comme lui, empêchés par les ténèbres, et leurs aboiements devenaient de plus en plus forts, en même temps que les lanternes que portaient les hommes brillaient de plus en plus distinctement.

Henri redoubla de vitesse. Les voix des bandits, les aboiements des chiens étaient maintenant si près de lui, que sa perte semblait inévitable ; déjà il sentait les dents des dogues s'enfoncer dans ses chairs, et il voyait le couteau des assassins briller devant ses yeux, lorsque tout à coup il trébucha contre un monceau de pierres et tomba en poussant un cri d'agonie.

«Woogh ! il était temps !» murmura une voix à côté de lui.

Henri reconnut l'Indien Mocandah.

«Les voilà ! les voilà ! sauve-moi ! » cria-t-il.

Sans lui répondre, le sauvage tira son couteau de chasse, se fit une large incision au bras gauche, et laissa couler son sang abondamment sur les cailloux. Au bout

de quelques secondes il se releva, fit signe à Henri de le suivre, et tous deux s'éloignèrent.

« Les chiens seront conduits par leur odorat à la trace de sang, dit l'Indien ; ils s'arrêteront là et n'iront pas plus loin. Que mon jeune frère se rassure donc. »

En effet, ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'un cri retentit derrière eux. Les chiens, en arrivant à l'endroit où Mocandah avait volontairement répandu de son sang, se couchèrent par terre, croyant la chasse finie, et rien ne put les déterminer à aller au delà. En vain leurs maîtres eurent-ils recours à la violence, en vain essayèrent-ils de les remettre sur la piste, rien ne put les faire bouger de place. Il est constant, en effet, que le stratagème auquel l'Indien avait eu recours, est infaillible pour arrêter la poursuite de cette race d'animaux.

Le chien de sang est connu, en France, sous le nom de chien de Saint-Hubert ou limier.

C'est, dit-on, vers la fin du septième siècle que saint Hubert introduisit dans les Ardennes cette race qui a pris son nom, et que les abbés de Saint-Hubert conservèrent précieusement en mémoire de leur fondateur.

Au moment de la conquête des Normands, ces chiens passèrent en Angleterre.

Dans leurs guerres contre les Bruces, en Écosse, les Édouards se servirent de ces chiens.

Élisabeth en avait dans les guerres d'Irlande, et Henri VIII les employa également dans sa campagne de France. Le comte d'Essex, sous le règne d'Élisabeth, en menait huit cents avec lui dans une expédition.

On raconte qu'en 1803, une association formée, en Angleterre, pour la répression du brigandage, se procura

un chien de sang, et le fit dresser à découvrir les voleurs de bétail. Afin de vérifier ses talents, dit Brehm, un individu quitta vers dix heures du matin un certain endroit où se trouvait une grande affluence de monde, et une heure après, le chien fut lancé sur sa trace. Au bout d'une heure et demie de poursuite, il trouva l'homme caché dans un arbre à plusieurs milles du point de départ.

On raconte encore qu'une personne voulant s'assurer si un jeune chien de sang était bien dressé, fit partir à pied pour une ville éloignée de quatre milles un domestique qui, de là, se rendit à un marché encore distant de trois milles. Le chien, sans avoir vu l'homme qu'il devait chercher, le suivit à la trace jusqu'aux places en question, malgré la multitude de gens venus au marché par la même route. Arrivé à la ville où se tenait le marché, il traversa les rues sans faire attention aux passants, et ne s'arrêta qu'en pénétrant dans la maison où se reposait celui qu'il cherchait et qu'il trouva dans une chambre de l'étage supérieur, au grand étonnement de ceux qui l'avaient accompagné dans sa poursuite.

Ainsi que l'avait dit et fait Mocandah, le seul moyen d'échapper à la quête infaillible du limier était de répandre du sang sur les traces, ce qui, paraît-il, paralysait chez lui la subtilité du flair.

Aujourd'hui, les limiers ne servent plus qu'à poursuivre le gibier, et ils en suivent la trace mieux que les autres chiens.

XV

LE COMBAT AU-DESSUS D'UN PRÉCIPICE.

Au bout de dix minutes, Mocandah ralentit le pas, déchira un morceau de son vêtement et s'en servit pour bander la blessure, d'ailleurs très-légère, qu'il s'était faite au bras.

« Mon frère a méprisé mon conseil, dit-il en reprenant sa course ; je lui avais recommandé de ne pas s'arrêter dans la plaine, et il n'en a pas tenu compte.

— J'ai eu tort, en effet, répliqua Henri : mais je ne pouvais imaginer que cette chaumière était un repaire de brigands. Comment se fait-il que, les connaissant, les Indiens les laissent exercer tranquillement leur horrible métier ?

— Les habitants de la hutte maudite ne sont ennemis que des hommes blancs ; ils procurent de la poudre, des balles et des armes aux Peaux-Rouges, et ceux-ci, pour prix de leurs services, ne les inquiètent jamais. Mais, mon frère a froid, ajouta-t-il, marchons vite. »

Henri, en effet, dans sa précipitation à fuir, avait laissé sa jaquette dans la chambre des bandits ; et, comme la nuit était fraîche, il frissonnait visiblement. Mocandah comprit qu'après la course précipitée qu'il avait faite, il eût été dangereux pour lui de se refroidir.

« Voilà la seconde fois, en quelques jours, que tu me sauves la vie, Mocandah, dit Henri, et je ne saurai jamais te témoigner assez ma reconnaissance. Mais comment se fait-il que tu te sois trouvé là si à propos ? Une seconde

plus tard, je serais tombé sous la dent des dogues ou sous le couteau des assassins.

— J'avais calculé le temps que mon frère devait mettre pour traverser la grande forêt, répondit l'Indien, et j'étais venu l'attendre sur la limite de la plaine. En ne le voyant pas venir, j'ai craint qu'il ne fût entré dans la hutte maudite pour chercher un abri contre la pluie, et je me suis dirigé de ce côté ; il y avait longtemps que Mocandah écoutait les bruits de la plaine pour s'assurer s'il n'entendrait pas la voix de son frère. »

Ils continuèrent à marcher jusqu'au lever du jour. Alors ils firent halte, pour donner le temps à Henri de se reposer ; puis, au bout de deux heures, après avoir déjeuné d'un morceau de venaison que Mocandah tira de son bissac, ils se remirent en route.

Vers le soir, ils entrèrent dans une vallée délicieuse que le soleil couchant éclairait de ses feux obliques. Dans la partie la plus reculée, à quelque distance de rochers élevés, l'on apercevait une trentaine de huttes environ, cachées au milieu des arbres. Les Indiens ont une véritable passion pour la solitude ; et même, dans leurs propres villages, il n'est pas rare qu'ils se construisent une petite cabane assez loin des autres, pour s'y retirer dans certaines saisons et y passer des journées entières dans le recueillement.

Henri en remarqua une tout à fait solitaire : elle avait un air de propreté particulière ; devant étaient plantés des palmiers, et elle était ombragée de cocotiers et de lauriers. Au milieu de la végétation luxuriante qui l'entourait, elle semblait être la demeure du bonheur simple et paisible.

« Mon frère voit devant lui les huttes des derniers des Ottowas, dit l'Indien à Henri; et voilà le wigwam de Mocandah. Mon frère veut-il entrer ?... Il sera chez son ami comme chez lui. »

Henri pénétra dans la cabane, où il trouva Ololulah occupée à faire des gâteaux de racine de cassave. Son enfant, assis sur une natte à côté d'elle, jouait avec une espèce de chien-loup, qui s'approcha du jeune Palmer d'un air menaçant. Mais, sur un signe de Mocandah, il alla se coucher dans un coin.

Ololulah aida son mari à se débarrasser de ses armes, étendit une peau de buffle par terre afin qu'Henri pût s'asseoir, et se hâta ensuite de servir à manger. Le souper se composa de poissons qu'elle avait pêchés à la rivière voisine, indépendamment des gâteaux dont nous avons parlé.

Dans le courant de la journée, tandis que Mocandah était occupé auprès de sa jeune famille, Henri Palmer sortit et se dirigea un peu au hasard à travers les huttes.

Au bout de quelques centaines de pas, il rencontra une grande mare qu'alimentait un ruisseau, et dans laquelle il aperçut un castor qui, absorbé par son travail, ne se douta pas de son approche. La curiosité du jeune homme fut vivement excitée, et il avait un vif désir d'observer les opérations de ces architectes dont il avait souvent entendu vanter l'adresse et l'habileté.

Il avança avec les plus grandes précautions, séparant, sans faire de bruit, les branches des arbres, et quand il eut atteint un endroit d'où il pouvait voir sans être lui-même découvert, il se coucha à plat ventre sur la terre, et put ainsi suivre les mouvements du castor.

Tout à coup, trois autres castors apparurent à l'em-

bouchure du ruisseau, apportant des bâtons et des branchages. Ils se rendirent, avec leurs fardeaux, droit à la barrière qui était située à l'autre extrémité de la mare, par où la petite rivière reprenait sa course. Évidemment, ils travaillaient à la réparation de la barrière qui était rompue presque au milieu.

Après avoir déposé leur fardeau, ils plongèrent dans l'eau et bientôt reparurent à la surface. Chacun d'eux apportait une certaine quantité de boue avec laquelle ils maçonnèrent les branches qu'ils avaient précédemment disposées avec un instinct merveilleux. Ils continuèrent longtemps à travailler ainsi, cherchant tour à tour des bois et de la boue.

Pour se reposer de leur fatigue, ils prirent un peu de récréation, courant les uns après les autres, jouant sur la surface de l'étang, ou plongeant au fond. Dans leurs ébats ils frappaient souvent l'eau avec leurs queues, produisant ainsi un claquement assez retentissant.

Ils furent rejoints par un autre castor qui regarda longtemps avec gravité les jeux de ses compagnons, mais sans manifester l'envie d'y prendre part. Il grimpa ensuite, sur la rive, près de l'endroit où Henri Palmer était caché, et, s'asseyant sur le derrière, il appuya ses pattes de devant contre un jeune sapin et commença à couper l'écorce avec ses dents. Lorsqu'il en avait arraché un morceau, il le tenait entre ses pattes, et, sans changer de position, il le mangeait à la façon des singes.

Le but du castor, toutefois, était évidemment de couper l'arbre, et il redoublait d'énergie, lorsqu'un mouvement fait par Henri Palmer vint l'alarmer. Tous les castors aussitôt plongèrent sous la surface et ne reparurent plus.

Henri regretta cette interruption. Il avait tant entendu vanter la sagacité que mettent les castors à abattre les arbres, s'arrangeant toujours de façon à les faire tomber du côté le plus favorable à leur transport, qu'il aurait beaucoup désiré être témoin d'une si curieuse opération. Il put observer, du moins, que le castor avait fait sa première incision du côté le plus proche de l'eau.

Il était au milieu de ses réflexions, quand il fut surpris par l'arrivée de Mocandah. « Mon jeune frère étudie les castors, dit l'Indien. Mais les hommes blancs font la guerre aux castors, et ceux-ci fuient à leur approche. Les enfants des Ottowas sont leurs amis, et ils vivent en paix avec eux.»

Ce ne fut que plus tard qu'Henri Palmer se rendit un compte exact de la portée des paroles de Mocandah. Il fut tout étonné, en effet, de voir que ces mêmes castors étaient apprivoisés. Quand Ololulah et les autres femmes de la tribu approchèrent de la mare, loin de témoigner aucune crainte, ils allèrent à elles, mangèrent sur leurs genoux, et jouèrent avec les enfants.

Mocandah assura à Henri que lorsqu'ils quittaient le village, les castors témoignaient une véritable anxiété, et qu'à leur retour, après une absence prolongée, ils manifestaient également un extrême plaisir, se couchant sur le dos, se tenant droits comme les écureuils, et se conduisant comme des enfants heureux de revoir leurs parents. Durant l'hiver, les castors partageaient la nourriture des femmes, et étaient, surtout, friands de riz.

Mais ce que racontait Mocandah était un cas exceptionnel, car les castors sont généralement des animaux craintifs, exposés à une multitude de périls. En faisant justice des exagérations dont il a été l'objet, il est certain que

le castor est pour le naturaliste un sujet de profond intérêt.

Ils habitent les lacs, les mares, les rivières et les criques. Leurs maisons sont proportionnées au nombre des habitants, qui excèdent rarement douze ou quinze, tant jeunes que vieux. Quelques-unes de leurs habitations ont deux, trois, ou plusieurs partitions. Ces différents appartements, comme quelques-uns les appellent, n'ont de communication les uns avec les autres que par eau. On en a vu qui avaient jusqu'à douze appartements sous un toit; et, comme il y avait assez d'habitants pour les occuper tous, chaque famille avait le sien, et entrait toujours par la porte qui lui était réservée, sans avoir d'autres rapports avec ses voisins que des relations d'amitié et des échanges réciproques de services.

La nourriture des castors consiste principalement en une grosse racine, une sorte de lis d'eau qui croît au fond des lacs et des rivières. Ils mangent aussi l'écorce du peuplier, du bouleau et autres arbres. Mais, comme la glace, en hiver, les empêche de gagner la terre, ils ne comptent pour vivre, durant cette saison, que sur les bâtons et les branches qu'ils ont coupés en été, et jetés dans l'eau en face des portes de leurs maisons.

Quand la glace se brise, au printemps, ils quittent toujours leurs maisons, et ne rentrent qu'un peu avant la chute des feuilles, pour faire leurs provisions d'hiver.

Le castor d'Amérique n'est qu'une variété du castor d'Europe. Hérodote, Aristote et Pline ont étudié les habitudes de ces animaux, dans leurs écrits. Hérodote, spécialement, en signale des quantités qui habitaient un grand lac dans le pays des Budini, une nation des bords du Don.

La peau du castor a longtemps été estimée en Europe

comme fourrure; en France, on en faisait des manteaux et des gants pour se protéger contre la rigueur du froid. Même aujourd'hui, une très-belle peau de castor du Kamtschatka se vend en Russie de cent à cent cinquante roubles.

En Normandie, longtemps avant la conquête de l'Angleterre, on fabriquait des chapeaux de castors. Ducange parle d'un chapeau qui fut ainsi fourni, en 1351, au roi de France.

Le restant de la journée s'écoula agréablement pour Henri Palmer, pour qui tout ce qu'il voyait parmi les Indiens était nouveau.

Vers le soir, tandis qu'il était assis avec Mocandah sous un gros chêne devant le wigwam, et qu'Ololulah jouait avec son enfant, un jeune Indien s'approcha du sachem des Ottowas et lui parla bas un instant.

Lorsqu'il se fut retiré, le sachem des Ottowas se tourna vers Henri.

« J'avais ordonné à quelques-uns de mes jeunes guerriers de surveiller les mouvements des Pawnies, qui sont à trois jours de marche d'ici, par delà les montagnes, lui dit-il. Ils se préparent à partir pour une expédition ; nous profiterons de leur absence pour délivrer les amis de mon frère. En attendant, les jeunes guerriers ottowas désiront aller dans la plaine chasser les buffles : mon frère blanc veut-il les accompagner ?

— Je n'ai guère d'expérience, répondit Henri, et Mocandah sait ce qu'il convient de faire ; je me laisserai donc guider par sa sagesse. Il sait que je n'aurai de tranquillité que quand mon père et ma sœur auront recouvré leur liberté ; mais il est le meilleur juge de l'opportunité.

— Que Jambes-de-Cerf aille donc prévenir les fils des Ottowas, dit Mocandah au jeune Indien, que demain ils soient au défilé de la grande rivière, à l'heure où le soleil sera le plus haut dans le ciel. Mocandah se joindra à eux et sera leur chef.»

Le jeune sauvage fit un signe pour indiquer qu'il avait compris, et sortit sans répliquer un seul mot.

«Mon frère a fait une longue course, et il aura de grandes fatigues à supporter demain, dit Mocandah à Henri; qu'il se repose donc, ses amis prieront le grand Esprit de lui envoyer des songes agréables.»

Henri ne demandait pas mieux que de se coucher, et il accepta avec plaisir la proposition qui lui était faite. Il s'étendit sur sa peau de buffle, dans le fond de la hutte, et ne tarda pas à s'endormir, tandis que Mocandah et Ololulah s'entretenaient à voix basse des affaires de leur tribu.

Le lendemain matin, pendant qu'Henri dormait encore et qu'Ololulah préparait le déjeuner, le sachem des Ottowas sortit dans la vallée pour s'assurer, ainsi qu'il en avait l'habitude, qu'aucun ennemi ne s'était aventuré dans le voisinage.

Tout à coup il s'arrêta, se baissa vivement et examina une trace qu'il observa sur l'herbe. Un œil moins exercé que celui d'un Indien n'eût certainement rien remarqué de particulier; mais un simple morceau de bois, un brin d'herbe foulé, suffirent pour exciter l'attention de Mocandah. Il réfléchit plusieurs minutes, se demandant si les pas empreints sur la terre n'étaient pas ceux d'un guerrier de sa tribu, et il parut être en proie à une grande anxiété

« Woogh ! murmura-t-il enfin ; le Pawnie s'est glissé cette nuit au milieu des Ottowas, avec des desseins perfides. Mocandah reconnaît le mocassin de Winnepecannough, et Mocandah débarrassera sa route de celui qui se cache pour le frapper par derrière. »

L'Indien retourna à son wigwam, où il trouva Henri debout et prêt à partir dès qu'ils auraient fait honneur au repas qu'Ololulah était en train de servir. Mocandah ne dit rien de sa découverte ; seulement, après avoir prévenu sa compagne de ne pas s'alarmer si son absence se prolongeait, il lui recommanda de ne pas s'éloigner du village, et de rester autant que possible avec les autres femmes de la tribu.

Il prit ensuite ses armes, aida Henri à revêtir une peau de jaguar qui devait lui tenir lieu de la jaquette qu'il avait perdue, et tous deux partirent pour la grande chasse. Les jeunes guerriers ottowas se disposaient également à se rendre au lieu fixé pour le rendez-vous général.

Mocandah se dirigea vers l'endroit où il avait découvert la trace, et la suivit avec la plus grande attention.

« Qu'est-ce donc que mon frère cherche ainsi ? demanda Henri en le voyant marcher la tête penchée en avant.

— Que le jeune blanc observe bien, répondit le sauvage, et il verra sur l'herbe la marque d'un mocassin. Son ennemi et le mien a passé par ici depuis que le soleil a paru à l'horizon ; et comme il pense n'avoir rien à redouter, il marche lentement. Si Mocandah peut l'atteindre, son tomahawk se rougira de son sang. »

Henri se baissa et examina la terre, sans rien remarquer de particulier.

Mais les indices, qui étaient imperceptibles pour lui, apparaissaient clairs et distincts aux yeux de l'Indien.

Il y avait plus de deux heures qu'ils marchaient ainsi, quand Mocandah s'arrêta soudain à la base d'une haute montagne.

« Woogh ! murmura-t-il, le Pawnie est dans le sentier du précipice; le sachem des Ottowas va aller à sa rencontre, et l'un ou l'autre disparaîtra dans les abîmes de la terre. Mocandah est un guerrier ! »

En prononçant ces paroles, il tourna brusquement à gauche, longea la montagne, et courut si vite qu'Henri avait peine à le suivre. Quand il eut parcouru ainsi une distance de plus d'un mille, il gravit des rochers d'un accès extrêmement difficile avec la légèreté d'un chamois, et il était déjà en haut avant qu'Henri fût à moitié chemin.

L'Indien jeta rapidement un regard scrutateur dans toutes les directions ; et, se trouvant sans doute rassuré, il attendit patiemment que le jeune Palmer l'eût rejoint.

« Que mon jeune frère blanc reste sous le rocher qu'il aperçoit là-bas, dit-il, et qu'il observe ; il verra comment Mocandah se venge de ses ennemis.

— Mais pourquoi n'accompagnerais-je pas mon frère ? demanda Henri ; s'il court un danger, je le partagerai avec lui, et mon bras n'est pas si faible qu'il ne puisse lui être d'aucun secours.

— Le pied des hommes blancs n'est pas assez sûr pour se tenir sur la pointe des rochers, et le vertige les précipiterait dans l'abîme, répondit l'Indien. Que mon frère attende donc tranquillement l'issue du combat ; j'ai dit...

Mocandah est un guerrier, et les Pawnies ont un cœur d'eau, parce que le grand Esprit est irrité contre eux.»

Il s'éloigna en achevant ces paroles, et Henri gravit jusque sur le sommet de la montagne pour l'apercevoir plus longtemps. Le jeune Palmer demeura ébloui par le spectacle grandiose qui se déroula alors à sa vue. Une chute d'eau immense, après avoir bondi par-dessus les rochers qu'elle avait creusés avec le temps, tombait avec fracas dans un vaste lac qui s'étendait au loin. Quand il détacha ses regards de ce magnifique panorama pour suivre Mocandah, il frémit en le voyant s'engager dans un sentier qui n'avait pas plus d'un pied de large, et qui courait le long de la montagne, laquelle s'élevait d'un côté droite comme une muraille, tandis que de l'autre s'ouvrait un précipice d'une profondeur incommensurable.

L'Indien avançait cependant d'un pas assuré, quoique le moindre faux mouvement eût suffi pour lui faire perdre l'équilibre. Henri n'avait pas encore bien compris quelle pouvait être son intention, lorsque soudain apparut, venant à la rencontre de Mocandah, un sauvage qui était resté jusqu'alors caché par la projection d'un rocher. Ce sauvage n'était autre que Winnepecannough.

Les deux ennemis s'arrêtèrent, poussèrent leur cri de guerre et se mesurèrent du regard. L'un, pas plus que l'autre, n'était disposé à reculer, et il n'y avait pas place pour deux dans le sentier.

Henri, prévoyant la lutte terrible qui allait s'engager, demeura à moitié paralysé par l'anxiété, car il sentait que si Mocandah succombait, il n'échapperait pas lui-même à la poursuite de Winnepecannough.

Les deux chefs s'attaquèrent le tomahawk à la main,



Les deux ennemis poussèrent leur cri de guerre.



et, pendant plusieurs minutes, ils luttèrent avec une adresse égale, droits et immobiles, parant et attaquant tour à tour.

Henri poussa un cri d'effroi en voyant le tomahawk de Winnepecannough s'abattre sur la tête du sachem des Ottowas; mais ce dernier sut éviter le coup par un mouvement de côté, et, saisissant subitement son ennemi dans ses bras, il le souleva et le lança dans le précipice, où il faillit être lui-même entraîné par le poids de son corps.

Winnepecannough, en tombant, jeta un hurlement qui domina le bruit de la cataracte, et Mocandah y répondit par un cri de victoire.

« C'est fait, dit l'Indien en rejoignant Henri ; Mocandah est un guerrier, et il a débarrassé son chemin de son ennemi. Mon frère est vengé !... Marchons. »

Et il redevint aussi calme que si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

Quant à Henri, la scène à laquelle il avait assisté l'avait fortement impressionné, et il fut longtemps avant de pouvoir se remettre.

XVI

LA CHASSE AUX BUFFLES.

Mocandah et Henri Palmer continuèrent leur route, en se dirigeant vers l'ouest et dans le plus profond silence. L'Indien marchait d'un pas rapide, et son compagnon, moins habitué que lui à la fatigue, était presque obligé de courir pour ne pas rester en arrière.

Le soleil avait atteint son point le plus élevé dans le ciel, lorsqu'ils aperçurent une longue ligne blanche qui apparaissait au loin comme un mirage. C'était la rivière que Mocandah avait désignée la veille, et près de laquelle devaient se trouver plusieurs des jeunes guerriers ottowas.

Lorsqu'ils n'en furent plus qu'à une petite distance, l'Indien fit entendre un cri particulier, semblable à celui d'un hibou, et presque aussitôt un autre y répondit. Henri Palmer regarda autour de lui avec étonnement, mais sans rien découvrir. Il se demandait si le cri qui avait frappé ses oreilles n'était pas réellement celui d'un oiseau de nuit, chassé de son asile, lorsque tout à coup il vit sortir d'une espèce de caverne plusieurs jeunes Indiens tenant chacun un cheval par la bride.

Lorsqu'ils furent arrivés près du rocher, l'un des guerriers ottowas se détacha du groupe formé par ses compagnons, s'approcha de Mocandah, et s'entretint quelques instants avec lui à voix basse.

« Que mon jeune frère soit content, dit ensuite le sachem des Ottowas à Henri. Jambe-de-Cerf s'est glissé dans le campement des Pawnies, qui sont par delà les montagnes, au sud, et il s'est convaincu que la jeune fille pâle et son père sont toujours vivants. Les Pawnies les réservent pour les attacher au poteau quand tous leurs guerriers seront revenus des grandes chasses ; mais Mocandah sauvera les amis de son jeune frère avant que le soleil se soit levé trois fois. Mon frère voit que le sachem des Ottowas pense à ceux qu'il aime... Que la joie rentre donc dans son cœur, et qu'il prenne part aux plaisirs de mes jeunes guerriers. »

Mocandah ouvrit alors un bissac que lui présenta un Indien, plaça devant Henri du pain de cassava, un morceau de daim rôti, et ajouta :

« Mon frère a fait une longue course depuis ce matin et il lui reste encore bien du chemin à parcourir : qu'il prenne des forces ; mes guerriers lui donneront un cheval, et demain nous serons au pied des montagnes. »

Henri ne se fit pas prier et mangea de bon appétit. Dès qu'il eut fini, Mocandah donna le signal du départ, et, en une seconde, tout le monde fut à cheval et partit au galop.

Le pays qu'ils traversèrent présenta d'abord un aspect agréable ; mais, au bout de quelques heures, ils entrèrent dans une plaine unie, stérile, monotone, qui s'étendait jusqu'à l'horizon, et où il ne poussait qu'un très-maigre gazon. Pendant plusieurs heures qu'ils continuèrent à avancer, c'est à peine si, à des lieues de distance, ils rencontrèrent quelques rares bouquets d'arbres.

A l'approche de la nuit, ils firent halte et campèrent au milieu de la plaine. Le lendemain, après avoir déjeuné à la hâte, ils se remirent en route et ne tardèrent pas à arriver au lieu qu'ils avaient désigné d'avance.

Autrefois, c'est-à-dire à l'époque où se passe notre histoire, le bison était répandu presque dans tout le nord de l'Amérique ; aujourd'hui, à l'exception de ceux qui sont dans les ménageries, on n'en rencontrerait pas dix à l'est du Mississipi.

A mesure que la civilisation s'est avancée, ils ont reculé et se sont réfugiés dans les vastes prairies qui s'étendent au pied des montagnes rocheuses.

Dans les prairies le bison n'est jamais appelé au-

trement que le buffle, *buffalo*. D'année en année le nombre de ces animaux décroît, à mesure que leurs derniers asiles sont envahis par l'homme blanc. Les Indiens décimaient bien des troupeaux ; mais leurs chasses dépassaient rarement certaines limites, et, en somme, les désastres qu'ils causaient étaient vite réparés. La colonisation de l'Ohio, du Mississipi et surtout du Texas, où ils établissaient d'ordinaire leurs quartiers d'hiver, les a privés de la plus grande partie de leurs anciens pâturages.

En outre, les trappeurs blancs et les chasseurs, avec un courage aussi invincible que celui de l'Indien, et possédant des ressources autrement grandes que les siennes, ont poursuivi les buffles sur toute l'immensité des plaines, et, pour l'amour seul de la chasse, en ont tué des quantités telles qu'elles auraient suffi à nourrir des villes entières.

On a souvent décrit les vastes prairies de l'Amérique, et, malgré tout, il est difficile de s'en faire une idée exacte. En les voyant pour la première fois, on ne saurait se rendre compte de leur étendue : on n'y parvient qu'après plusieurs jours passés dans ces solitudes.

D'abord, on n'aperçoit qu'un mille ou deux, huit ou dix au plus, selon que le terrain est plus ou moins plat ; mais les jours succédant aux jours, et l'horizon présentant toujours le même aspect et la même ligne verdoyante, c'est alors qu'on commence à comprendre ce qu'est l'immensité d'une prairie. Souvent ces plaines sont coupées d'énormes précipices, ou traversées de petits ruisseaux bordés de cotonniers et d'arbustes malingres ; et parfois aussi, de larges rivières, telles que

le Kansas et l'Arkansas les parcourent, sans qu'on rencontre sur leurs rives la moindre apparence de bois, pas seulement de quoi faire un bâton.

C'est dans ces pâturages que se trouve le buffle, et c'est là qu'on le chasse.

A première vue, le buffle offre un singulier aspect; la partie postérieure de son corps contraste étrangement avec celle de devant, avec sa longue barbe et sa crinière qui ont souvent plus d'un pied de long, et sous lesquelles est cachée une laine courte et frisée.

Les mouvements de ces animaux ne sont pas moins remarquables. Secouant la tête, et dressant la queue, ils courent avec une sorte de roulement de corps, qui a quelque chose de comique. Mais en les examinant de plus près, on ne tarde pas à deviner la force terrible dont ils sont doués, et à être frappé de la fureur dont brillent leurs yeux injectés de sang, à peine visibles à travers leur lourde crinière. La terre tremble sous leurs pas ; leurs sabots labourent la prairie, en faisant voler des tourbillons de terre, et leurs beuglements ressemblent aux roulements lointains du tonnerre.

L'homme rouge s'élance sur la prairie, avec une ardeur incroyable, à la poursuite du buffle, jouissant, comme il se l'imagine, d'un avant-goût « des chasses heureuses » qui seront son partage après sa mort. Pour l'Indien, il n'y a que le sentier de la guerre qui soit au-dessus de la chasse au buffle, et c'est dans ces exercices que les chefs apprécient l'adresse et le courage des jeunes guerriers.

Mocandah et ses compagnons se préparèrent sans retard à la chasse. La crinière des coursiers flottait au

vent, et beaucoup n'avaient pour tout harnais qu'une simple corde qui servait de guide; un certain nombre, même, n'avaient que le lasso qui, posé sur leur cou, traînait en arrière : ces derniers étaient si bien dressés qu'une simple pression des jambes du cavalier suffisait pour les diriger. D'autres, moins habitués à la chasse, avaient passé autour de la mâchoire inférieure, un cordon en crin, gros comme une chaîne de montre, et c'était assez pour les forcer à manœuvrer avec la plus extrême précision.

En quelques secondes les Indiens furent presque aussi nus que leurs chevaux. Une plume d'aigle, de corbeau, ou de faisan, une peau serrée autour de leurs reins, un carquois rempli de flèches passé sur leurs épaules, et un arc dans la main gauche complétèrent leur équipement.

Durant ce temps, le soleil s'était levé au-dessus de l'horizon. La prairie immense apparaît comme un tapis verdoyant, et les chevaux impatients foulent aux pieds les fleurs les plus variées. Un moment, les gouttes de rosée brillent comme des diamants sous les rayons obliques du soleil, et puis s'évanouissent sous l'ardeur de ses feux.

Au loin, on aperçoit les buffles qui paissent tranquillement ; leurs longues lignes sombres se détachent contre le ciel; les uns jouent, tandis que d'autres, se livrant de sérieux combats, se heurtent avec une violence qui les fait rouler sur l'herbe. Au milieu du troupeau sont les veaux et les génisses ; tous semblent goûter le bonheur que donnent l'abondance et la liberté, sans se douter que vers eux s'avancent des ennemis acharnés.

Parmi les compagnons de Mocandah, les plus jeunes, qui

aspiraient au rang de guerriers et de chasseurs, avaient peine à cacher leur excitation; d'autres, qui avaient été malheureux dans les chasses précédentes, et qui, par suite de leur manque d'adresse, avaient failli être condamnés à « ramasser le bois avec les femmes », avaient à reconquérir leur réputation; tous étaient animés du désir de se distinguer et d'ajouter à leur renom de valeur.

Quelques-uns des guerriers avaient devancé les autres, pour prendre le troupeau en flanc, car on sait qu'aussitôt que les buffles ont reconnu le danger, ils se précipitent, frappés de terreur, *avec le vent*, vers leurs ennemis. Soudain, il se fait un mouvement parmi la bande. Il devient évident qu'ils s'alarment, et se serrant les uns contre les autres, ils semblent se consulter.

Mais cela ne dure que quelques secondes, et ils fuient dans la direction du vent.

Sur leurs pas se précipitent les rabatteurs indiens poussant le cri de guerre des Ottowas. Mais les buffles viennent alors se heurter contre le principal corps des guerriers qui, dans l'attente de ce résultat, s'étaient tenus cachés.

Alors commence la chasse avec toutes ses péripéties. Les buffles se dispersent dans toutes les directions, et les guerriers, choisissant leurs victimes, lancent leurs chevaux en avant, en hurlant comme des démons.

Mocandah a jeté son regard sur un buffle énorme, celui qui paraissait être le maître du troupeau. Penché sur son cheval, sa plume flotte au souffle de la brise; ses muscles sortent sur ses bras et sur ses épaules, gros comme des cordes. Le buffle poursuit sa course furieuse,

mais le guerrier le gagne de vitesse. Bientôt ils courent côte à côte, l'Indien tenant la droite. Celui-ci place une flèche à son arc, et tire droit au cœur. Au même instant, il presse son coursier avec sa jambe gauche, et l'intelligent animal, comprenant la volonté de son maître, bondit de l'autre côté, avec la rapidité de l'éclair.

Mais dans le cas présent il n'y avait pas d'attaque à éviter, car le buffle, qui perdait le sang par la bouche et les narines, était tombé lourdement à terre.

Mocandah fit entendre un long cri de triomphe, et, serrant ses deux jambes contre son cheval, s'élança à la poursuite d'une autre victime.

Quant au buffle tué, il n'avait pas à s'en inquiéter. La flèche restée dans la blessure attesterait à qui revenait la gloire de ce succès.

En effet, lorsque les femmes, chargées de suivre les chasseurs, ont fini d'enlever la peau, après qu'elles ont pris les langues, les bosses et les meilleurs morceaux des buffles, elles remettent à leurs propriétaires les flèches qu'elles ont ramassées. Elles s'acquittent de leur mission avec une exactitude scrupuleuse, et il ne faut pas oublier que les flèches de chaque guerrier ont une marque particulière qui sert à les reconnaître.

Lorsqu'il a fallu deux flèches pour tuer le même animal, ou lorsqu'il manque des flèches, soit qu'elles aient passé à côté du but et se soient perdues dans l'herbe, soit que le buffle les ait emportées, sans être mortellement atteint, alors le chasseur malheureux est couvert de sarcasmes au point que souvent il disparaît pour cacher sa honte.

Henri Palmer n'avait pas pris part à la chasse. Du

point où il s'était placé il avait pu suivre une partie des incidents qui se produisirent, et il ne put s'empêcher d'admirer la facilité avec laquelle les Indiens maniaient leurs chevaux, le courage, l'adresse et le sang-froid dont ils faisaient preuve. Tous cependant n'eurent pas le bonheur de Mocandah, il y en eut même qui payèrent de leur vie leur témérité.

Un jeune guerrier, presqu'un enfant, excita particulièrement l'intérêt d'Henri Palmer. Ce jeune Indien, qui était peut-être à sa première chasse, connaissait assurément sa théorie, qu'il avait apprise de la bouche des chefs, durant les longues veillées d'hiver; mais il lui manquait une chose essentielle, la pratique. Ses joues étaient animées; il avait l'ardeur et le courage; mais ses bras, qui avaient encore la rondeur de la jeunesse, manquaient de muscles. Comme les guerriers expérimentés, il visa un buffle, mais soit par suite d'émotion, soit défaut d'adresse ou de force, sa flèche glissa et s'enfonça sous la peau où elle se balança en suivant chaque mouvement de l'animal. Une seconde flèche frappa trop en arrière, et le buffle continua à courir; mais son œil brillait comme des globes de sang.

Le jeune Indien, irrité de son insuccès, s'acharna et envoya une troisième flèche. Mais celle-ci n'était pas plutôt partie que le bison se retourna. Heureusement le cheval était admirablement dressé et habitué à ces sortes de périls. Par un mouvement rapide, il pivota sur lui-même et bondit de l'autre côté du buffle, se sauvant ainsi lui et son maître.

Le jeune Indien témoigna une telle douleur, il avait une expression si triste qu'Henri Palmer ne put s'empê-

cher de le plaindre. Il avait perdu trois flèches ; il n'avait dû qu'à l'intelligence de son cheval de ne pas être éventré : les femmes ne finiraient pas de se moquer de lui.

La chasse ne dura pas moins de quatre jours. Les guerriers revinrent successivement se ranger près de leur chef, et laissèrent les femmes achever, à leur tour, leur besogne.

La prairie, naguère si belle, qu'émaillaient des milliers de fleurs, sur laquelle tant d'animaux se livraient à leurs jeux et à leurs ébats, était maintenant rougie de sang, couverte d'énormes carcasses ; et, quand vint la nuit, les loups, les vautours et autres animaux de proie accoururent pour prendre part au festin.

XVII

SEUL DANS LA MONTAGNE

Le lendemain, dès qu'il fut jour, Mocandah chargea une partie de ses guerriers d'aider les femmes à transporter dans leur village les peaux de buffles et les morceaux qu'ils avaient réservés pour leurs provisions d'hiver. Cette mission fut particulièrement confiée à ceux qui avaient été malheureux dans la chasse, et ils se soumirent en baissant la tête.

Quant aux autres qui s'étaient distingués, il les fit monter à cheval et leur commanda d'être prêts à le suivre. C'était un honneur dont ils se montrèrent fiers, surtout vis-à-vis de leurs compagnons moins heureux.

« A présent, dit Mocandah à Henri Palmer, que mon

jeune frère prenne courage. Les Pawnies sont de l'autre côté de la grande montagne, et nous irons délivrer son père et sa sœur ; qu'il ait confiance en Mocandah. »

Et, sans attendre la réponse du jeune blanc, il lança son cheval au galop et fut suivi de ceux qu'il avait désignés pour l'accompagner.

Au moment où le soleil allait disparaître au couchant, ils aperçurent dans le lointain une longue ligne brisée qui ressemblait à un immense banc de nuages.

C'étaient les montagnes de San-Saba, si renommées par la quantité d'ours qu'elles abritent, et qui sont pour les Indiens l'occasion de grandes chasses et d'expéditions que les jeunes guerriers attendent toujours avec impatience.

Les ombres de la nuit n'étaient pas encore descendues dans la plaine, lorsque les Ottowas purent distinguer clairement les différents pics et les vallées profondes dont elles étaient entrecoupées. Ils mirent pied à terre, examinèrent le terrain tout alentour, et, certains qu'aucun de leurs ennemis ne l'avait foulé, depuis longtemps du moins, ils établirent leur campement.

Dès le point du jour, le lendemain, tous furent debout. Chacun chargea ses armes, et l'on se dirigea vers la montagne. A mesure que l'on avançait, la masse de rochers offrait des traits singuliers. Ceux qui formaient la partie antérieure de la montagne étaient loin d'être escarpés ; au contraire, ils s'élevaient par une douce inclinaison, et leurs flancs étaient couverts de chênes énormes, qui, avec leurs longs bras que festonnait une mousse argentée, ombrageaient un espace considérable. Comme les branches de ces arbres n'étaient pas très-élevées du sol, et

que c'est à peine si l'on y voyait quelques rares buissons, la mousse formait en tombant une lourde draperie, sur laquelle se jouaient les effets de lumière et d'ombres produits par le soleil levant.

A mesure que l'œil plongeait dans les vallées, les arbres devenaient graduellement plus petits et plus clair-semés ; et au centre de chacun de ces vallons, était une sorte de prairie en miniature, d'un vert profond, ouverte au soleil, qui produisait l'illusion d'un flot d'or et d'émeraude courant sous les grandes ombres.

La prairie vers laquelle Henri Palmer se dirigea à la suite de quelques-uns des Indiens, était bordée de quelques arbustes. L'aspect qu'elle offrait aux regards était si beau, si enchanteur, que les Ottowas eux-mêmes, si habitués qu'ils fussent aux grandes scènes de la nature, éprouvèrent une sorte d'admiration.

Quoique d'une intelligence relativement supérieure, Mocandah, comme toute sa tribu, était superstitieux, et il n'aurait jamais commencé une expédition sans avoir consulté le « médecin » et avoir adressé des invocations au grand Esprit. Le médecin des Ottowas, qui, par la singularité de ses manières, avait déjà plusieurs fois excité l'attention d'Henri Palmer, était petit, laid, et avait les jambes en forme de vrilles. Mais, plus il était déshérité par la nature des qualités physiques, plus grandes étaient l'influence et la considération qu'on lui attribuait auprès du grand Esprit.

Ce personnage s'arrêta pour faire des incantations, et tous les Indiens se rangèrent respectueusement autour de lui. L'événement sembla prouver l'efficacité de ses

prières ; car, au bout de quelques minutes, l'Esculape rompit tout à coup le silence.

« En avant ! en avant ! cria-t-il ; les voici ! en avant ! »

Et lui-même, donnant l'exemple, partit en brandissant une espèce de longue pique.

En se retournant pour chercher la cause de cette explosion, Henri vit toute la bande se précipiter sur les pas du docteur, et, dans la même direction, il distingua, à trois cents pas devant lui, plusieurs objets noirs, d'aspect assez confus, qui semblaient se rouler dans l'herbe, juste au pied de l'un des rochers, et à une petite distance de la prairie. L'un de ces objets releva soudainement la tête, et Henri qui s'était attendu à rencontrer les Pawnies, fut tout étonné de reconnaître que c'était un ours.

« Le grand Esprit nous protége ! criait l'Esculape ; ils sont descendus pour chercher des limaçons ; en avant ! en avant ! »

Et tous les chevaux repartirent avec une vitesse extraordinaire. Le jeune Palmer suivit ; mais, moins alerte peut-être, et ne prenant pas autant d'intérêt que les autres à la chasse, il se trouva bientôt à une certaine distance en arrière.

Les ours, effrayés par les cris des Indiens, s'enfuirent dans différentes directions, et les Ottowas se séparèrent dans la poursuite. Le docteur avait plus de cinquante pas d'avance sur ses compagnons. Son petit cheval le'mporta droit sur l'ours qui était le plus près, et qui, assis sur ses pattes de derrière, reniflait l'air en se demandant ce que lui voulaient ces inconnus, et pourquoi ils venaient troubler sa solitude.

L'Esculape tomba sur lui, sa pique en avant, et s'aprê-

tait à frapper, lorsque l'ours tourna sur ses talons et s'enfuit. Mais, en sentant la pique de son ennemi lui labourer les reins, il fit volte-face et lança au cheval un coup de patte si soudain et si violent, que ce dernier s'abattit sur ses genoux. La secousse envoya le petit docteur rouler par-dessus la tête de sa monture. Heureusement, le poney détourna un instant l'attention de l'ours, et donna à l'Indien le temps de se remettre sur ses pieds et de courir vers un chêne qui se trouvait à sa portée. Mais l'ours fut presque aussi prompt que lui ; car il s'était à peine accroché à une branche que l'animal le saisit et le secoua fortement.

Toute cette scène n'occupa que quelques secondes. La situation du docteur, cherchant à se débarrasser de l'ours, qui ne voulait pas le lâcher, avait quelque chose de comique qui réussit à provoquer le rire des Indiens. Enfin, le petit Esculape recouvra son sang-froid, tira le couteau qu'il avait à sa ceinture, et, au moment où l'animal se dressait, il se baissa et le lui plongea dans la tête.

Les Ottowas, sans même attendre l'issue de cet incident, s'étaient lancés à la poursuite des autres ours.

Henri Palmer, qui suivait la chasse aussi vite qu'il le pouvait, crut remarquer que son cheval était inquiet, et il éprouvait une certaine difficulté à le gouverner. Il attribua cette cause à la répugnance qu'ont certains de ces animaux pour l'odeur de l'ours. Le fait est que son poney était sérieusement alarmé, qu'il refusait d'avancer, et qu'il faisait des bonds qui menaçaient de le désarçonner.

Soudain, deux coups de feu retentirent à une petite distance. Le jeune Palmer, déterminé à triompher de

l'espèce de frayeur dont son cheval était saisi, le piqua violemment, et l'animal, sous l'impression de la douleur, franchit un rideau de mousse et s'arrêta devant un ours qui, traversé de deux balles, faisait entendre des rugissements d'agonie.

Il s'opéra alors un singulier phénomène. A peine le cheval d'Henri Palmer eut-il touché la terre, qu'il devint aussi rigide que s'il eût été changé en pierre. Il y avait quelque chose de positivement effrayant dans l'espèce de paralysie dont il était saisi. Sa peau, qui, une minute auparavant, était parfaitement sèche, se couvrit de grosses gouttes de sueur qui roulaient sur tout son corps; ses jambes étaient roides; ses naseaux étaient prodigieusement ouverts, mais immobiles; les yeux lui sortaient de la tête, et ils étaient fixés avec terreur sur l'ours, qui continuait à se débattre. Ce fut vainement qu'Henri tira sur la bride, la tête ne bougea pas plus qu'un roc, et c'est à peine s'il y eut un léger frémissement des muscles.

Le jeune Palmer éprouva alors une sensation étrange; il eut peur.

A ce moment, car tout cela se passa en quelques minutes, lorsque l'Indien qui avait abattu l'ours se disposait à l achever, une succession de détonations, semblables à un feu de peloton, se firent entendre de l'autre côté de la montagne, et aussitôt retentirent des clameurs auxquelles il était impossible de se méprendre. C'était le cri de guerre des Pawnies!... Et puis la terre résonna sous le bruit des pas d'une troupe qui descendait des hauteurs.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

« Les Pawnies ! les Pawnies ! que le jeune blanc prenne garde à sa chevelure ! » cria l'Indien.

En même temps, il fit faire demi-tour à son cheval et s'élança vers la vallée.

Henri fit un effort désespéré, mais inutile, pour tirer son poney de l'engourdissement qui le paralysait ; puis il sauta à terre, courut sous la mousse qui tombait du chêne, monta dans l'arbre et se hissa sur l'une des branches. Il avait à peine eu le temps de se cacher derrière un rideau de mousse, qu'une trentaine de Pawnies débouchèrent dans la vallée en poussant des cris de démons. Quelques-uns s'arrêtèrent à la vue du cheval, qui était toujours dans son état d'immobilité, et l'un d'eux le prit par la bride ; mais, au même moment, ils aperçurent l'Indien ottowa qui fuyait. Ils poussèrent un hurlement qui fit trembler les feuilles, et se précipitèrent après lui

Leurs clameurs eurent du moins l'avantage de rompre le charme qui paralysait le cheval. Se cabrant soudainement, il aspira l'air et bondit à travers les sauvages, entraînant le guerrier qui tenait la bride et en renversant deux ou trois autres. Puis, comme si des démons l'eussent fouetté avec des verges rouges, il passa comme une flèche de la vallée dans la plaine, où il ne tarda pas à disparaître.

Quelques secondes après, les sauvages eux-mêmes s'étaient éloignés. Quelques coups de fusil se succédèrent par intervalles, et puis régna un silence qui ne fut plus interrompu que par les gémissements de l'ours qui gisait étendu au pied du chêne.

Henri Palmer, caché dans son arbre, était frappé de stupéfaction. Ces événements étaient si étranges, et ils

s'étaient produits si rapidement, qu'il restait comme confondu. Sa situation, aussi, n'était guère rassurante : non-seulement il voyait s'éloigner l'espoir qu'il avait conçu de délivrer son père et sa sœur, mais il se trouvait lui-même à une distance presque incalculable des confins du territoire habité par les blancs, perché au sommet d'un chêne. Les Ottowas, ses amis, étaient dispersés, sinon scalpés, et le silence de la solitude, succédant au bruit de la lutte, l'oppressait, l'étouffait.

Au bout d'un quart d'heure, il prit le parti de descendre. L'ours avait les reins brisés, et les souffrances qu'il endurait paraissaient être tellement horribles, qu'il se décida à y mettre fin. Il l'acheva avec son couteau et en coupa plusieurs tranches qu'il réserva pour son souper. Cette opération lui prit un temps assez long, et, quand il leva la tête, il fut tout surpris de voir que le soleil descendait à l'horizon, c'est-à-dire derrière les montagnes qui l'environnaient comme d'un rempart. La crainte d'être aperçu des Pawnies l'empêcha de se risquer à descendre dans la plaine.

Mais alors, il n'eut plus à se plaindre de trop de calme et de tranquillité ; car, à peine les ombres commencèrent-elles à couvrir les vallées, que les animaux des forêts firent entendre leur horrible concert.

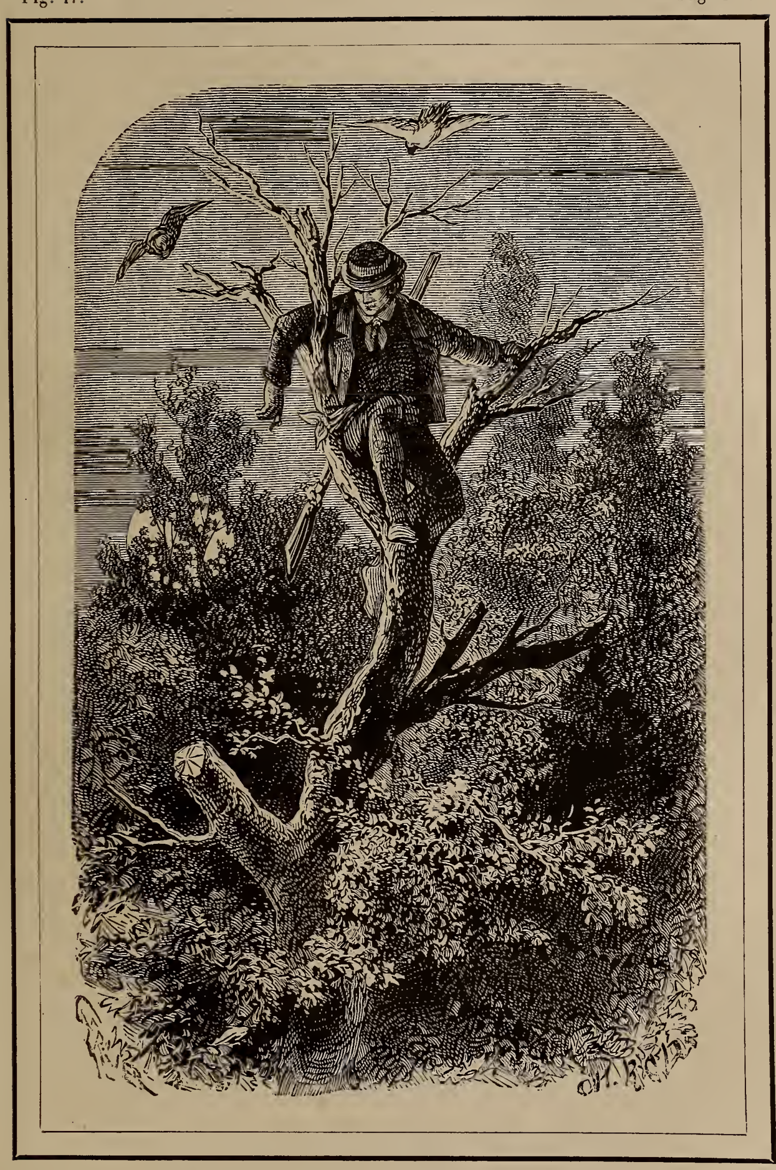
Un cri long, aigu, qui sembla retentir à son oreille, lui glaça le sang dans les veines. Il tourna vivement la tête, et, à quelques pas de lui, il vit s'agiter les branches d'un fourré. Aussitôt apparut entre deux bouquets de mousse la tête d'une panthère. Les yeux d'Henri Palmer demeurèrent pour ainsi dire rivés sur ceux de l'animal, et ils se regardèrent ainsi l'un l'autre durant quelques

secondes. La panthère allongea son cou tacheté de blanc, leva la tête et aspira l'air. Elle sentit l'odeur du sang, ouvrit sa large gueule et poussa un rugissement féroce. Une douzaine de cris, que répétèrent les échos, lui répondirent.

Henri eut la pensée d'envoyer une balle dans la tête de la panthère ; mais il réfléchit qu'il pouvait y avoir encore des Pawnies dans le voisinage, et qu'il ne devait pas s'exposer ainsi à les attirer de son côté. Il prit le seul parti raisonnable, qui était de remonter dans le chêne, de s'attacher à une branche avec son mouchoir et de passer ainsi la nuit.

Cette résolution fut aussitôt mise à exécution. Toutefois, il lui déplaisait que la panthère restât au-dessous de lui ; ses yeux, qui brillaient dans la demi-obscurité, lui faisaient peur. Il ramassa quelques-unes des petites pommes qui croissaient sur l'arbre et les lança sur elle. La première coupa la mousse juste au-dessus de sa tête. L'animal regarda en l'air en faisant entendre un sourd grognement, mais sans paraître aucunement effrayé. La seconde frappa un arbuste et tomba à côté de la panthère, qui sauta dessus, la saisit dans ses pattes et la porta à son nez ; puis, s'en servant comme d'un jouet, elle la fit rouler dans la vallée et disparut en la poussant devant elle.

Henri Palmer songea à s'assurer des vivres pour le lendemain. Il profita de l'instant où la panthère se fut éloignée pour sauter à terre, et choisit quelques-unes des plus belles tranches de l'ours, qu'il suspendit à une branche assez élevée, pensait-il, pour qu'elles fussent à l'abri de la voracité des bêtes fauves. Puis il grimpa de nouveau dans



Il grimpa de nouveau dans son arbre.



son arbre et monta si haut, qu'en se tenant debout il pouvait regarder par-dessus le sommet, et contempler les étoiles à mesure qu'elles apparaissaient au firmament.

Tout à coup la lune s'éleva au-dessus de l'horizon, et ses rayons blafards éclairèrent les divers objets de la vallée en leur donnant mille formes fantastiques. La tête posée sur un oreiller de mousse, et tout en attendant le sommeil qui fuyait ses paupières, Henri prêta l'oreille aux cris de la panthère, qui était revenue dans son voisinage, et s'amusa à compter tous les hurlements qui lui répondaient.

Des battements d'ailes se firent soudainement entendre auprès de lui, et, en tournant les yeux, il aperçut au haut de l'arbre plusieurs hiboux qui le regardaient avec leurs yeux flamboyants. La vallée qui, dans la journée, lui avait paru si jolie, ressemblait maintenant à un précipice obscur, au fond duquel serpentait un filet d'argent. Une multitude de loups, qui firent irruption sur les rochers, vinrent se livrer au-dessous de lui des assauts qui durèrent plusieurs heures. On conçoit qu'au milieu d'une pareille scène, il fut bien impossible au jeune Palmer de goûter un moment de repos.

L'aube se leva enfin, et quand les bêtes fauves se furent retirées devant l'éclat du soleil, Henri descendit de son chêne. Il n'avait pas mangé depuis la veille au matin, et, pour calmer les tiraillements d'estomac qu'il ressentait déjà, il comptait sur les tranches d'ours qu'il avait attachées aux branches ; mais, quel ne fut pas son désappointement, en découvrant qu'il n'en restait plus une seule, et que les panthères en avaient fait leur profit !

Arrivé au bas de la montagne, il promena ses regards

sur l'immense étendue de terrain qui se déroulait devant lui, nu et désolé, et n'aperçut pas le moindre objet vivant. Il se dirigea vers l'endroit où il avait laissé le petit docteur indien suspendu : il n'y trouva que les os rongés de l'ours, que les loups avaient semés dans toutes les directions.

L'idée vint à Henri de monter tout en haut de l'arbre le plus élevé qu'il put apercevoir. Il regarda de tous côtés, mais il ne vit devant lui qu'une vaste et affreuse solitude, une plaine de plus de cinquante milles qui le séparait du territoire des Ottowas. Pas une feuille ne bougeait, pas un insecte ne bourdonnait, pas un oiseau ne traversait l'espace. On eût dit que le souffle de la mort avait passé sur ce pays.

Henri Palmer s'effraya; il entendit distinctement les battements de son cœur ; et il commença à s'imaginer que ses derniers moments allaient bientôt sonner.

« Non, non, s'écria-t-il dans un accès de désespoir, je ne mourrai pas de faim ! La vie est forte en moi, et où vivent les loups je saurai bien vivre. Je serai, s'il le faut, plus subtil que le serpent, mon odorat sera plus fin que celui de la bête fauve, et ma vue plus perçante que celle du vautour. Je courrai plus vite que le daim ; je lutterai contre le loup de la prairie, dussé-je lui arracher le cœur pour le dévorer. Mourir de faim ! Non. Je mettrai le feu aux grandes herbes pour attirer les Pawnies, et je leur crierai de scalper ma chevelure ou de me donner à manger. »

XVIII

LA DERNIÈRE BALLE. — LA VOIX DE MOCANDAH

Henri se laissa glisser de l'arbre et se jeta sur l'herbe. Il resta là longtemps, presque privé de conscience, à demi stupéfié. Le sang lui bouillait dans les veines, et toutes sortes d'images confuses lui passaient devant l'esprit. Il fut tiré de son engourdissement par le cri d'un corbeau solitaire. Quoique ce fût un oiseau de mauvais augure, il ne s'en inquiéta pas ; au contraire, il se redressa et leva la tête. Le corbeau était juste sur l'arbre au-dessus de lui, et la branche ployait sous le poids de son corps. Henri savait que ces oiseaux ont cela surtout de curieux, qu'ils vivent où d'autres ne sauraient trouver leur subsistance, dans l'immensité du désert, où même les nuages sont presque inconnus, et où l'on n'a que le ciel et le soleil en haut, et des sables et des rochers arides en bas.

Le corbeau fit entendre de nouveau deux ou trois cris et prit son vol.

« Non, se dit Henri, ce présage ne saurait être fâcheux pour moi ; où il va, il doit y avoir quelque chose à manger, car ce n'est point un miracle qui donne de la force à ses ailes. Ah ! je devine ! les limaçons ! N'ai-je pas entendu, hier, les Ottowas dire que les ours descendaient des montagnes pour s'en repaître ! »

Il se leva, animé d'une espérance nouvelle, examina la terre autour de lui, et, à sa grande joie, aperçut ici et là, disséminés sur le sol, une quantité de limaçons dont

quelques-uns étaient aussi gros que son pouce. Ce fut pour lui comme une révélation, et les forces lui revinrent comme par enchantement. Il en eut bientôt ramassé assez pour faire un bon repas. Cette nourriture était bien légère, il faut l'avouer, surtout pour quelqu'un qui avait devant lui plus de cinquante milles à parcourir, et beaucoup l'auraient trouvée répugnante ; mais, grâce à la faim qui lui déchirait l'estomac, Henri Palmer la trouva délicieuse.

Après avoir calmé son appétit, il examina sa situation avec plus de calme. La première chose qu'il avait à faire, c'était de traverser la plaine, car elle s'étendait entre lui et la vie. Il serra sa ceinture autour de ses reins, et partit une heure environ après le lever du soleil. Tout ce qu'il savait de sa route, c'est que, étant venu de l'Est, il devait tourner le dos au couchant.

Il n'y avait rien dans la plaine qui pût l'aider à garder la ligne droite. Il lui fallait donc marcher en ayant son ombre derrière lui le matin, devant lui l'après-midi, et en ayant constamment les yeux fixés à l'horizon sur un objet quelconque, soit une ondulation de terrain, soit une éminence. Toute la journée il avança péniblement, mais avec la persuasion qu'il n'avait pas dévié de sa ligne, et c'était beaucoup.

Le soir, il s'arrêta pour chercher des limaçons et de l'eau, puis, après un repas assez maigre, il se coucha, épuisé de fatigue, et s'endormit.

Le lendemain, dès le point du jour, il se remit en route ; mais les limaçons devinrent de plus en plus rares, ainsi que les sources, et il ne tarda pas à éprouver les déchirements de la faim et les souffrances plus atroces en-

core de la soif. De temps à autre, il voyait apparaître un troupeau de chevaux sauvages, qui s'arrêtaient un moment pour secouer leurs crinières, aspirer l'air, et puis repartaient au galop avant qu'il pût en approcher à portée de fusil. Des daims se levaient parfois du milieu des gazons, dressaient leurs oreilles, agitaient la tête, et puis bondissaient sur la plaine. Il y avait aussi des loups en assez grande quantité; quelques-uns même ne quittaient pas sa trace, comme s'ils eussent attendu le moment de le voir tomber pour le dévorer. Il essaya de toutes les façons de les attirer assez près pour pouvoir leur envoyer une balle, mais tout fut inutile. A la nuit, ils s'assemblèrent autour de lui et ne cessèrent de l'effrayer par leurs hurlements.

Il vint une heure où Henri sentit ses forces faiblir d'une manière alarmante. L'eau et les limaçons, dont il avait entièrement vécu pendant deux jours, lui firent complétement défaut. Cependant, il continua à avancer, ou plutôt à se traîner d'un pas chancelant. Ses facultés devinrent d'une sensibilité inouïe, et le moindre bruit retentissait à son oreille comme le fracas du tonnerre. L'odeur même de la terre lui faisait mal, et la plus faible brise qui venait à souffler lui produisait l'effet d'un tourbillon irrésistible. Il commença à voir des choses étranges sur la prairie; il croyait distinguer des armées entières marchant avec leurs drapeaux déployés, et il entendait la terre résonner sous les pieds des soldats. De grands lacs brillaient au soleil devant lui, et, à mesure qu'il accélérait le pas, ils reculaient, sans que la distance qui l'en séparait diminuât jamais.

La nuit, les rayons de la lune lui causaient un frisson

glacial ; le sang s'arrêtait dans ses veines, et son estomac était froid comme s'il eût été mort. Alors il se couchait et tendait la bouche pour recevoir une goutte de rosée; il mangeait l'herbe avant que le soleil l'eût desséchée. Toutefois, au milieu de ses souffrances, il y avait une chose qu'il n'oubliait pas, c'était son fusil, quelque lourd qu'il fût pour ses mains affaiblies.

Henri se sentait presque incapable d'aller plus loin, et il allait, de désespoir, s'abandonner à son triste sort, quand il aperçut soudain sur la prairie un objet qui lui parut être un bouquet d'arbres. Alors ses pieds semblèrent possédés d'une activité nouvelle.

« De l'eau ! de l'eau! » murmurait-il à chaque pas.

Au bout d'une heure, il arriva près de cette « touffe », qui lui annonçait la présence d'un ruisseau, et qui couvrait un espace d'environ dix pieds carrés. Il poussa un cri de joie en voyant que son espoir n'était pas trompé. Il laissa tomber son fusil, se jeta à plat ventre sur le bord, et plongea sa tête dans l'eau. Il en avala plusieurs gorgées coup sur coup ; mais, quand il s'arrêta pour respirer, il éprouva une affreuse douleur. Horreur des horreurs ! l'eau était salée ! Il lui sembla qu'on lui arrachait les entrailles ; tout s'obscurcit autour de lui, et il perdit connaissance.

Il resta longtemps dans cet état d'insensibilité ; mais, par bonheur, il avait glissé en partie dans le ruisseau, et la fraîcheur le ranima. La conscience lui revint, avec une netteté dans les idées qu'il n'avait pas eue depuis vingt-quatre heures. Il sentit que la fièvre qui l'avait dévoré s'était en allée, et il éprouvait un calme étrange. Il sourit même à la pensée du mal qu'il s'était donné pour

conserver l'existence qu'il sentait prête à lui échapper.

Le désir lui vint de se coucher sur la mousse verte dont la terre était tapissée sous les arbres. Il essaya d'aller jusque-là; mais il était trop faible, et il tomba. Après être resté étendu quelque temps, il renouvela ses efforts, rassembla tout son courage, et réussit à se traîner sur les mains et sur les genoux. Il passa près de son fusil et l'attira à lui, car il songea aux loups qui l'avaient suivi, et l'idée d'être dévoré par eux, peut-être avant d'être mort, lui faisait horreur.

Enfin, il atteignit le bouquet d'arbres. Il y avait un endroit plus vert que les autres, au centre, et c'est là qu'il s'étendit sur le dos, son fusil à côté de lui, et la tête posée sur un coussin de mousse. Ses yeux se fermèrent ; une sensation d'inexprimable faiblesse s'empara de tout son être. Mais il était comparativement heureux : l'agonie était passée, et il s'éteignait lentement. Les visages aimés de sa mère et de ses frères, de Nicolas, de son père et de sa sœur, qu'il n'avait pu sauver, passèrent devant son esprit, et à tous il leur dit adieu. Puis, d'autres images semblèrent sortir des nuages, se penchèrent vers lui et lui sourirent, en l'invitant à les suivre. Un rayon de soleil pénétra en ce moment à travers les branches et tomba sur ses lèvres closes. Il ouvrit les yeux pour contempler une dernière fois l'astre radieux et la terre sur laquelle il laissait tous ceux qu'il aimait. Il regarda le ciel.

Droit au-dessus de lui, à une élévation de dix pieds environ et tout contre le tronc de l'arbre, était un écureuil. A peine Henri l'eut-il aperçu, que l'amour de la vie, avec toutes ses douleurs et tous ses plaisirs, reprit

possession de son cœur. La pensée que cet écureuil pouvait lui échapper ne se présenta même pas à son esprit; au contraire, il eut instantanément la conviction que ce petit animal serait son moyen de salut, qu'il reverrait sa famille, et que la joie renaîtrait au milieu des siens.

Henri demeura parfaitement tranquille durant plusieurs minutes, suivant des yeux tous les mouvements de l'écureuil.

Malgré sa faiblesse, il ne put s'empêcher d'admirer la gentillesse de ce charmant petit animal, qui est l'ornement de nos bois et de nos forêts. Qui d'entre nous, aussi, n'a pas été frappé de la grâce, de la vivacité et de l'agilité de l'écureuil, qui rappelle, dans bien des circonstances, le singe capricieux des pays tropicaux?

Bien peu d'autres mammifères sont toujours aussi éveillés, aussi actifs. Il court et saute d'arbre en arbre, de cime en cime, de branche en branche; même à terre, où il est étranger, il court avec rapidité. Il ne marche ni ne trotte, mais s'avance par bonds. Un chien a de la peine à l'attraper, et un homme est bientôt obligé d'abandonner sa poursuite. C'est principalement quand il grimpe que se montre toute son agilité. Il glisse le long des troncs d'arbres avec une sûreté et une rapidité incroyables. Ses ongles longs et aigus lui sont dans cette circonstance d'un très-grand secours. Pour grimper, il se cramponne des quatre pattes à l'écorce, prend son élan, s'accroche plus haut; et ainsi successivement. Mais ses bonds se suivent si rapidement qu'on a de la peine à saisir les temps d'arrêt.

D'ordinaire, l'écureuil grimpe jusqu'à la cime de l'arbre; arrivé là, il court jusqu'à l'extrémité d'une bran-

che, et sauté sur un autre arbre, en franchissant une distance de quatre à cinq mètres, mais toujours dans une direction oblique, de haut en bas.

Pendant qu'Henri Palmer rassemblait ses forces pour prendre son fusil et viser l'écureuil qui, plein de sécurité, se livrait à ses jeux, un nouveau personnage survint subitement. C'était une marte, qui s'était glissée jusque-là inaperçue : aussitôt que l'écureuil eut découvert sa présence, il poussa un petit cri, et témoigna la plus vive alarme. C'est qu'aussi cet animal n'a pas de plus terrible ennemi que la marte : celle-ci grimpe aussi bien que sa victime; elle la suit pas à pas, dans la cime des arbres aussi bien qu'à terre, et pénètre dans les trous où elle cherche un refuge. L'écureuil a beau fuire en faisant entendre des sifflements d'angoisse, le carnassier est toujours à ses trousses. La seule chance qui lui reste est de sauter à terre, de gagner un autre arbre et de recommencer le même jeu tant que dure la poursuite. C'est aussi ce qu'il fait, et c'est le spectacle auquel Henri assista.

Au moment où l'écureuil allait être saisi par la marte, il leva son fusil, visa et lâcha la détente. L'un et l'autre avaient été atteints et tombèrent à côté de lui. Alors il se dressa, tira son couteau, découpa l'écureuil, quoique avec beaucoup de peine, et en mangea une certaine quantité toute crue. Ce fut suffisant pour retenir la vie qui l'abandonnait. Il laissa ensuite retomber sa tête en arrière et s'endormit.

Il y avait plusieurs heures qu'il était ainsi plongé dans un sommeil profond, quand une main se posa sur son épaule, et qu'une voix murmura à son oreille :

« Woogh! Mon frère dort au milieu de la plaine; il

oublie que la bête fauve rôde autour de lui !... Qu'il se lève. »

Henri ouvrit les yeux et reconnut Mocandah.

XIX

LA VENGEANCE DE WINNEPECANNOUGH.

« Mon jeune frère paraît avoir beaucoup souffert et il est très-faible, dit l'Indien ; mais il sera bientôt en état de continuer sa route. »

Il prit dans un petit sac pendu à son cou une sorte de flacon contenant un liquide composé avec le jus d'herbes dont il connaissait la vertu, et en versa quelques gouttes dans la bouche d'Henri Palmer. Aussitôt celui-ci éprouva un bien-être marqué ; le sang circula plus rapidement dans ses veines, et les forces lui revinrent comme par enchantement. Il regarda l'Indien comme pour l'interroger.

« Mon frère veut-il manger ? » demanda Mocandah.

Henri secoua la tête en montrant les restes de l'écureuil.

« Alors, que mon frère se repose, reprit l'Indien, car il aura bien des fatigues à supporter.

— J'ai dormi, et l'inquiétude chasserait le sommeil de mes paupières, répliqua Henri; que mon frère parle donc.

— Les Ottowas et les Pawnies marchent maintenant les uns contre les autres dans le sentier de la guerre, dit l'Indien. Mon frère sait comment les Pawnies ont surpris

mes jeunes guerriers pendant qu'ils chassaient dans les montagnes. Le grand Esprit a sauvé Winnepecannough, que Mocandah avait précipité dans l'abîme maudit. Le grand Esprit a placé sous sa main une racine à laquelle il s'est accroché; puis il s'est laissé glisser doucement dans le lac et a nagé jusqu'à la rive. Alors il a suivi les traces des guerriers ottowas, dont il a deviné les intentions en découvrant la présence de mon frère au milieu d'eux. Mais, ce n'était pas assez pour satisfaire sa vengeance : tandis qu'il envoyait les Pawnies attaquer les jeunes Ottowas, lui se glissait comme le serpent dans la vallée, où Mocandah avait laissé sa compagne Ololulah.

— Ololulah ! s'écria Henri.

— Que mon frère n'interrompe pas et qu'il écoute, répliqua l'Indien. Ololulah était occupée à faire des gâteaux de racine de cassava pour elle et son enfant, qui jouait à quelques pas de son wigwam, lorsqu'un bruit, qui frappa ses oreilles, l'attira sur le seuil de sa hutte. Tout d'abord elle n'aperçut rien qui fût de nature à l'alarmer, et elle s'imagina que ce bruit avait été causé par les Indiens qui habitaient dans son voisinage; mais soudain elle entrevit des formes noires qui se glissaient le long des fourrés et se dirigeaient vers sa cabane.

« Aussitôt, alarmée par l'absence de Mocandah et par le sentiment de sa solitude, elle saisit son enfant dans ses bras et s'enfuit vers la forêt. Comme elle avait une avance considérable sur ses ennemis, elle serait peut-être parvenue à leur échapper, si sa marche n'avait été embarrassée par son précieux fardeau.

« Au bout de quelques minutes, les Indiens l'atteigni-

rent, lui lièrent les bras et l'entraînèrent vers la rivière, où Winnepecannough attendait dans son canot.

« Les yeux du sachem des Pawnies s'illuminèrent à la vue d'Ololulah, et à la pensée du désespoir que sa disparition causerait à Mocandah. Pour ajouter encore à ses souffrances, il ordonna à l'un de ses guerriers de prendre l'enfant et de l'abandonner sur la lisière du bois; et, pour étouffer les cris de la mère, on lui mit un bâillon sur la bouche. Ololulah est grande, ajouta l'Indien, et Winnepecannough est un chien.

« La barque descendit rapidement le fleuve.

« La nuit était presque venue quand Ololulah arriva à Fita, lieu de sa destination. On l'enferma dans une hutte, et deux Indiens furent chargés de veiller sur elle. On lui apporta de la nourriture; sa première pensée fut de la refuser, mais la réflexion la lui fit accepter.

« L'un des Indiens qui la surveillaient était un jeune homme d'environ vingt ans, qui, en voyant que ses bras étaient tout meurtris et que les cordes qui la serraient la faisaient souffrir, ne put retenir une exclamation de pitié.

« Ololulah profita de cette occasion.

« Gahibo, dit-elle en s'adressant à demi-voix au jeune Pawnie, il n'y a pas si longtemps que j'ai quitté le village de mes pères, que tu ne puisses me reconnaître. La langue que tu parles est la mienne; ne te rappelles-tu pas Ololulah, la fille du vieux sachem? Coupe ces liens qui entrent dans ma chair; tu le vois, je m'évanouis de douleur. »

« Le jeune Indien l'entendit, mais il ne répondit pas et recula dans l'ombre. Plus tard, lorsque ses compa-



Deux Indiens furent chargés de veiller sur elle.



gnons furent sortis, il s'approcha d'Ololulah et lui dit :

« Ololulah, je me souviens que ma mère était malheureuse autrefois et que tu eus pitié d'elle. Je ne veux pas te voir mourir; mais, si je coupais ces cordes, Winnepecannough ferait tomber sur moi sa colère. Si je les desserre seulement, seras-tu contente ? »

« Et, en parlant ainsi, il se baissa et défit les liens qui lui emprisonnaient les poignets et les bras.

« Ololulah le remercia par un sourire.

« La nuit était déjà avancée. Ololulah laissa tomber sa tête sur son sein et ferma les yeux, comme si elle eût été épuisée par la fatigue. Le jeune Indien, croyant qu'elle dormait, s'étendit sur sa natte. Il y avait déjà longtemps que son compagnon avait cédé au sommeil, et le plus grand silence régnait dans la hutte.

« Alors Ololulah releva la tête. Il faisait une obscurité sombre, très-sombre, et pas une étoile ne brillait à la voûte du ciel. On n'entendait d'autre bruit que la respiration des Indiens et le bourdonnement des moustiques. Ololulah prêta l'oreille, mais tout était silence. Alors, elle rongea les cordes avec ses dents ; et quand elle eut les mains libres, elle détacha les liens de ses pieds. Puis, se glissant entre les Indiens endormis, elle sortit du wigwam et s'enfonça dans la forêt. Elle marcha jusqu'au moment où l'épuisement l'obligea à ralentir sa course, et finit par tomber au pied d'un laurier. Une caverne qu'elle découvrit lui servit de refuge. Elle entendit autour d'elle les Pawnies qui la cherchaient; mais, au bout de plusieurs heures, ils s'éloignèrent, et elle réussit à regagner sa tribu. Voilà ce que Mocandah a appris en rentrant dans son wigwam. Dès qu'il a vu Ololulah en

sûreté, il est venu au-devant de son frère pour l'aider à délivrer ses amis. La colère de Winnepecannough est grande ; mais il est un chien, et Mocandah enverra son esprit dans les régions maudites. J'ai dit. »

XX

LA HUTTE DES MAGNOLIAS.

Le sachem des Ottowas fit avaler de nouveau à Henri Palmer quelques gouttes de son flacon, qui le remirent complétement ; puis, après avoir fait rôtir ce qui restait de l'écureuil, qu'ils mangèrent d'un bon appétit, ils se mirent en route dans la direction du Sud.

Mocandah marchait sans hésitation, et chaque lieu de ces immenses solitudes semblait lui être parfaitement connu.

Mais ce ne fut que le lendemain qu'ils rencontrèrent un pays plus fertile, et où la vie animale était plus abondante.

Henri, qui se ressentait encore de sa faiblesse, n'avançait plus qu'avec peine.

Au moment où ils entraient dans un bouquet de bois, Mocandah lui dit : — « Mon frère est fatigué ; qu'il se repose sur la mousse. Mocandah va lui préparer à manger.

Le jeune Palmer ne demandait pas mieux. Il suivit des yeux Mocandah qui, au bout d'une cinquantaine de pas, s'arrêta devant un arbre, l'examina, et grimpa jusqu'aux premières branches. Puis là, il introduisit un bâton, dont il s'était pourvu, dans un trou qui se trouvait dans le

tronc, et en fit sortir un animal, qu'il tua d'un coup de sa hachette.

Henri, à qui cette chasse n'était pas inconnue, étudia attentivement la façon d'opérer.

L'animal que venait de prendre Mocandah était le sarigue opossum, auquel les colons d'Amérique et les Indiens font une guerre acharnée. Sur la terre, l'opossum est lent et maladroit. Il marche en appuyant sur toute la plante ; sa course, qui consiste en une série de bonds, est peu rapide. Mais il grimpe avec agilité sur la cime des arbres. Le pouce opposable de ses pattes de derrière et sa queue prenante lui rendent d'excellents services ; souvent, il se suspend par la queue, et reste ainsi pendant des heures entières.

Dans les forêts sombres et épaisses qui lui offrent une obscurité suffisante, l'opossum rôde jour et nuit. Dans les lieux où il a quelque danger à craindre, il dort tout le jour dans un terrier ou dans un tronc d'arbre creux, et ne sort qu'à la nuit.

Il mange tous les petits mammifères, les oiseaux, leurs œufs, des reptiles de diverses espèces, des insectes, des larves, des vers ; à défaut de cette nourriture, il se contente de végétaux, de maïs, de racines. Il préfère à tout le sang : aussi tue-t-il tant qu'il peut. Il égorgera tous les habitants d'un poulailler, et, sans toucher à leur chair, il il en sucera le sang. Il s'enivre de ce liquide, et souvent le matin, on le trouve endormi au milieu de ses victimes.

Parfois, lorsqu'il est surpris égorgeant des volailles, et après s'être assuré que la fuite est impossible, il se roule en boule et reçoit sans bouger les coups qu'on lui porte. Plus on le frappe, moins il manifeste l'intention de se

venger ; et il reste là, sous les pieds de son ennemi, ne donnant plus signe de vie, la gueule ouverte, la langue pendante, les yeux fermés jusqu'à ce qu'on le laisse pour mort. Mais c'est une ruse, une feinte de sa part ; et l'on n'a pas plutôt tourné les talons qu'il se remet petit à petit sur ses jambes, et ne tarde pas à courir pour regagner le bois.

Henri, voyant que l'absence de Mocandah se prolongeait, et s'ennuyant de son inaction, voulut essayer si, lui aussi, ne réussirait pas à prendre un opossum. Mais, en tout, pour bien faire, l'expérience est nécessaire. Observant un arbre qui était creux, il monta dedans, et, imitant ce qu'il avait vu faire à Mocandah, il fourra son bâton dans le trou. Il ne s'était pas trompé, un animal, opossum ou autre, était dans le tronc de l'arbre, et le jeune Palmer le sentit s'agiter et bondir sous son bâton. Ne sachant comment s'en emparer, il eut l'idée d'enfoncer son bras dans le creux. Mais au même moment, le pied étant venu à lui manquer, il glissa et resta ainsi suspendu, sans qu'il lui fût possible de saisir une branche avec la main qui restait libre, ou de rencontrer même un nœud sur lequel il pût poser son pied.

Heureusement, Mocandah vint le tirer de cette situation critique. Le poignet était bien un peu endommagé, mais, en somme, il avait eu plus de crainte que de mal.

Après avoir mangé d'un excellent appétit, et au bout d'une heure de sieste, ils se remirent en marche.

« Ce soir, dit Mocandah, nous arriverons à la hutte des Magnolias ; mais nous ne coucherons pas dedans.

— Pourquoi ? demanda Henri ; si cette hutte est bien

couverte, elle nous procurerait un excellent abri. Les nuits sont fraîches et j'en ai déjà tant passé à la belle étoile que ce serait un bonheur pour moi que de dormir sous un toit, fût-il de feuilles et de branchages.

— Mon jeune frère est audacieux, et il ne réfléchit pas toujours, répliqua l'Indien.

— Alors qu'est-ce que cette hutte a donc d'effrayant ? demanda Henri. Que mon frère parle. A-t-il peur d'y rencontrer l'esprit de ses ennemis morts dans le sentier de la guerre ?

L'Indien poussa un sourd grognement.

— Si Mocandah n'a pas peur, continua Henri, qui désirait forcer le sachem à s'expliquer, pourquoi ne veut-il pas passer la nuit dans ce qu'il a appelé la hutte des Magnolias ? — Mocandah, si brave devant les Pawnies, est superstitieux, et il a peur ! »

L'Indien s'arrêta. Il regarda le jeune blanc gravement, mais avec bonté, en plaçant sa main sur sa poitrine, et lui dit, d'une voix mesurée et pleine de tendresse : « Mon jeune frère rit de Mocandah ! soit ! Mocandah couchera avec lui dans la hutte des Magnolias.

— Non, non ! Pardonne-moi, Mocandah ! s'écria Henri ; j'ai eu tort de parler ainsi. Je voulais seulement plaisanter.

— J'ai dit ! viens ! » répliqua l'Indien.

Ils continuèrent à marcher pendant plusieurs heures. La nuit était venue, mais le sachem avançait sans hésitation à travers les plus épais fourrés. Henri regrettait ce qu'il avait dit, mais il savait qu'il serait inutile, à présen que Mocandah avait mis dans sa tête d'aller coucher dans la hutte des Magnolias, d'essayer de lui faire abandonner son projet.

Cette hutte, qui était au milieu de la forêt, n'avait rien d'effrayant ; mais il était vraisemblable qu'elle rappelait à Mocandah quelque scène dont elle avait été le théâtre, et que c'est de là que provenait son antipathie.

Ils marchèrent en silence ; puis Henri prit la parole :

« Est-ce que Mocandah est fâché contre son jeune frère? »

L'Indien, sans prononcer un seul mot, se pencha vers l'enfant et l'embrassa sur le front.

A cette marque de tendresse, Henri se sentit ému, et il se jeta au cou de l'Indien qu'il entoura de ses bras.

Enfin ils arrivèrent à la hutte. Henri, en y entrant, fit entendre une expression de plaisir, et se débarrassa de son fusil. L'Indien le suivit; quels que fussent ses sentiments, il resta, à l'apparence, aussi calme et aussi stoïque que d'habitude; mais il aurait affronté la mort avec la même contenance. Ils soupèrent avec ce qui leur restait de provisions, allumèrent du feu, s'étendirent sur un lit de feuilles sèches et s'endormirent.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Mocandah se leva et se disposa à éveiller le jeune blanc ; mais, en voyant combien son sommeil était calme et profond, il demeura un instant à le contempler. Puis, au lieu de donner suite à son projet, il le couvrit soigneusement avec sa couverture pour le garantir de la fraîcheur du matin.

« Wagh ! murmura-t-il à voix basse, pendant que mon jeune frère repose, Mocandah ira dans le bois et rapportera de la venaison pour son déjeuner. »

Et, prenant son arc et ses flèches, il s'enfonça dans la forêt.

Il y avait cinq minutes à peine que l'Indien avait dis-

paru, quand un autre homme entra dans la hutte, armé d'un couteau de chasse. C'était un Pawnie, qui, envoyé par Winnepecannough, avait constamment marché sur les traces de Mocandah.

Henri dormait toujours. Le Pawnie s'approcha de lui, et, se baissant, le frappa.

Henri poussa un cri, ouvrit les yeux, et sa tête qu'il avait soulevée retomba aussitôt. Le meurtrier leva de nouveau le bras pour frapper encore, lorsqu'il s'imagina entendre du bruit au dehors.

Craignant d'être surpris par Mocandah, il s'élança hors de la hutte et s'enfonça dans le bois.

Un horrible et mystérieux silence régna ensuite dans la cabane. Le sang qui coulait lentement de la blessure d'Henri s'amassait sur la terre et formait une petite mare. Les lèvres serrées de l'enfant se détendirent, et l'expression de la douleur qui contractait son visage fit place à un air de calme et douce sérénité. On aurait dit, en le voyant, qu'il dormait toujours.

Mais bientôt un bruit se fit entendre, semblable au craquement de morceaux de bois secs sous les pas d'un homme.

« Wagh ! dit une voix gutturale. Mocandah est une femme, et les Pawnies riraient des craintes du sachem des Ottowas. »

L'Indien, chargé d'un quartier de daim, entra dans la hutte de l'air majestueux qui lui était ordinaire. Tout à coup, il s'arrêta, et, saisissant son tomahawk, il le fit tourner au-dessus de sa tête, comme s'il se fût attendu à rencontrer un ennemi. Il avait flairé l'odeur du sang.

Alors, apercevant la figure pâle et défaite d'Henri, le

sang dont il était couvert, son cœur se fondit, et il étendit les bras en s'écriant avec désespoir : « Henri ! Henri ! mon frère, mon frère, mon ami !... Oh ! grand Esprit, dis-moi qui a trempé ses mains dans le sang de l'ami de Mocandah ? »

Et, tombant à genoux, à côté du jeune blanc, il le souleva dans ses bras, le serra sur son cœur et chercha à le ranimer sous ses baisers. Puis, sous l'impulsion d'une pensée soudaine, il bondit sur ses pieds. Ses yeux se séchèrent comme par enchantement, son visage perdit toute expression de tendresse, de sensibilité et de douleur ; ses regards brillèrent du désir de la vengeance.

« Esprits des Ottowas, aidez moi ! s'écria-t-il. Guerriers qui chassez dans les bois et les prairies bénies, aidez-moi ! faites que Mocandah trouve le meurtrier et venge son ami... son frère ! »

Pendant quelques secondes, il demeura immobile, comme s'il eût attendu une réponse des êtres invisibles dont il avait invoqué l'assistance. Il replaça ensuite son tomahawk à sa ceinture, et s'approcha de nouveau d'Henri.

La figure de Mocandah exprima une vive douleur, mais il ne versa pas une larme. Seulement, il paraissait être de vingt ans plus vieux que quand il marchait, la veille, à côté du jeune blanc. Pendant qu'il examinait la blessure, pas un de ses muscles ne trembla, pas un soupir ne lui échappa. Appuyé sur les genoux et sur les mains, il avançait tout doucement vers l'entrée de la hutte, les yeux fixés sur la terre.

« Wagh ! murmura-t-il, ce sont les pas d'un Pawnie. »

Revenant ensuite près d'Henri, il le prit dans ses bras et l'emporta dans le bois.

Arrivé près d'un clair ruisseau, il fit un berceau avec des branchages qu'il entremêla artistement, et y plaça le jeune blanc qui se trouva ainsi suspendu à une hauteur de quelques pieds au-dessus de la terre.

En agissant ainsi, Mocandah obéissait aux instincts de son cœur et aux habitudes généralement suivies par sa tribu.

Mais Henri n'était pas mort. Grâce à la demi-obscurité qui régnait dans la hutte, le Pawnie avait mal dirigé son coup qui avait porté seulement dans les chairs, ce qui explique comment, quoique peu dangereuse, la blessure avait saigné si abondamment.

Le grand air ne tarda pas à faire reprendre connaissance au jeune Palmer; et, en le voyant ouvrir les yeux et lui sourire, Mocandah passa subitement du désespoir à la joie la plus extrême. Il alla recueillir de l'eau au ruisseau, lava la plaie, posa dessus les feuilles d'une espèce de géranium dont il connaissait l'efficacité, et déchira sa couverture pour se procurer un bandage.

Ne se croyant pas suffisamment à l'abri des attaques des Pawnies, il emporta Henri à une grande distance et lui trouva une cachette, où, pendant de longs jours, il le soigna avec la plus vive tendresse. Quand le jeune blanc se sentit un peu plus fort, il l'aida à sortir, à faire de petites promenades, et imagina des jeux pour le distraire. Lorsque l'appétit commença à revenir, il voulut proportionner la délicatesse des mets à ses forces, et pour cela il eut recours à un moyen qui fut, en même temps, pour tous deux un agréable passe-temps.

XXI

LA CHASSE AU DINDON.

Le plus bel oiseau qu'on puisse trouver, en fait de gibier, est, sans contredit, le dindon sauvage d'Amérique. Il dépasse tous les autres en grosseur ; et, sous le rapport de la délicatesse de la chair, il n'est inférieur ni à la perdrix ni au faisan.

Le dindon domestique est loin d'avoir la valeur de celui des bois ; et, dans les marchés des États-Unis, un dindon sauvage atteindra toujours un prix plus élevé que les autres, non pas seulement à cause de la rareté du plat, mais aussi à cause de la supériorité de la chair.

Le dindon sauvage, perché sur ses robustes pattes rouges, a près de quatre pieds de haut ; ses ailes, qui sont comparativement courtes, n'en ont pas cinq d'envergure ; son corps est parfaitement proportionné, et sa tête est petite.

Il est généralement pourpre et d'un beau brun ; mais il a des plumes d'une multitude de couleurs, et dont les nuances varient à l'infini, selon que leur surface reflète la lumière du soleil. Partout le plumage a cet éclat que les autres oiseaux n'ont principalement qu'au cou et sur les épaules.

On rencontre ce magnifique oiseau depuis les possessions anglaises au Nord jusqu'à l'isthme de Panama au Sud ; on en signale également dans l'Amérique du Sud ; mais des voyageurs prétendent que cette espèce diffère essentiellement de l'autre.

Il est probable, cependant, que les dindons qu'on rencontre dans le sud du Mexique et dans l'Amérique centrale sont les mêmes que ceux qui habitent les contrées méridionales de Panama : les conditions de sol, de climat et de végétation sont à peu près semblables dans ces diverses régions.

On a cru longtemps que, en latitude, le dindon sauvage ne se trouvait pas au delà de la ligne des montagnes Rocheuses. Mais c'est une erreur. S'il est rare près de la côte de Californie, on en tue beaucoup sur la rivière Bila, qui est à l'ouest des Cordillères.

Dans les premiers temps de l'émigration, ces oiseaux étaient extrêmement communs dans les États-Unis, sur toute cette vaste étendue de forêts qui allaient du Mississipi à l'Atlantique ; et, aujourd'hui encore, ils sont assez abondants dans les bois éloignés des plantations.

La race du dindon d'Europe ne nous est pas venue des États-Unis. Elle nous fut apportée vers 1530, probablement par les Espagnols, soit du Mexique, soit des îles de l'océan Indien.

L'hypothèse la plus généralement admise est qu'à leur arrivée dans les Indes occidentales, les Espagnols trouvèrent des dindons apprivoisés autour des huttes des insulaires ; que c'est cette espèce qui s'est, depuis lors, propagée par tout le monde civilisé ; et que la variété domestique, comme nous l'appelons, loin de provenir des races sauvages du Mexique ou du nord de l'Amérique, est, au contraire, une espèce distincte.

Ce qui tendrait à le prouver, c'est que le dindon de nos fermes, au lieu d'être une amélioration de l'espèce sauvage, lui est, en réalité, extrêmement inférieur.

Comme tous les gallinacés, le dindon sauvage vit en troupeaux considérables, comptant des centaines d'individus. Ces troupeaux sont différemment constitués, aux diverses époques de l'année.

En octobre, les mâles, les femelles et les jeunes se groupent ensemble. Ils cherchent leur nourriture qui se compose principalement de substances végétales, de graines, d'herbe. Ils dévorent également les larves, les grenouilles et les lézards.

Comme tous les oiseaux, ils sont en grand nombre, à cette saison de l'année, chaque famille comptant de dix à quinze membres. Jusqu'à ce que les jeunes soient en état de prendre soin d'eux-mêmes, les mères les tiennent éloignés des pères qui ne manqueraient pas de les tuer en ne cessant de leur donner des coups de bec sur la tête.

Ce n'est que vers le milieu de l'automne que tous les âges et les sexes se rassemblent en bandes considérables : aussi novembre est-il appelé par les Indiens « le mois des dindons ».

Pendant l'hiver, ils forment des associations, entreprennent de longs voyages à travers le pays, faisant rarement usage de leurs ailes, à moins qu'ils ne soient levés par les loups, les renards, ou qu'ils aient à effectuer le passage d'une rivière ; car, comme tous les oiseaux qui émigrent, ils ne laissent interrompre par aucun obstacle la course vers laquelle les pousse leur instinct.

Quand ils ont à traverser un cours d'eau, ils cherchent l'éminence la plus élevée, et restent là quelquefois deux ou trois jours avant d'oser se risquer. Les mâles vont et viennent, se donnant des airs d'importance, et font de

leur mieux pour inspirer confiance aux femelles et aux jeunes. Souvent, les femelles prennent part à ces démonstrations, battant des ailes, et déployant leur queue, à l'imitation de leurs seigneurs et maîtres.

Après des hésitations plus ou moins longues, toute la bande s'envole dans les plus hautes branches des arbres voisins ; et puis, à un signal donné par le chef, tous prennent leur vol, se dirigeant vers le bord opposé.

Les plus forts effectuent aisément la traversée ; mais il arrive souvent que les plus jeunes et les plus faibles tombent dans l'eau. Comme ils nagent assez bien, en déployant leur queue, en serrant leurs ailes, en tenant leurs longs cous au-dessus de la surface, et en faisant bon usage de leurs pieds, beaucoup parviennent à atteindre la rive. Mais d'autres sont emportés par le courant et périssent.

Au retour du printemps, en mars, ils animent les bois ; les mâles se livrent entre eux des combats qui, presque toujours, se terminent par la mort de l'un des adversaires. Les nids se composent de quelques feuilles sèches rassemblées simplement par terre, ou près d'un tronc d'arbre renversé.

Lorsqu'Henri Palmer reprit ses forces, Mocandah, avons-nous dit précédemment, voulut lui procurer un mets plus délicat que ceux qui composaient sa nourriture habituelle. C'est un dindon sauvage qu'il lui destinait.

Un jour que le temps était magnifique, l'Indien conduisit Henri sur la lisière d'un bois et le fit asseoir sur la mousse.

« Que mon jeune frère regarde, dit-il. »

A l'aide de sa hachette, il abattit des branches d'ar-

bres, et en construisit un enclos d'environ cinq ou six pieds de large sur huit de long, qu'il recouvrit de même. Il eut soin que les espaces entre les barreaux fussent assez étroits pour qu'un gros oiseau ne pût passer.

Quand la trappe fut prête, il la plaça sur le penchant d'une colline, et, vers le bas, il creusa une tranchée conduisant dans l'intérieur de l'enclos, et descendant la colline jusqu'au niveau de la plaine.

Alors il disposa l'*appât*, consistant en une traînée de blé indien, d'une centaine de pas de longueur, commençant dans le bois, et se continuant par la tranchée jusque sous la trappe. A l'intérieur, il répandit du grain en plus grande quantité.

« A présent, dit Mocandah, que mon frère me suive ; demain nous reviendrons. »

Le lendemain, en effet, dès le lever du jour, ils étaient en observation. Ils ne tardèrent pas à apercevoir un superbe dindon qui vint becqueter les grains de blé. D'autres ne tardèrent pas à le suivre, et tous, en suivant la traînée, arrivèrent bientôt à la trappe. Cette construction grossière ne les effraya pas, car souvent, dans leurs courses, ils s'étaient aventurés près des plantations, et avaient sauté par-dessus les barrières pour commettre des dévastations dans les champs de maïs.

Aussi entrèrent-ils sans hésitation, et ce ne fut qu'après avoir dévoré tous les grains jusqu'au dernier qu'ils songèrent à continuer leur promenade à travers la forêt.

Mais alors ils s'aperçurent qu'ils étaient pris. Avec leur habitude de tenir la tête élevée, ils ne cherchèrent même pas la tranchée par où ils étaient entrés. D'ailleurs, Mocandah et Henri ne leur en laissèrent pas le

temps. Six dindons superbes leur servirent à faire des repas délicieux.

XXII

LE CRI DANS LES BOIS.

Deux jours après les incidents que nous venons de raconter, Mocandah suivait la lisière du bois en songeant aux moyens à employer pour délivrer le père et la sœur d'Henri Palmer, lorsque, portant les yeux sur la rive opposée d'une rivière qui coulait à une certaine distance, il aperçut un Indien, caché derrière des buissons. Il ne douta pas que ce ne fût un Pawnie, envoyé par Winnepecannough, pour épier ses mouvements.

Mocandah l'observa quelques instants, et soudain sa résolution fut prise.

« Wagh! murmura-t-il, c'est le Pawnie qui a voulu tuer mon frère, le moment est venu de venger le jeune blanc. »

Alors, tirant sa hachette de sa ceinture, il la plaça entre ses dents, et se laissa glisser dans la rivière où il nagea comme un poisson.

Le Pawnie ne l'attendit pas ; mais le sachem des Ottowas était sur sa trace, et il ne chercha pas à dissimuler sa poursuite. Il fit briller son tomahawk au soleil, et rejetant en arrière la couverture qui lui servait de manteau, il jeta son cri de guerre.

Le Pawnie fuyait de toute la vitesse de ses jambes. Mocandah bondit après lui, mais d'une façon singulière.

Il faisait en courant cent pas environ, puis il franchissait d'un bond un espace considérable, et se remettait ensuite à courir.

La terre formait à un endroit une assez forte élévation, au sommet de laquelle croissaient trois grands et magnifiques palmiers. La base de l'éminence, de ce côté-ci, était à peu près nue, mais, de l'autre côté, il y avait comme une petite forêt. De la plaine où se continuait la chasse, on apercevait la cime des arbres que le vent agitait doucement.

Le Pawnie glissa au pied de la colline et tomba. Cet accident augmenta encore l'avantage que Mocandah obtenait sensiblement sur lui. Le sachem poussa, de nouveau, son cri de guerre, se croyant près d'atteindre son ennemi. Cinquante pas à peine les séparaient.

Mais lorsque Mocandah arriva sur le sommet de la colline, le Pawnie avait disparu. La pensée vint à Mocandah qu'il s'était élancé la tête la première jusqu'au milieu des arbres en bas. Mais l'espace que couvraient ces arbres n'était pas très-étendu, et leur feuillage, d'ailleurs, n'était pas bien épais. Partout alentour, le bois était clairsemé, et la vue pénétrait jusqu'au delà de la plaine, à la lisière de la forêt.

Mocandah agita son tomahawk et, se mettant à genoux, il examina la terre dans toutes les directions. Mais nulle part il ne découvrit la trace de son ennemi, on aurait dit qu'il s'était fondu dans l'air. Il n'était pas dans la plaine, un rapide coup d'œil convainquît Mocandah qu'il n'était pas dans le bois.

Le sachem était confondu. Il regarda les nuages et frappa le sol de son pied. Puis, se redressant de toute sa

hauteur, il fit retentir son cri de guerre; mais, cette fois, il y avait comme un tremblement dans sa voix.

Après avoir longtemps cherché, mais en vain, Mocandah se décida à aller retrouver Henri; et tous deux se mirent en route vers le point où ils espéraient rencontrer les Pawnies.

Mocandah était resté frappé de la manière mystérieuse dont lui avait échappé son ennemi, le matin. Son imagination superstitieuse attribuait cette disparition inexplicable à l'intervention du grand Esprit, et c'est sous l'empire de cette conviction qu'il dirigea sa course vers la colline aux trois palmiers.

Lorsqu'ils furent près du petit bois, le sachem s'arrêta tout à coup, et prêta l'oreille.

« Mon frère a entendu? » murmura-t-il, au bout d'un instant.

Un son étrange, quoique peu défini, avait passé dans l'air. Il aurait été difficile de dire si c'était un cri d'agonie ou le rugissement d'une bête sauvage.

« Qu'est-ce que c'est que cela? dit Henri alarmé. »

Une fois... deux fois... trois fois, le même son se répéta à des intervalles différents.

Sans répondre à la question du jeune blanc, l'Indien continua à avancer.

Ils étaient parvenus au pied de la colline quand le même cri retentit, mais, cette fois, à une faible distance d'eux.

Henri, sérieusement effrayé, saisit Mocandah par le bras.

L'Indien montra la terre.

« Les visages pâles, dit-il, savent beaucoup de choses... que mon frère explique ce mystère... Les Peaux rouges, d'habitude, quand ils abandonnent les champs et

les bois de leurs pères, ne se plaignent point en parcourant le sentier épineux qui conduit aux régions des mauvais esprits.

— Que veut dire mon frère? demanda Henri. Le chef a des paroles qui sont comme un nuage pour l'oreille des blancs. »

L'Indien vit qu'il n'était pas compris, et posant un doigt sur la poitrine d'Henri, il dit lentement et distinctement : « Mocandah a découvert la trace du meurtrier de son frère... Dis-moi, dis au sachem des Ottowas si le grand Esprit des visages pâles entr'ouvre la terre à celui dont la main est rougie, et Mocandah te dira que ce cri, qui n'appartient ni à l'air ni à la terre, est celui de « Cœur-de-Serpent », le meurtrier de mon frère. »

Soudain, l'Indien crut entendre à gauche un bruit de pas sur un bois sec : prompt comme l'éclair, et à l'étonnement d'Henri, il se précipita dans le fourré. Au bout de quelques minutes, il reparut avec un prisonnier.

« Wagh! dit-il, le renard se cache sous l'arbre et guette sa proie. »

Il y eut une lutte entre le sachem des Ottowas et l'Indien qu'il venait de saisir; mais elle ne fut pas longue. Mocandah, habitué aux exécutions promptes, renversa son ennemi, lui posa le pied sur la poitrine, et leva son tomahawk.

Mais Henri qui ne pouvait voir commettre ainsi un meurtre, s'interposa.

« C'est la coutume des hommes rouges, dit Mocandah, d'un ton froid et mécontent, de tuer les reptiles qu'ils rencontrent sur leur route. Les visages pâles ont un cœur d'eau. Wagh ! Mocandah est un guerrier !

Henri allait répliquer, quand il fut interrompu par un cri semblable à ceux qu'ils avaient déjà entendus.

Le Pawnie demeura immobile, et insensible à l'apparence. « Ce n'est pas une panthère, murmura Henri, ce n'est pas.... — Wagh ! dit Mocandah, avec impatience ; c'est le cri de l'esprit perdu ! Les chiens dévorants chassent éternellement l'âme du meurtrier !

Et il se disposa, de nouveau, à frapper le prisonnier. « Non, s'écria Henri ; que mon frère se contente de l'attacher à un arbre... en supposant qu'il ne périsse pas misérablement, plusieurs jours se passeront avant qu'on vienne le délivrer.... — Ce n'est pas la sagesse qui inspire mon jeune frère, répliqua Mocandah ; mais qu'il soit fait comme il désire. Alors, saisissant le Pawnie, il le traîna au fond du fourré ; et là, il le lia à un gros arbre au moyen de branches flexibles. Après s'être assurés que ses liens étaient solides, ils s'éloignèrent rapidement.

Le Pawnie, pendant cette scène, était resté impassible ; seulement, un léger sourire avait passé sur ses lèvres, quand il avait vu Mocandah accepter la proposition qui lui était faite de l'attacher à un arbre.

Le sachem des Ottowas et Henri Palmer étaient partis depuis près de dix minutes, que le Pawnie n'avait pas encore bougé.

Le cri que nous avons mentionné déjà plusieurs fois retentit encore, mais plus faible. Il semblait sortir de la terre, sous les pieds du Pawnie, ou de l'arbre auquel il était attaché. Mais l'Indien, qui avait probablement ses raisons pour n'avoir pas la crainte superstitieuse de Mocandah, ne témoigna aucune alarme.

Tout doucement, il pencha la tête sur sa poitrine, et,

par un mouvement de son corps, amena jusqu'à hauteur de sa bouche la branche qui était roulée sur ses bras. Peu à peu il la rongea avec ses dents, sans témoigner d'impatience. Au bout d'une heure, ses mains furent libres, et le reste fut facile.

Quand il fut complétement débarrassé, au lieu de fuir, il grimpa dans l'arbre, qui lui avait servi de poteau, et se penchant sur un creux qui existait dans le tronc, il attira à lui un Indien à demi évanoui.

Quelques soins suffirent pour faire reprendre connaissance à ce dernier, qui n'était autre chose que « Cœur-de-Serpent. »

Voici ce qui était arrivé :

Au moment où « Cœur-de-Serpent » allait être atteint par Mocandah, il s'était souvenu qu'il y avait tout près de lui un gros arbre, dont le tronc creux lui avait autrefois servi de refuge; il s'était dirigé de ce côté, d'un bond s'était élancé dans les branches, et s'était laissé glisser dans le trou. Mais le creux était, avec le temps, devenu tellement profond que lorsqu'il avait voulu sortir de la cachette, il n'avait pu remonter. Il aurait infailliblement péri si un de ses compagnons n'eût connu le secret de ce même arbre et ne l'eût délivré.

XXII

LA TRACE DES PAWNIES.

Retournons a Mocandah et à Henri. Après deux jours de marche et après avoir traversé des plaines et encore

des forêts, ils tombèrent sur des traces que le sachem des Ottowas dit être celles des Pawnies. Il leur fallut alors n'avancer qu'avec la plus grande précaution, en se tenant toujours hors de vue.

Ils arrivèrent à un endroit où les pas étaient tout frais marqués sur la terre, et où les traces suivaient deux directions. Il était clair que là, les Pawnies s'étaient séparés en deux partis. Sans la moindre hésitation, et sans en donner aucune raison, Mocandah s'engagea dans le sentier de droite. Mais quand vint la nuit, les difficultés redoublèrent, et un moment l'Indien se trouva en défaut. Il ignorait si Winnepecannough continuerait sa marche, et il ne voulait pas s'exposer, s'il faisait halte, à tomber imprudemment dans son camp; d'un autre côté, il craignait de se laisser distancer.

Mocandah n'avança donc que lentement, s'arrêtant fréquemment pour regarder autour de lui, car l'obscurité était si profonde qu'il était difficile de ne pas s'égarer.

Soudain il s'arrêta, les yeux fixés vers le ciel, saisit Henri par le bras et murmura :

« Qu'est-ce que le jeune blanc voit là-bas? Winnepecannough est habitué à marcher dans les sentiers de la guerre; il sait que les guerriers ottowas, trop peu nombreux pour l'attaquer, chercheront à le surprendre. Il n'aurait pas été assez fou pour leur indiquer ainsi sa présence. Mocandah va s'assurer si c'est un piége.

— Ce que j'aperçois là-haut doit être un nuage, répliqua Henri; et cependant....

— C'est la fumée du feu que les Pawnies ont allumé, dit Mocandah. Ils sont campés dans les huttes abandonnées des Corbeaux; si mon frère veut rester ici, le sa-

chem des Ottowas reviendra lui dire ce qu'il aura vu.

— J'attendrai, répondit Henri ; mais, sois prudent, Mocandah, ajouta-t-il, songe que tu m'as promis de sauver mon père et ma sœur, et que ta perte entraînerait la nôtre à tous.

— Que mon frère se couche dans l'herbe, répliqua l'Indien, qu'il ne bouge pas et qu'il se rassure. Mocandah est un guerrier, et le serpent n'est pas plus souple que lui. »

Il partit, et revint au bout de moins d'une demi-heure. Il trouva Henri à l'endroit où il l'avait laissé.

« Mocandah ne s'était pas trompé, dit-il à voix basse ; ils sont campés dans les huttes des Corbeaux. Je me suis glissé jusqu'au milieu d'eux. Le père et la sœur de mon frère sont dans le grand wigwam, au centre.

— Et Mocandah n'a pas pénétré jusqu'à eux ? demanda Henri d'un ton de reproche.

— Un guerrier est couché en travers de la porte, répliqua l'Indien. La sœur de mon frère est faible, timide, ma présence aurait pu l'effrayer, et ses cris auraient appelé les Pawnies. Mais le moment viendra où Mocandah et ses guerriers se jeteront sur leurs ennemis et les disperseront comme des daims poursuivis par des chasseurs. »

Henri Palmer garda le silence et réfléchit longtemps.

« Mon père et ma sœur sont enfermés dans la hutte du milieu, la plus grande ? demanda-t-il enfin ; mon frère est-il sûr de ne point s'être trompé ?

— Quand Mocandah parle, la vérité sort de sa bouche, répondit l'Indien ; mais, ajouta-t-il, j'ai dit qu'un guer-

rier est couché en travers de la porte, tandis que d'autres sont étendus autour des huttes voisines.

— Mocandah, dit Henri d'un ton ferme et en prenant la main de l'Indien, ma résolution est arrêtée : je verrai mon père cette nuit. Je ne prétends pas dire que je le sauverai, mais il saura qu'il a des amis sur le dévouement desquels il peut compter. »

La stupéfaction de l'Indien fut extrême en entendant ces paroles, qui lui semblaient inspirées par la folie. Il resta plusieurs secondes, muet d'étonnement, et dit enfin, avec un accent de gravité :

« Mon frère veut-il donc que sa chevelure aille orner le wigwam de ses ennemis ? S'il avait vécu au milieu des Indiens, s'il avait appris à ramper comme la panthère, à se glisser entre les buissons comme le serpent sous les herbes, peut-être une pareille tentative serait-elle possible. Que répondrai-je au père de mon frère, si, un jour, il me demande compte de son fils ? Pourrai-je lui dire que Mocandah a eu la faiblesse de céder à une détermination aussi insensée ? Que mon frère écoute donc la voix de la raison.

— Je comprends ce que dit le sachem des Ottowas, répliqua Henri ; il est un grand chef, et il s'est assis dans les conseils des vieillards ; mais je veux voir mon père, et une pensée secrète me dit que mon entreprise ne sera pas inutile. Ainsi donc, que mon frère n'insiste pas.

— Puisque le jeune blanc ne veut pas écouter mon expérience, qu'il ait confiance en Mocandah. Qu'il parle, et le sachem des Ottowas ira lui-même porter ses paroles à son père.

— Merci, Mocandah, répondit Henri ; je sais combien

je puis compter sur ton dévouement ; mais ta liberté est précieuse, et je sais que, quoi qu'il arrive, tu n'abandonneras pas ceux que tu appelles tes amis. »

L'Indien, voyant que sa résolution était inébranlable, finit par céder, quoique ce fût avec une grande répugnance. Il lui expliqua alors minutieusement la situation du camp, où étaient les sentinelles, et la disposition des huttes. Il lui recommanda de n'être ni trop téméraire ni trop timide, et le vit s'éloigner avec la plus vive inquiétude, en songeant aux faibles chances qu'il avait de le revoir. Disons, toutefois, que Mocandah n'aurait pas été un Indien, s'il s'était opposé davantage au projet du jeune Palmer, dont l'héroïsme lui causa une véritable admiration.

Henri, après avoir attentivement gravé dans son esprit les renseignements et les conseils de Mocandah, marcha d'un pas ferme jusqu'au moment où il arriva sur les confins du camp des Pawnies. Il ne faisait pas assez clair pour qu'il pût distinguer les objets, et la colonne de fumée qui avait guidé le sachem des Ottowas s'était évanouie. Néanmoins, il continua à avancer, prudemment, mais rapidement. Par une sorte de miracle, il dépassa sans accident les avant-postes, et bientôt les trois huttes, la prison vers laquelle il se dirigeait, lui apparurent dans l'obscurité. C'est alors, surtout, que les précautions devinrent nécessaires : il se traîna lentement sur le ventre, en n'avançant les bras que timidement, l'un après l'autre. Le sauvage qui veillait à l'entrée de la principale hutte dormait d'un lourd sommeil. Essayer de passer sur son corps et de soulever la couverture qui servait de porte, eût été une folie à laquelle il ne fallait même pas songer.



Il eut bientôt pratiqué une ouverture.



Henri le comprit, et, tournant de l'autre côté du wigwam, il tira son couteau de sa gaîne et attaqua vigoureusement les matériaux dont était faite la hutte.

Il eut bientôt pratiqué une ouverture assez large pour permettre à son corps de passer. Il jeta autour de lui, en retenant sa respiration, un long regard, chercha à découvrir si l'on soupçonnait sa présence, et, voyant que tout continuait à demeurer silencieux, il pénétra dans la hutte.

Les restes d'une torche fumante jetaient une lueur incertaine. Elle suffit, cependant, à montrer à Henri que le wigwam n'était occupé que par ceux qu'il cherchait, et qui dormaient aussi paisiblement que si aucun danger ne menaçait leur vie.

XXIII

L'ENTREVUE DANS LE WIGWAM.

Henri Palmer se pencha sur son père et le regarda avec une expression de tendresse ; puis il le toucha sur l'épaule, mais si doucement, que M. Palmer ne fit que se tourner à demi sur le côté, en murmurant des paroles inintelligibles, comme cela arrive souvent à ceux qu'on trouble dans leur sommeil. Henri posa de nouveau la main sur son bras, et, le secouant légèrement, l'éveilla.

Une exclamation trembla sur les lèvres de M. Palmer quand il ouvrit les yeux et aperçut devant lui une forme qu'il ne pouvait distinguer ; mais aussitôt, une main lui

ferma la bouche, et une parole prononcée à voix basse lui fit reconnaître son fils.

L'on imaginera aisément la surprise que lui causa cette apparition inattendue. Tous deux demeuraient silencieux : le jeune homme, inquiet d'apprendre comment son père jugerait son entreprise, et M. Palmer ne sachant par où commencer, tant étaient violents les sentiments qui l'agitaient.

Le père fut le premier à prendre la parole.

« Henri, dit-il, d'une voix contenue et si basse qu'on l'entendait à peine, ta mère, tes frères, comment vont-ils ?

— Bien, répondit le jeune homme ; seulement, ils attendent notre arrivée à tous avec une grande anxiété.

— Assez de malheurs sont déjà tombés sur nous, reprit M. Palmer ; j'admire le dévouement qui t'a conduit ici, mais il ne saurait amener aucun bon résultat. Pourquoi faut-il que tu aies ainsi exposé ta vie ? Comment as-tu pu pénétrer jusque dans ces forêts, à une distance si éloignée de notre habitation ? Comment encore as-tu pu passer à travers les Indiens, te frayer un chemin dans cette hutte, sans exciter l'alarme ? Comment pourras-tu te retirer ? J'avais assez de sujets d'inquiétude, sans avoir encore à trembler pour toi. »

Et, en prononçant ces paroles, il l'attira à lui et le pressa sur son cœur.

« Si j'ai pu venir sans être découvert, répliqua Henri, pourquoi ne pourrais-je pas sortir de même ; et si je puis échapper, pourquoi ne le pourriez-vous pas aussi, vous et Hélène ?

— Non, mon enfant, répondit M. Palmer, une pa-

reille tentative serait trop dangereuse. Si j'étais seul, je n'hésiterais pas ; mais il faut songer à ta sœur. Nous payerions immédiatement de notre vie un pareil mouvement, si nous étions découverts.

— Nous avons une chance, dit Henri en insistant ; ne la laissez pas échapper, mon père, je vous en supplie. Il faut vous hâter, car chaque instant de délai augmente le péril. Les Indiens, avec toutes leurs ruses et leurs finesses, ne sont pas infaillibles ; ce qui le prouve, c'est ma présence ici. Mon père, ajouta-t-il, pensez à ma mère, dont la santé s'altère de plus en plus ; pensez à vos enfants, dont vous êtes le soutien.

— N'essaye pas de me faire commettre une faute qui nous serait fatale à tous, répliqua M. Palmer. Ta sœur pourrait-elle affronter tous ces dangers ? Non, c'est impossible, et je serais insensé de ruiner, par un acte aussi téméraire, l'espoir que j'ai de nous voir bientôt rendus à la liberté. Va, mon fils, et que Dieu te reconduise sûrement auprès de ta mère ; tu lui diras que.... que bientôt je lui ramènerai son enfant.

— Je pars, puisque vous le voulez, mon père, dit Henri ; mais, ne comptez pas trop sur les promesses des Pawnies. Mocandah, le jeune sachem des Ottowas, dont je vous avais parlé autrefois, est avec moi dans la forêt, et lui et ses guerriers m'aideront à vous sauver ; ainsi donc, tenez-vous prêts à tout événement.

— Noble enfant ! murmura M. Palmer avec des larmes d'émotion et en le pressant sur sa poitrine ; Dieu récompensera ton courage et ton dévouement ; mais, je t'en prie, sois prudent.

— Je voudrais bien parler à Hélène, dit Henri en

se tournant vers la jeune fille, qui continuait à dormir.

— Il serait inutile et dangereux de l'éveiller, fit observer M. Palmer, inutile, parce que ta présence ici ne manquerait pas de l'alarmer, et dangereux, parce qu'il pourrait lui échapper une exclamation qui attirerait les Indiens. »

Il y avait quelque chose de noble dans la façon dont agissait M. Palmer. Sans doute, il suivait les conseils de la prudence en repoussant le plan qu'Henri venait de lui soumettre ; mais beaucoup d'autres, à sa place et dans la même situation, n'auraient pas hésité à recourir aux moyens les plus désespérés pour échapper à une mort qui lui semblait plus probable qu'il n'avait voulu l'avouer. Mais la crainte qu'Hélène succombât dans cette entreprise ne lui avait pas permis la moindre hésitation.

Henri embrassa son père silencieusement, une dernière fois, serra sa main de toutes ses forces, et puis s'approcha de l'endroit où était couchée sa sœur. La torche, qui, au moment de son entrée, illuminait faiblement le wigwam, s'était éteinte, et c'est à peine s'il y voyait assez pour se diriger. Il se baissa, pressa ses lèvres sur la joue de la jeune fille, puis se jeta sur le ventre et disparut par où il était venu.

Le ciel était plus sombre encore qu'auparavant, et l'obscurité était si grande, qu'il était impossible de distinguer les huttes à un pas de distance. Henri se trouva fort embarrassé ; son intention était bien de suivre la route qu'il avait prise en traversant le campement, mais rien ne l'assurait qu'il ne se tromperait pas de direction, et une déviation de quelques lignes pouvait le jeter dans

les bras de l'ennemi. Après avoir calculé les chances qu'il avait d'échapper, avoir examiné le chemin qu'il devait suivre, et avoir donné un coup d'œil derrière lui, il se plia en deux et poussa hardiment en avant, résolu à faire de son mieux, et, dans tous les cas, à ne pas se laisser prendre sans résistance. Il n'avança que très-difficilement, et plus d'une fois il se félicita de ce que son père ne l'avait pas accompagné.

Il y avait cependant une circonstance qui était maintenant en sa faveur. Il soufflait un vent aigu qui agitait les branches des arbres et dont le bruit couvrait celui de ses pas. Mais, d'un autre côté, il était à craindre que les sauvages, si sensibles à tout changement dans le temps, ne s'éveillassent et ne redoublassent de vigilance, à l'idée que l'obscurité et l'orage pourraient favoriser une attaque de la part de leurs ennemis.

Henri avait encore une autre crainte, c'était que Mocandah ne s'alarmât de son absence et ne se risquât à venir au-devant de lui; car ce serait augmenter le danger, et quoique l'obscurité semblât être un bouclier impénétrable, les risques qu'il aurait à courir lui paraissaient si grands, qu'il n'espérait pas en triompher. La distance des huttes aux différents avant-postes n'était pas considérable; mais, comme il était forcé de n'aller que lentement, il avait tout le temps de faire ces réflexions avant qu'il fût hors de danger.

Il avait franchi peut-être deux tiers de la partie de la route la plus périlleuse, quand arriva à ses oreilles un son qui était différent de tous ceux qui étaient occasionnés par le vent ou l'orage. Il écouta un moment et s'assura qu'il ne s'était pas trompé. Des voix arrivaient jus-

qu'à lui, portées sur l'air de la nuit, et, d'après le calcul qu'il fit immédiatement, il comprit que le péril n'était pas loin.

Tout à coup un léger bruissement eut lieu dans les buissons, et Henri eut la certitude qu'on se dirigeait vers l'endroit où il était. Remuer sans attirer l'attention était chose impossible ; aussi, tirant son couteau et s'assurant que son pistolet était bien à sa ceinture, il s'apprêta à toute occurrence.

Le bruissement devint plus fort et plus distinct; les buissons s'entrouvrirent tout près de lui, un Peau-Rouge le heurta et fut précipité par terre, la tête la première. En un moment, les deux adversaires se saisirent et roulèrent ensemble. Le sauvage poussa alors un long hurlement. Plus fort qu'Henri Palmer, il n'eut pas de peine à se débarrasser de son étreinte, et il le prit à la gorge. Le jeune blanc essaya de lui porter un coup de couteau, mais en vain, et il sentit la respiration lui manquer de plus en plus. Il était heureux que l'Indien n'eût pas d'armes ; mais sa supériorité physique était redoutable. L'Indien pensait déjà que son ennemi était à sa merci.

Durant cette lutte, les cris des sentinelles avaient répandu l'alarme dans le camp des Pawnies ; c'était partout des bruits discordants, des vociférations et la plus grande confusion, car ils ignoraient à combien d'ennemis ils avaient affaire. D'un autre côté, l'orage, qui menaçait depuis si longtemps, éclata avec une violence d'autant plus forte, qu'elle avait été plus contenue. Juste au moment où l'Indien concentrait toute son énergie pour un effort décisif, un éclair déchira la nue et illumina les wigwams,

les Pawnies qui couraient dans tous les sens, et la lutte qui se livrait dans le bouquet de buissons.

Le sauvage, effrayé par l'éclair, lâcha le cou d'Henri Palmer; ce moment fut son dernier, car le tonnerre avait à peine commencé à se faire entendre, qu'une dague s'enfonça dans son cœur jusqu'au manche.

« Woogh! c'est fait! » cria une voix qu'Henri reconnut pour celle de Mocandah.

Puis, voulant faire à ses ennemis tout le mal qui était en son pouvoir, le sachem des Ottowas déchargea sa carabine dans la direction du groupe qu'il avait vu à la lueur de l'éclair. Un cri lui apprit que le coup avait porté, et, saisissant Henri par le bras, il l'entraîna rapidement. Les Pawnies, revenus de leur panique, et connaissant maintenant le petit nombre de leurs ennemis se lancèrent à leur poursuite

« Que mon frère aille à droite dit Mocandah à Henri; qu'il courre jusqu'à ce qu'il rencontre la montagne. Je détournerai ses ennemis de sa trace, et demain je le retrouverai. Les Pawnies sont des chiens, et Mocandah est un guerrier. »

C'était le moment d'agir et non de discuter. Ils s'éloignèrent chacun de son côté, et Mocandah, pour attirer les Pawnies sur ses pas fit retentir le cri de guerre des Ottowas.

XXIV

LA SÉPARATION. — CONDAMNATION A MORT.

Nous ne chercherons pas à exprimer l'anxiété qu'éprouva M. Palmer durant le temps que dura la lutte que

nous avons décrite dans le chapitre précédent. A chaque instant il craignait de voir paraître les sauvages, poussant des hurlements de triomphe, traînant après eux son fils, ou lui apportant sa chevelure ensanglantée. Hélène, ignorant la présence de son frère dans le camp, ne vit pas autre chose qu'une tentative faite pour les sauver, et, quoiqu'elle n'eût pas grande confiance dans le résultat, elle attendit à le connaître avec impatience.

Les minutes succédèrent aux minutes, les cris devinrent de plus en plus rares, et puis l'on entendit revenir les sauvages. Au moment où l'excitation était à son comble, Winnepecannough n'avait pas oublié ses prisonniers et avait doublé le nombre des guerriers chargés de les garder. De retour de sa poursuite infructueuse, le sachem des Pawnies se dirigea vers le wigwam où M. Palmer et sa fille étaient renfermés, afin de s'assurer par lui-même qu'ils ne s'étaient point échappés.

Il entra dans la hutte avec un brandon dont la flamme avait été éteinte par la pluie, et qu'il chercha à rallumer avec son souffle. A la lueur incertaine de la torche, il put voir la jeune fille et son père à demi couchés, non loin l'un de l'autre, et suivant ses mouvements avec des regards inquiets. Il les examina d'un air scrutateur; puis, ses yeux se portant autour du wigwam, s'arrêtèrent sur le trou par lequel Henri était entré et sorti.

Il se baissa, et, indiquant du doigt l'ouverture, il dit d'un ton sévère.

« Comment ce trou se trouve-t-il là? Il n'existait pas hier soir; il doit être l'œuvre d'un ennemi. »

— Si les Pawnies dorment quand ils devraient veiller, ou s'ils permettent qu'on fasse de pareilles choses,

la faute n'en est point à nous, répondit M. Palmer. »

Winnepecannough appela un de ses guerriers, qui occupait un certain rang dans la tribu.

« Ugh ! dit-il, le jeune blanc est venu ici et il est entré dans le wigwam. Les braves qui veillaient se sont endormis à leur poste. Il est venu une fois, et il a laissé cette trace ; il reviendra et en laissera une plus large. Il faut se hâter de mettre les prisonniers à l'abri, car je vois qu'il est brave. »

Et ils sortirent de la hutte.

Le restant de la nuit s'écoula sans qu'Hélène pût dormir. Elle apprit alors que son frère était venu près d'elle, et elle exprima son regret de ce qu'on ne l'avait pas éveillée

Vers le matin, l'orage se calma, la pluie cessa, et quand le soleil se leva, il brilla avec un éclat que furent impuissants à obscurcir les nuages qui se dispersaient à l'horizon.

Lorsque M. Palmer et Hélène sortirent du wigwam, ils furent tout étonnés de voir les plus anciens d'entre les Pawnies réunis en un conseil que présidait Winnepecannough. On leur servit à déjeuner, et, dès qu'ils eurent fini, un guerrier amena un cheval sur lequel on plaça la jeune fille pâle.

M. Palmer ne vit là qu'une preuve de bons sentiments à son égard ; et il se dit que, sans aucun doute, ils voulaient éviter à Hélène les fatigues qu'elle avait supportées les jours précédents. Mais il fut bientôt détrompé. Tandis que quatre Indiens, également à cheval, entouraient Hélène et l'emmenaient au grand galop, d'autres saisirent le malheureux père, lui lièrent les bras et les jambes, et l'attachèrent à un arbre.

Nous n'essayerons pas de peindre la colère, l'angoisse de M. Palmer, en se voyant ainsi séparé de sa fille, dont le sort l'inquiétait plus que le sien. Pour étouffer ses cris, les Pawnies lui mirent un bâillon sur la bouche et ne parurent plus s'occuper de lui.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, lorsqu'un guerrier, sur un signe de Winnepecannough, s'approcha de M. Palmer, lui ôta ses liens, et l'amena devant les Pawnies rassemblés.

« L'habitant de l'île des Castors, dit Winnepecannough, a dédaigné l'amitié des Pawnies, et mes jeunes guerriers ont montré aux blancs qu'ils sont braves. Le fils de l'habitant de l'île des Castors a fait alliance avec les Ottowas, les ennemis des Pawnies. Il a pénétré avec eux, cette nuit, dans notre camp, et leurs mains se sont rougies du sang de nos guerriers. Les Pawnies crient vengeance ; mais ils savent que les blancs ont un cœur d'eau, et ils ne feront pas longtemps souffrir leur ennemi. Que l'habitant de l'île des Castors invoque donc le grand Esprit, car il va mourir. »

Les Pawnies se mirent en train de débarrasser M. Palmer de tous ses vêtements, lui ôtèrent jusqu'à ses chaussures, et, quand il fut entièrement nu, Winnepecannough le prit par l'épaule et lui demanda s'il pouvait courir vite.

M. Palmer, qui avait autrefois vécu parmi les Dacotahs, était familiarisé avec les coutumes indiennes. Il comprit qu'il allait être condamné à fuir, pour sauver sa vie, en étant poursuivi par une bande de sauvages armés et qui se disputeraient l'honneur de scalper sa chevelure. Il était encore jeune, quoiqu'il eût un fils de quinze ans ; il avait pratiqué habituellement tous les exercices physi-

ques, et les chasseurs le considéraient comme étant très-léger à la course. Mais il se garda bien d'en informer les Pawnies, et répondit, au contraire, qu'il était un très-médiocre coureur.

Winnepecannough ordonna alors à ses guerriers de rester en ligne ; puis il conduisit M. Palmer sur la prairie, à une distance de trois cents pas, et, à un signal convenu, il le lâcha et l'invita à se sauver, s'il pouvait.

A ce moment, l'horrible cri de guerre des Pawnies résonna aux oreilles du malheureux père, qui, poussé par l'espoir d'échapper à ses bourreaux, courut avec une vitesse dont il fut lui-même surpris.

Il se dirigea vers la crique connue dans le pays sous le nom de Jefferson, ayant à traverser une plaine de six milles de largeur, couverte de chardons, sur lesquels il était à chaque instant obligé de poser ses pieds nus. Il avait parcouru près de la moitié de cet espace, quand il s'aventura, pour la première fois, à regarder par-dessus son épaule. Il s'aperçut avec bonheur que les Indiens étaient très-disséminés, et qu'il avait gagné considérablement de terrain sur le groupe principal ; mais un sauvage, qui portait une lance, était de beaucoup en avant des autres, et à moins de cent pas derrière lui.

Une lueur d'espoir anima le cœur de M. Palmer : la pensée qu'il pouvait échapper à ses ennemis lui donna de la confiance ; mais cette confiance faillit lui être fatale. En effet, il fit de tels efforts, que le sang lui sortit par les narines, et que toute la partie antérieure de son corps en fut bientôt couverte. Il n'était plus qu'à un mille de la rivière, lorsqu'il entendit distinctement le bruit des pas

derrière lui, et à chaque instant il s'attendait à sentir la lance de l'Indien lui pénétrer dans les reins.

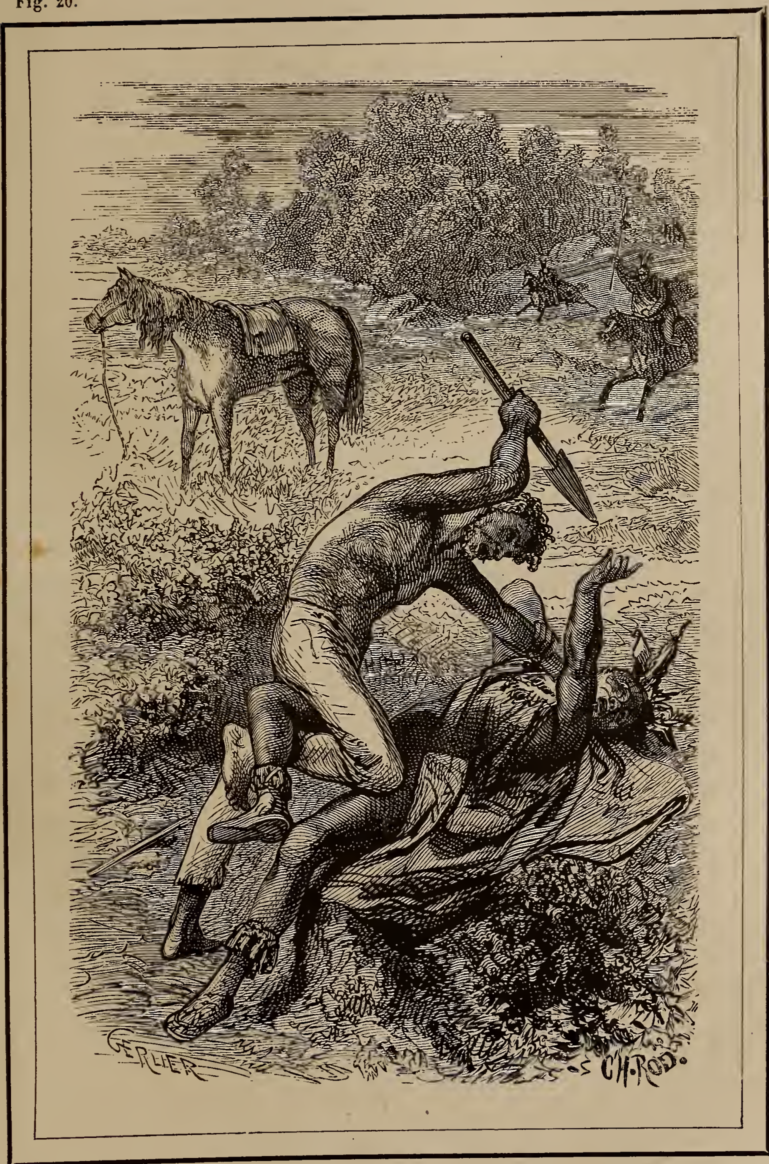
Il se retourna de nouveau et vit que le Pawnie n'était pas à vingt pas de lui.

Déterminé, s'il était possible, à éviter le coup qu'il sentait déjà, il s'arrêta soudainement, fit volte-face et étendit les bras. Le sauvage, surpris de la soudaineté de cet acte, et peut-être aussi par l'aspect sanglant de Palmer, essaya également de s'arrêter; mais, épuisé par la course, il tomba en voulant lancer sa pique, qui s'enfonça dans la terre et se brisa. Palmer aussitôt en saisit la pointe, et s'en servit pour frapper son ennemi.

Les Indiens qui venaient ensuite, en arrivant auprès de leur compagnon, attendirent que les autres les eussent rejoints, et tous alors poussèrent d'affreux hurlements. Chacun de ces instants fut mis à profit par le fugitif, qui, quoique à bout de forces et presque évanoui, parvint à gagner le petit bois qui longeait la rivière. Il le traversa en quelques secondes et plongea dans le fleuve.

Heureusement pour lui, un peu au-dessous de cet endroit, était une île, contre la partie supérieure de laquelle était amarré un radeau. Il nagea sous ce radeau, et, après plusieurs efforts, réussit à passer sa tête au-dessus de l'eau, entre les troncs d'arbres, qui étaient couverts de branchages à une profondeur de quelques pieds.

A peine se trouvait-il comparativement en sûreté, que les Pawnies arrivèrent sur les bords de la rivière, où ils se répandirent en criant et hurlant comme des démons. Plusieurs fois dans la journée ils montèrent sur le radeau, où Palmer put, de sa cachette, les contempler à loisir. Il se félicitait du succès de sa ruse, lorsque l'idée



Palmer en saisit la pointe et en frappa son ennemi.



qu'ils pouvaient mettre le feu au radeau vint renouveler son anxiété. Il resta dans cette horrible appréhension jusqu'au soir ; alors, n'entendant plus de bruit, il se dégagea tout doucement de sa position, nagea silencieusement jusqu'à une distance considérable en aval de la rivière, et il aborda. Il marcha toute la nuit.

Quoiqu'il n'eût plus à redouter les Pawnies, sa situation était encore fort triste et fort embarrassante : il était, comme nous l'avons dit, complétement nu, sous un soleil brûlant; la plante de ses pieds était converte de piqûres ; il avait faim et n'avait aucun moyen de tuer de gibier, quoiqu'il en vît en abondance autour de lui, et il était à plusieurs journées de l'habitation la plus rapprochée ; mais il ne se désespéra pas, et pendant deux jours il vécut d'une espèce de racine très-estimée des Indiens du Missouri.

XXV

LA PASSE DU TRAPPEUR.

Retournons à présent auprès d'Hélène, que nous avons laissée en compagnie de quatre Indiens, s'éloignant au galop de leurs chevaux. Aigle-Noir, comme s'appelait le sauvage à qui Winnepecannough avait confié la jeune fille, se tenait à côté d'elle, en ayant la main sur le pommeau de sa selle, dans la crainte qu'elle ne se laissât tomber à terre. Les incidents qui s'étaient succédé dans la dernière heure avaient été si rapides, que la jeune fille avait eu à peine conscience de la nouvelle tournure que

prenait sa situation. Elle avait cru d'abord que son père et la troupe principale des Pawnies suivraient la même route qu'elle, et que le but de leur voyage était le village de la tribu ; mais l'incertitude prit bientôt dans son cœur la place de l'espérance, et elle s'abandonna à un morne abattement. Toutefois, elle ne proféra pas une plainte, ne versa pas une larme, car, si jeune qu'elle fût, elle savait que les Indiens n'auraient eu que du dédain pour ces marques de faiblesse.

Vers le milieu du jour, ils s'arrêtèrent dans un endroit sombre de la forêt, et, après un repas auquel Hélène ne refusa pas de prendre part, ils l'attachèrent près d'eux et se couchèrent pour laisser passer les heures les plus chaudes.

Il était tard lorsqu'ils se remirent en marche; mais alors, trois des Indiens, sur un signe de leur chef, tournèrent la tête de leurs chevaux dans une autre direction et s'éloignèrent vers le nord. Hélène se trouva ainsi seule avec Aigle-Noir, l'homme et le confident de Winnepecannough; elle se sentit moins rassurée, mais, persévérant dans la résolution qu'elle avait prise, elle ne témoigna ni crainte ni étonnement.

Les ombres de la nuit s'allongeaient dans la plaine, et ils continuaient toujours leur course fatigante, lorsque le vent apporta à son oreille le bruit des pas d'un cheval qui semblait les suivre avec rapidité. La jeune fille se retourna, mais elle ne rencontra que la figure grimaçante du sauvage, qui la regarda en face, et, levant lentement un pistolet, lui dit avec un calme effrayant :

« Un mot : J'ai juré à Winnepecannough de conduire la fille pâle dans *la passe du trappeur*, et je l'y mènerai

morte ou vive. Si elle pousse un cri, fait un mouvement, ou ne reste pas tranquillement sur son cheval, Aigle-Noir lui fera sauter la cervelle. »

Hélène ne répondit pas une syllabe, et se contenta d'incliner la tête. Elle fut tentée de se jeter à bas, mais c'eût été attenter à sa vie, et sa conscience le lui défendait ; aussi, elle se cramponna à sa selle, tandis que la terre semblait glisser sous elle.

La nature du sol sur lequel ils passaient commençait à changer. Au lieu d'être unie, couverte de gazon, comme elle l'avait été jusqu'alors, la surface était semée de rochers, de monticules, et, à distance, droit devant eux, s'avançait la projection d'une montagne, qui paraissait leur barrer la route.

L'Indien connaissait chaque pouce du terrain sur lequel ils marchaient. Graduellement, ils découvrirent une ouverture dans le roc, une passe grossière, sauvage, presque impraticable. De chaque côté, la montagne s'élevait presque perpendiculairement, couverte à son sommet de plantes et d'arbustes verdoyants qu'éclairaient les premiers rayons de la lune, tandis qu'au fond tout était sombre et froid.

L'œil aurait été impuissant à guider dans cet horrible précipice celui qui n'aurait pas été familiarisé avec les moindres détails de cette passe ; et cependant, un son pareil à celui que produisait son cheval en marchant sur le roc, prouva à l'Indien qu'il était toujours suivi. Un noir sourire passa sur la figure d'Aigle-Noir.

« Viens, viens, murmura-t-il en prêtant l'oreille ; tous ceux qui entrent dans la passe du trappeur ne sont pas

certains d'en sortir. Nous sommes à l'abri, ici, mais celui qui vient là ne pourrait en dire autant. »

Pendant près d'un demi-mille, les chevaux continuèrent à descendre à travers les ténèbres les plus épaisses; puis, le sauvage tira légèrement sur les brides, et ils tournèrent de côté, montant un plan incliné qui longeait la paroi de la montagne.

« Que la fille au visage pâle fasse bien attention, dit l'Indien d'une voix dure; qu'elle prenne bien garde, car deux pieds seulement hors de la ligne suffiraient pour qu'elle se brise le cou. Un plongeon par-dessus ces rochers serait une laide chose, et le sachem des Pawnies demanderait compte à Aigle-Noir de la façon dont il aurait rempli sa mission. »

Cette recommandation ne fut pas perdue. La jeune fille entendait au loin, dans l'obscurité, le bruit du sabot d'un cheval, et elle prit courage, en se disant qu'elle n'était pas abandonnée; que ses amis étaient sur ses traces, et que Dieu, sans doute, couronnerait leurs efforts de succès.

Soudain, les chevaux s'arrêtèrent. Pour le moment, ils étaient arrivés au bout de leur voyage.

Un homme gros, court, à la figure carrée, et qui parut sortir du milieu du rocher, apparut tenant une petite lanterne à la main. Il jeta un coup d'œil sur le sauvage et sa captive, puis dit d'un ton sec et commun :

« Ah! c'est toi, Aigle-Noir; tu reviens au nid, et tu nous apportes un bel oiseau? Entre, je me chargerai des chevaux.

— Que le trappeur cache sa lumière, s'il ne veut pas qu'une balle vienne siffler à ses oreilles, répliqua le

sauvage. Il y a quelqu'un dans la passe qui cherche.... ce qu'il a perdu ; et je ne crois pas que « l'Ours-Gris » veuille servir de point de mire à sa balle?

— Ah! ah ! s'écria le trappeur en riant et en couvrant la lanterne; il entre beaucoup de choses dans la passe, mais bien puissants sont ceux qui peuvent les en faire sortir. »

En achevant sa phrase, l'Ours-Gris entra dans une fissure pratiquée dans le roc. Le sauvage et Hélène le suivirent.

La lumière de la lanterne, que le trappeur éleva à hauteur de sa tête, était à peine suffisante pour que la captive pût se faire une idée de l'endroit où elle était.

L'air lui parut froid et pareil à celui d'une cave : et, en promenant ses regards autour d'elle, Hélène vit, comme elle s'y attendait, que l'endroit où elle se trouvait faisait partie d'une caverne dont il ne lui était pas possible de mesurer l'étendue.

L'Ours-Gris, après avoir pris soin des chevaux, revint auprès de l'Indien.

« Allons, Aigle-Noir, dit-il, nous avons la maison à nous seuls aujourd'hui ; tout le monde est absent, et nous allons passer ensemble une bonne soirée. Entre dans la chambre, et dis-nous d'où tu viens et où tu as pêché cette jeune fille. Il y a huit jours que je n'avais vu figure humaine, et la langue me démange ; ainsi donc, laisse là ton air grave, et nous boirons de l'eau de feu. »

Aigle-Noir ne paraissait pas très-disposé à causer, mais il accepta l'invitation qui lui était faite et entra dans la « chambre ».

Cette retraite souterraine était d'une grandeur remar-

quable. La pièce dans laquelle ils se trouvaient avait au moins vingt pieds carrés, et celle dans laquelle ils allaient passer était beaucoup plus grande ; un rideau, fait de peaux d'animaux sauvages, ne cachait que très-imparfaitement les passages conduisant aux autres «chambres», situées plus loin. Il y avait un air de grossière hospitalité sur le visage du trappeur, ainsi que dans ses paroles et ses actes, lorsqu'il invita Hélène à s'asseoir.

« Prenez un siége, jeune fille, et n'ayez pas peur, dit-il; personne ne vous fera de mal et on pourvoira à vos besoins, aussi longtemps, du moins, que cette main pourra tenir un fusil et que vous resterez sous ma garde. »

Hélène se laissa tomber sur une pile de peaux que lui indiqua Aigle-Noir. Elle ne savait que dire ou que faire, et il lui était impossible de deviner les intentions que l'on avait à son égard. D'après certaines expressions échappées à celui qui tenait la lanterne, elle avait compris seulement que, pour la soustraire aux recherches de ses amis, Winnepecannough l'avait fait conduire dans le repaire des trappeurs, alliés des Pawnies, en attendant qu'il pût venir la réclamer.

Une chose, cependant, la rassurait un peu. L'Ours-Gris l'avait traitée avec plus de déférence qu'elle n'aurait osé en espérer, et il y avait en lui comme un air d'honnêteté, quand il lui avait donné l'assurance qu'elle n'avait rien à craindre et qu'elle ne manquerait de rien.

A sa façon, l'Ours-Gris lui fit comprendre que si elle désirait quelques rafraîchissements, on lui en préparerait ; mais Hélène secoua la tête négativement.

« J'imagine, en ce cas, que vous avez envie de dormir,

dit le trappeur ; suivez-moi, et je vais vous montrer où vous pourrez vous étendre à votre aise. »

Machinalement, Hélène obéit et passa après lui par l'ouverture que dissimulait le rideau de peaux. Une espèce de corridor, court, étroit, les conduisit dans un autre appartement, un peu plus petit que celui qu'ils venaient de quitter. Chose étrange, il sembla à Hélène que l'air était trop sec pour qu'elle se trouvât véritablement dans une pièce souterraine, et il lui était presque impossible d'imaginer qu'elle n'était pas dans une chambre faisant partie d'une habitation ordinaire. L'ameublement était simple ; une pile de peaux servant de lit et de siége, des fusils, des armes à moitié usées, et différents objets, tels que ceux qu'on rencontre habituellement dans la hutte d'un chasseur; et, dans un coin, une malle de bonne grandeur, bien travaillée, et qui, loin d'être l'œuvre d'un trappeur ou d'un sauvage, paraissait plutôt avoir été faite pour contenir et transporter des articles de valeur.

Posant la lampe, qui consistait en un plat grossier contenant de l'huile d'ours, sur le couvercle de la malle, l'Ours-Gris adressa quelques paroles à la jeune fille dans le but de la calmer, de la rassurer, et puis se retira en la laissant seule.

Hélène ne se sentait nulle envie de dormir ; sa situation, non plus, n'était pas de nature à l'encourager au repos. Son esprit fut en proie à des craintes étranges, horribles, et la lumière de la lampe vacilla, puis s'éteignit sans qu'elle détournât ses regards, qu'elle tenait vaguement fixés sur la vieille malle en chêne placée devant elle. Au moment où la lampe jetait sa dernière lueur expirante, elle entendit un bruit de voix dans la partie antérieure

de la caverne ; sans prendre le temps de réfléchir, elle se leva de son siége et se dirigea en tâtonnant jusqu'à l'entrée de sa prison.

Légère comme la brise du soir, passant sur les feuilles et les tapis de mousse des forêts, Hélène glissa plutôt qu'elle marcha le long du corridor, et s'arrêta derrière le rideau de peaux, à travers lequel filtrait un faible rayon de lumière.

De cette place, elle entendait distinctement ce qui se disait de l'autre côté.

« J'ai été soudainement arrêté dans la passe, disait un Indien, qu'elle crut être Winnepecannough lui-même, par le galop d'un cheval. Persuadé que j'avais affaire à un guerrier pawnie, je lui ai crié de ne pas aller si vite ; mais il n'a fait qu'accélérer sa course. Alors, j'ai levé ma carabine et j'ai tiré au hasard. Durant une seconde, tout est demeuré silencieux, puis le cheval s'est éloigné sans cavalier. Ma balle n'avait pas été perdue.

— Le chef des Pawnies n'a-t-il pas fait d'autres remarques dans sa route ? demanda Aigle-Noir.

— Les Ottowas ont profité de ce que nos guerriers sont en lutte avec les Pieds-Noirs, pour se répandre dans la plaine ; ils tournent autour de la passe du trappeur, comme des corbeaux autour de leur proie ; mais les Ottowas ont des cœurs de femme, les Pawnies sont braves, et ils les forceront à se cacher comme les loups. Comment Aigle-Noir a-t-il rempli la mission que lui avait donnée son chef ?

— La fille des visages pâles dort dans la « chambre du roc », répondit le sauvage, « Aigle-Noir écoute, et puis il obéit. »

Hélène, au bout de quelques minutes, crut qu'elle devait se retirer, afin de ne pas accroître le danger de sa situation en s'exposant à être surprise.

Mais elle avait sur le cœur un lourd fardeau. Quelqu'un avait été problablement tué dans la passe, et ce quelqu'un était sans doute l'ami qui les avait suivis dans la soirée.

Qui était-ce? Cent fois elle s'adressa cette question, et son esprit n'osa lui suggérer une réponse. Enfin, les ommeil vint calmer son cerveau fatigué. Ce fut un sommeil tranquille, réparateur, qui dura longtemps ; c'est du moins ce qui lui sembla quand elle s'éveilla.

L'apparition du trappeur, que les Indiens appelaient généralement « l'Ours-Gris », apportant une espèce de déjeuner grossier, lui apprit qu'il faisait jour en dehors de la caverne. Rien de ce qu'il dit ne fut de nature à donner à Hélène une idée du temps qu'elle était condamnée à rester dans sa prison, ni du sort qu'on lui réservait. Elle fut tentée de questionner le trappeur sur les mouvements des Ottowas, dont avait parlé le chef des Pawnies, mais elle craignit d'être soupçonnée d'avoir écouté alors qu'on la croyait endormie.

L'Ours-Gris, d'ailleurs, lui évita cette peine en lui disant, au moment de se retirer :

« Arrangez-vous pour rester ici quelques jours tranquillement ; votre nourriture ne sera peut-être pas de votre goût, mais il y a des bandes de chiens d'Ottowas dans la plaine, et je ne me soucie pas de les rencontrer. On saura s'en débarrasser ; mais il ne faut pas qu'ils se doutent de l'existence de cette caverne. »

Et il sortit.

XXVI

COMMENT HENRI FIT UNE DÉCOUVERTE INATTENDUE

A peine le soleil commença-t-il à éclairer le sommet des montagnes, que Winnepecannough s'apprêta à quitter la caverne. Il avait trop d'expérience pour s'exposer à laisser un danger derrière lui, et il avait hâte de se rendre compte de l'aventure qu'il avait eue à son entrée dans la passe du trappeur.

Le sachem des Pawnies traversa la pièce où étaient les chevaux et se glissa par la crevasse qui servait de porte. Alors, il se jeta à plat ventre et n'avança en plein air que tout doucement et avec les plus grandes précautions.

Il faut avouer que la nature avait creusé dans le flanc de ces montagnes une retraite singulièrement appropriée à l'usage de bandits. L'ouverture de la passe n'était pas, tant s'en faut, facile à trouver, et elle présentait des difficultés qui semblaient insurmontables. Au bout de quelques centaines de pas, le chemin, de chaque côté, s'élevait presque perpendiculairement ; des arbustes et des plantes tapissaient la surface du roc. Un espace étroit, large au plus de deux pieds, s'inclinant graduellement, conduisait d'en bas sur une petite plate-forme qui formait comme le porche de la caverne. La nature avait si bien groupé et disposé les rochers, qu'à distance il était impossible d'apercevoir la moindre apparence d'ouverture, et que le chemin qui y menait paraissait impraticable pour tout autres pieds que ceux d'une bête fauve. Et cepen-



Il se glissa par la crevasse qui servait de porte.



dant, nous avons vu que des hommes y pénétraient, même à cheval.

Pendant plusieurs minutes, Winnepecannough demeura complétement immobile, regardant dans toutes les directions ; mais tout était tranquille, et il n'aperçut pas l'ombre d'une créature humaine. Toujours avec les mêmes précautions, il descendit jusqu'au ravin au-dessous, puis examina attentivement les objets autour de lui. Ici et là il put distinguer l'empreinte des pas d'un cheval, et bientôt il arriva à l'endroit où avait dû être l'inconnu lorsqu'il avait tiré sur lui.

Sur un petit espace couvert de terre, il trouva des marques faites par un cheval tournant sur lui-même, et un creux qui lui parut avoir été produit par la chute d'un corps humain. Quelques gouttes de sang, répandues tout près sur l'herbe, lui prouvèrent qu'il avait tiré juste. Il vit parfaitement les pas du cheval s'éloignant dans la direction de la plaine; mais, quoique le gazon fût foulé et battu dans plusieurs endroits, il ne distingua aucune trace du cavalier. Il était donc évident que ce dernier avait grimpé par-dessus les rochers, sans qu'il fût possible de deviner la route qu'il avait prise.

Une expression de dépit et de vexation se peignit sur la figure grimaçante de Winnepecannough; et, forcé d'abandonner ses recherches, il s'aventura jusqu'à l'ouverture de la passe, pour reconnaître si les Ottowas étaient encore dans les environs, et, s'il était possible, s'assurer de leurs mouvements et de leurs intentions.

Le cavalier sur lequel Winnepecannough avait tiré n'était autre qu'Henri Palmer. Ainsi que le lui avait recommandé Mocandah, en fuyant les Pawnies, il s'était

dirigé à l'ouest vers les montagnes; il avait rencontré sur sa route un cheval qui s'était sans doute échappé du camp des Indiens, avait sauté dessus, et avait continué sa course tranquillement. Pendant qu'il faisait halte à l'abri d'un bouquet de bois, il avait aperçu les Pawnies au moment où Aigle-Noir se séparait de ses compagnons et se dirigeait avec Hélène vers la passe du trappeur. Nous n'analyserons pas les sentiments auxquels Henri Palmer fut en proie en reconnaissant sa sœur, et en la voyant si loin du lieu où il l'avait laissée. Mais, sans hésiter, il se mit sur la trace d'Aigle-Noir, qu'il suivit jusqu'au fond du ravin.

Le jeune homme errait dans l'obscurité, se demandant par où l'Indien avait disparu, et exposé à chaque instant à se casser le cou, lorsqu'il s'entendit soudain interpeller. Il se garda bien de répondre; mais aussitôt il vit briller devant lui une lumière que suivit la détonation d'un coup de fusil. Son cheval se cabra et tourna si promptement, qu'avant de pouvoir se rendre compte de ce qui arrivait, il se trouva étendu à terre, tandis que sa monture était déjà loin.

Henri se frotta confusément la tête, et il allait se relever, quand une main se posa sur son épaule, et qu'une voix lui murmura bas à l'oreille :

« Que mon frère ne bouge pas, s'il veut sortir d'ici avec sa chevelure; le péril est grand. »

Henri était si étourdi par sa chute, qu'il ne reconnut pas immédiatement celui qui lui parlait; mais il y avait dans le son de la voix quelque chose de si familier, qu'instinctivement il obéit et attendit sans crainte, étendu tout de son long. Le silence régnait dans la passe; il



Il se trouva étendu à terre et sa monture était déjà loin.



sentait sur ses joues la respiration de la personne couchée à côté de lui ; et, au bout de quelques instants, il entendit distinctement les pas de Winnepecannough qui cherchait l'entrée de la caverne. Il s'était écoulé un quart d'heure environ, quand Henri, commençant à s'impatienter, murmura :

« Comme toujours, le sachem des Ottowas, car je sais maintenant que c'est lui, est arrivé à propos. J'ai beaucoup de questions à lui adresser.

— Mocandah expliquera plus tard à son jeune frère ce qui lui paraît encore un mystère. Bien des événements ont eu lieu depuis tantôt, mais que le jeune blanc se rassure. Le père de son ami a échappé aux Pawnies, et Mocandah a envoyé sur ses traces deux de ses guerriers qui le guideront dans les sentiers de la forêt. Que mon frère sache attendre. Mocandah sauvera la jeune fille pâle, et quand il l'aura rendue à l'habitant de l'île des Castors, il se vengera sur ses ennemis. Mocandah est un guerrier, et Winnepecannough est un chien; j'ai dit. »

Henri Palmer comprit qu'en effet le moment n'était pas opportun pour des explications, et il ne répliqua qu'en cherchant la main de l'Indien et en la pressant pour lui témoigner sa reconnaissance.

Il se passa encore une demi-heure avant que Mocandan jugeât qu'il fût prudent de bouger. Alors, il annonça qu'il était temps ; et, faisant signe à son compagnon de se tenir derrière lui, il marcha avec précaution, son fusil à la main, en cas de besoin, et sans faire plus de bruit qu'un noir fantôme.

Le terrain semblait être familier au sachem des Ottowas, et Henri, qui avait en lui la plus grande confiance,

le suivait sans prononcer une parole. Il lui semblait que la route était devenue terriblement difficile depuis qu'il l'avait parcourue si rapidement, et il se dit que la Providence l'avait grandement protégé en l'empêchant de se casser le cou dans cette gorge infernale.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'entrée de la passe, Mocandah tourna brusquement à gauche et suivit une trace faisant d'immenses circuits, et encore plus difficile que celle qu'ils venaient de quitter. Après trois quarts d'heure d'une marche fatigante, ils commencèrent une ascension presque impossible, et parvinrent enfin sur la surface unie d'un rocher, où ils s'arrêtèrent.

« Que mon frère se repose, dit Mocandah ; je répondrai à ses questions. »

Le sachem des Ottowas informa alors son compagnon des événements qui avaient eu lieu le matin, événements auxquels il avait assisté sans être aperçu, et que nous connaissons. Henri eut peine à contenir sa colère et son indignation en apprenant à quels indignes traitements son père avait été soumis, et il ne fallut rien moins, pour le calmer, que l'assurance que lui réitéra Mocandah, qu'il avait heureusement échappé à ses ennemis et qu'il le reverrait bientôt.

« Mais, ma sœur, demanda le jeune homme; où est-elle ? Comment l'arracher des mains de ces démons?

— Mon frère est défiant, répliqua l'Indien ; quand Mocandah a dit une chose, il n'en fait pas une autre. Que son ami soit donc patient. Il y a une caverne sous nos pieds, et c'est là que Winnepecannough a caché la jeune fille pâle. Mais la nuit est avancée; nous aurons

de grandes fatigues à supporter demain, pourquoi mon frère ne dort-il pas? »

Et en même temps l'Indien s'étendit sur le rocher, et sa respiration ne tarda pas à annoncer qu'il était plongé dans un profond sommeil. L'anxiété tint longtemps Henri éveillé; mais peu à peu l'obscurité qui l'environnait se changea à ses yeux en teintes grises, ses paupières devinrent pesantes, et enfin, lui aussi s'endormit. Toutefois, des rêves effrayants l'agitèrent : il vit sa sœur se débattant dans les bras des sauvages, son père courant ensanglanté sur la plaine et l'appelant à son secours; il se trouva dans la passe du trappeur, luttant contre des ennemis invisibles, et tombant atteint d'une balle. La douleur qu'il crut ressentir l'éveilla : le jour commençait à paraître.

Henri se leva, et, d'un œil avide, étudia les innombrables circuits du chemin par lequel ils étaient montés sur le rocher ; il regarda autour de lui pour chercher à se rendre compte de la topographie de cette retraite. Une petite caverne, de douze pieds carrés à peu près, était taillée dans le flanc d'un précipice, et on y arrivait par un sentier large seulement de quelques pieds, et qui serpentait à l'infini. Au-dessous de lui était un grand bassin creusé dans le roc, et dont les côtés et le fond étaient couverts d'arbustes et de plantes. Pendant qu'il était ainsi occupé, Mocandah, qui s'était aussi éveillé, s'approcha de lui.

« Mon frère est étonné, dit-il.

— Oui, répliqua Henri, car nous sommes dans un singulier pays, et on ne peut nier que cette retraite ne soit sûre. Cinquante hommes ne parviendraient pas à nous déloger d'où nous sommes.

— Le jeune blanc est prompt à conclure, et sa langue sa plus vite que son esprit, dit l'Indien. Ce mur, ajouta-t-il en frappant avec la main contre les parois du rocher, a l'air très-solide et très-épais, mais il ne faudrait pas de grands efforts pour le renverser. »

Henri fit un mouvement de surprise.

« Si mon frère veut regarder attentivement, reprit Mocandah, il verra que ce rocher est formé d'une espèce de chaux, comme il s'en trouve beaucoup dans les environs. De l'autre côté, il y a une caverne plus grande que celle-ci, et c'est là que se trouvent probablement en ce moment Winnepecannough et la jeune fille pâle. Si Mocandah n'avait pas connu ces particularités, pourquoi serait-il venu sur cette montagne? Que mon frère espère, et demain il serrera sa sœur sur son cœur. »

En entendant ces paroles, la figure d'Henri Palmer s'épanouit, et ses yeux brillèrent d'une expression de joie.

« Si près! s'écria-t-il; quelques pouces de rocher nous séparent; sauvons la; dis-moi tes plans, Mocandah, et vite à la besogne; les délais sont dangereux.

— Mon frère parle comme une femme des Pawnies, répliqua l'Indien avec un ton de dédain; plusieurs choses sont à faire avant de se mettre à l'œuvre. Il faut que Mocandah s'assure qu'il n'y a pas dans les environs des ennemis qui pourraient le surprendre. Le chef des Ottowas ne doit-il pas aussi se procurer de la nourriture? Le jeune blanc peut être retenu longtemps sur le rocher; comment vivra-t-il? »

Henri sentit la justesse de ces raisons et ne répliqua pas.

Tous deux descendirent alors le chemin qui servait

comme d'escalier à ce roc ; et, au bout de dix minutes, ils s'arrêtèrent à l'abri d'une touffe épaisse de buissons, où ils firent un repas aussi copieux que les circonstances le permettaient. A une petite distance coulait, des flancs d'un rocher, une source fraîche et limpide à laquelle ils se désaltérèrent.

Préférant laisser Mocandah aller faire seul sa reconnaissance, Henri chercha un endroit commode où il pût s'asseoir, et le sachem des Ottowas disparut dans la direction de l'entrée de l'espèce de cul-de-sac où ils étaient campés.

XXVII

LE TROU DANS LE ROCHER.

Le temps passa. Deux heures au moins s'étaient écoulées, et Mocandah ne revenait pas. Henri Palmer ne s'impatienta ni ne s'alarma pas. Il s'imagina seulement que les difficultés de sa tâche avaient été plus grandes qu'il n'avait prévu, et essaya d'oublier les instants en se transportant en esprit auprès de sa mère et de ses frères. Enfin, fatigué de son inactivité, il se demanda s'il devait suivre les traces de Mocandah dans la plaine, ou regagner la plate-forme où il avait passé la nuit. La crainte d'être découvert et d'attirer le danger sur la tête de ses amis, lui fit adopter ce dernier parti.

Lorsqu'il atteignit le sommet du rocher, il était à bout d'haleine, et il se coucha tout de son long, comme il avait fait la veille. Sa tête était en partie supportée par le roc

qui formait le côté de la niche, et il resta ainsi quelque temps, regardant vaguement les pics de la montagne, qui s'élevaient devant lui à la distance d'un mille. Soudain, derrière sa tête, il sentit une légère vibration du rocher, et il entendit un nom, comme si quelqu'un eût frappé avec les jointures des doigts, pour en essayer la force ou l'épaisseur.

D'un bond, Henri fut sur ses pieds. Il se demanda ce qu'il devait faire ; son embarras était grand : sa sœur n'était séparée de lui que par quelques pouces d'un rocher de chaux ; elle serait bien heureuse de savoir qu'il était là près d'elle ; mais pourrait-il l'informer de sa présence, sans s'exposer à ruiner tous les projets que Mocandah avait formés pour sa délivrance ? Il ne connaissait pas le plan de la caverne, et ignorait par conséquent qu'Hélène occupât seule sa prison. Il craignait aussi qu'en essayant d'attirer son attention par signes, elle ne jetât une exclamation qui mettrait ses geôliers sur leurs gardes, ou que, le prenant pour un ennemi, elle refusât de se prêter à ses efforts.

Le parti le plus sûr, quoiqu'il satisfît peu son impatience, lui parut être d'attendre le retour de Mocandah.

Se penchant de nouveau, il appliqua encore son oreille contre le rocher ; et, pour la seconde fois, après un intervalle de silence, il entendit le frappement contre la pierre. Suivant sa première impulsion, il tira le couteau de chasse qu'il portait à sa ceinture. Pendant un moment, il examina la muraille, à l'apparence solide, qu'il avait devant lui, et puis attaqua résolûment la seule barrière qu'il y eût entre lui et sa sœur. C'était une dure beso-

gne : mais une résolution ferme et un bon poignet peuvent bien des choses.

Il continua son œuvre sans bruit, s'arrêtant seulement de temps en temps pour examiner son couteau et s'assurer qu'il résisterait. Son travail avança progressivement, et bientôt il eut pratiqué une certaine cavité.

Les minutes lui semblaient des heures, et il lui parut que toute une vie s'était écoulée dans la demi-heure qu'il employa à creuser. Le moyen de faire disparaître les difficultés est souvent de les attaquer avec détermination, et il en fut ainsi dans la circonstance présente. Quoiqu'Henri ignorât le nom précis de la pierre, il ne laissa pas que d'être frappé de sa structure particulière ; elle volait en poussière sous son couteau.

Toute espèce de son avait cessé dans l'intérieur. Quoiqu'il travaillât aussi silencieusement que possible, il ne pouvait éviter de faire quelque bruit ; mais il ignorait l'effet produit par tout cela sur l'esprit de sa sœur.

A mesure qu'il avança, il se convainquit du peu d'épaisseur de la paroi ; sous une forte pression de sa main, il la sentit céder. Encore quelques coups vigoureusement appliqués, et la lame du couteau s'enfonça dans le rocher et disparut.

Il y avait un trou par où passer la main. Henri regarda avec anxiété à travers, et put voir l'appartement qui était au-dessous. Une petite lampe projetait une faible lueur, et, droit devant l'ouverture, il aperçut une ombre. Cette ombre était une femme.

Elle était là immobile, les yeux fixés sur le trou par lequel pénétrait un rayon de la lumière extérieure. Elle ne poussa aucune exclamation ; mais son cœur battait à

se briser. Après tous les événements qu'elle avait traversés, l'émotion qu'elle éprouva en écoutant les coups du couteau contre la pierre était si grande, qu'elle était muette et comme paralysée.

« Hélène ! »

Ce mot flotta dans l'air de la chambre comme un soupir. La voix qui parlait lui était familière : tremblante d'espérance et de crainte, elle pencha la tête pour mieux entendre.

« Hélène !... »

Et, cette fois, son nom fut prononcé sur un ton plus haut. Il n'y avait plus à s'y tromper : ce n'était pas une illusion. Elle s'approcha tout près et répliqua : qui est-ce qui parle ?

— Ton frère !... qui vient à ton secours !... ton frère Henri !

— Mon Dieu ! » murmura Hélène, plutôt comme une prière adressée au ciel comme une réponse.

« Si tu peux m'aider, hâte-toi vite. »

En quelques paroles, tout ce qui était nécessaire fut dit. Henry fut assuré qu'il ne courait pas de danger d'être immédiatement interrompu, et qu'il y avait lieu d'espérer qu'il ne serait pas entendu, s'il continuait à travailler doucement. Alors, il se remit à l'œuvre et agrandit l'orifice.

Près d'une heure s'écoula, et enfin, Hélène put passer par l'ouverture, tandis que le bruit étouffé d'un mocassin, au-dessous, annonçait le retour de Mocandah.

Le sachem des Ottowas s'arrêta étonné à l'entrée de la niche, la première chose que rencontrèrent ses regards, fut la jeune fille que son frère tenait serrée sur son cœur,



Mon Dieu, murmura Hélène.



Une exclamation s'échappa de ses lèvres; puis, sans prononcer un mot, il saisit Hélène et l'emporta par le sentier qu'il venait de gravir.

Lorsqu'ils furent tous les trois dans la vallée, ils firent un moment halte sous le feuillage des arbres et tinrent une consultation.

« Mon frère est brave, mais il s'est trop hâté, dit l'Indien. Les Pawnies sont dans la plaine, et Winnepecannough s'apercevra de la disparition de la jeune fille pâle. Mon frère aurait dû attendre; les ombres de la nuit nous auraient protégés.

— N'y a-t-il pas un endroit où nous puissions nous cacher? » demanda Henri.

L'Indien secoua la tête, puis il s'étendit par terre, sur le dos, posa ses bras sur ses yeux, et demeura immobile, comme s'il dormait; mais Henri savait que ses réflexions n'avaient jamais été plus profondes qu'en ce moment.

Au bout de quelques secondes, Mocandah se releva.

« Winnepecannough n'est pas un guerrier, dit-il; il se repose quand il devrait agir; mais les Pawnies sont dans la plaine. Que mon frère et la jeune fille pâle me suivent. »

Le sachem des Ottowas n'avait pas tout à fait raison d'accuser son ennemi de négligence, car, au moment même où il parlait ainsi, Winnepecannough, ne se contentant pas des assurances que lui donnait Aigle-Noir, s'apprêtait à pénétrer dans la prison d'Hélène.

Il écarta le rideau de peaux et s'avança dans le passage, suivi du guerrier pawnie et de l'Ours-Gris, qui s'arrêtèrent à l'entrée de la pièce.

Winnepecannough jeta un coup d'œil rapide autour

de lui, puis, se tournant soudain vers Aigle-Noir :

« Qu'est-ce à dire ? je ne vois pas de femme ici ! » s'écria-t-il.

Aigle-Noir se précipita en avant, découvrit l'ouverture, et poussa une exclamation de rage et de désappointement.

« Vite ! vite ! au galop ! cria Winnepecannough ; ils sont déjà dans la plaine. »

XXVIII

LE PASSAGE DU MISSISSIPI.

Pendant ce temps, Mocandah avait conduit Henri et sa sœur à travers les fourrés les plus épais de la forêt. Il les fit entrer dans une espèce de petite grotte dont l'accès était caché par des plantes grimpantes, du lierre et des arbustes, et leur recommanda de ne pas bouger avant qu'il leur en donnât le signal. Juste en face de cette retraite, il y avait un rocher dont le sommet ornait une plate-forme de plusieurs pieds de largeur.

L'Indien retourna ensuite sur ses pas, effaça autant que possible les traces faites par lui et ses amis, s'avança jusqu'à la lisière du bois, et promena ses regards dans toutes les directions. Rien d'extraordinaire n'attira son attention, et aucun son suspect ne frappa ses oreilles. L'intention de Mocandah était de se tenir aussi près que possible de la montagne et de se diriger vers le Sud, en laissant une trace derrière lui, afin de persuader à ses

ennemis qu'ils avaient tous fui de ce côté. Il espérait ainsi parvenir à éloigner les Pawnies.

Tout resta tranquille, en effet, et quand vint le soir, Mocandah faisant signe à Henri et à Hélène de le suivre, il se dirigea vers l'Ouest dans la direction du Mississipi.

Lorsqu'ils atteignirent le fleuve, le soleil avait disparu, et l'obscurité avait succédé au crépuscule qui ne dure jamais plus de quelques minutes dans ces régions; un vent froid commença à souffler à travers les arbres et tous ces animaux, dont l'habitude est de dormir le jour et de chercher leur proie pendant la nuit, firent entendre leur rugissement au milieu de la solitude de la nature. A cette heure, le hibou appelle ses compagnons dans les fourrés; la panthère quitte sa retraite, et le serpent se glisse d'entre la masse de végétation où il s'est tenu abrité contre la clarté du soleil. Une obscurité profonde s'étendit sur le Mississipi, dont les flots grossis par des pluies récentes s'engouffraient en sifflant à travers les osiers et les arbres dénudés qui garnissaient ses bords.

Mocandah, pour qui les bois n'avaient pas de secrets, longea la rive du fleuve et s'arrêta devant un rocher couvert de buissons. Il écarta les branches et montra à Henri un radeau qui était amarré à un arbuste.

— Les Pawnies ont perdu la trace, dit-il. Winnepecannough n'aurait pas laissé là le canot.

Puis, donnant la main à la jeune fille, il l'aida à passer sur le radeau. Henri se plaça à côté de sa sœur, et Mocandah prit les rames.

— A présent, nous voilà sauvés ? demanda Hélène, en levant la tête.

— Oui, répondit son frère ; du moins, j'espère que nous n'avons plus rien à redouter de leur part.

— Le grand Esprit nous protége, dit Mocandah ; mais que le jeune blanc ne soit pas trop prompt à parler.

— Mocandah, dit Henri, mon frère connaît-il l'Indien qui était dans la caverne.

— Un Indien, avec un cœur d'eau, répliqua Mocandah.

— Alors mon frère l'a vu ?

— Mocandah avait reconnu Aigle-Noir, répondit l'Indien, avec un accent d'amertume. Un combat des hommes blancs et des guerriers Comanches eut lieu contre les Pawnies. Mocandah se trouva en face d'Aigle-Noir ; il vit qu'il était faible et que le grand Esprit l'appellerait bientôt à lui. Mocandah lui fit grâce. Il coupa une boucle de ses cheveux, mais il ne le scalpa pas. Il dit à Aigle-Noir d'aller puiser de l'eau et ramasser du bois avec les femmes. Trois fois il a voulu percer de ses flèches le guerrier ottowa ; trois fois, du milieu du fourré où il était caché, le traître Pawnie a tiré sur lui ; mais Mocandah a été généreux parce que son sang ne ferait pas honneur au tomahawk d'un sachem. »

L'Indien se redressa alors de toute sa hauteur et étendit le bras d'un air majestueux.

« Nous nous retrouverons, dit-il. Il y a des reptiles dans le bois et sur la plaine. Nous nous retrouverons, et Mocandah débarrassera son chemin et celui de ses amis d'une créature venimeuse. »

A ce moment, ils étaient arrivés au milieu du fleuve. Tout à coup une détonation se fit entendre ; une balle siffla au-dessus du radeau. Puis des lumières allant et

venant, se firent voir le long de la rive qu'ils venaient de quitter.

« Il est temps, dit l'Indien.

— Nous sommes découverts ! s'écria Henri.

— Que le jeune blanc et sa sœur ne s'alarment pas, répliqua Mocandah. Les Pawnies n'ont pas de bateau ; le fleuve est large, et, dans un instant mon frère sera en sûreté. »

Et, redoublant d'énergie, il rama vigoureusement.

L'obscurité était plus épaisse de ce côté, à cause d'un bouquet de bois qui s'étendait jusque sur les bords du fleuve. Des arbres avaient été déracinés par la force du courant, et beaucoup d'entre eux étaient tellement penchés en avant que c'était miracle qu'ils ne tombâssent pas. D'autres avaient leurs branches plongées dans l'eau et rendaient très-dangereuse pour les petits bateaux la navigation dans ces parages.

Mocandah, cependant, poussa le canot droit au plus épais de l'obscurité ; puis, laissant de côté la rame dont il s'était servi avec tant d'adresse, il s'accrocha aux branches des arbres et approcha du bord.

« C'est fait, dit-il.

— Nous allons aborder ici ? demanda Henri.

— Mon frère oublie que les Pawnies ont l'œil perçant, et qu'ils couvrent le rivage. Les balles ne respectent personne, pas plus les jeunes que les vieux. Mocandah est un guerrier, et il a parlé. »

Henri comprit parfaitement, malgré le sens mystique de ses paroles, que c'était surtout à cause du danger auquel Hélène serait exposée, qu'il se montrait si prudent.

Il chercha dans les ténèbres la main de l'Indien et la serra dans la sienne.

« Mon cœur te remercie, Mocandah, quoique je ne trouve pas d'expressions pour te témoigner toute ma gratitude. »

L'Indien lui rendit son serrement de main, mais ne prononça pas un mot.

Le canot, d'ailleurs, était arrivé si près de la rive que l'obscurité seule pouvait rendre le débarquement difficile. Mais, pour Mocandah, ce n'était pas là un obstacle ; il aida Henri et Hélène à monter sur le tronc d'un large sycomore qui était renversé, et, de là, ils descendirent aisément à terre.

« Il y a non loin d'ici une hutte dans laquelle la sœur de mes frères blancs pourra se reposer, dit l'Indien. Pendant qu'elle dormira, je veillerai.

— Si, observa Hélène, timidement, il était de l'intérêt de notre salut de continuer à marcher pendant la nuit, j'essayerais.... J'ai du courage.

— Non, répliqua Mocandah. Ma sœur se reposera... que son sommeil soit calme comme celui de la jeune colombe dans le nid de sa mère. »

Il y avait quelque chose de si doux et de si plaintif dans l'accent avec lequel il prononça ces paroles, qu'Hélène sentit son cœur déborder d'émotion. Ses yeux s'emplirent de larmes, et elle ne put répondre.

Elle s'attacha au bras de son frère, et tous deux suivirent Mocandah.

Soudain l'Indien s'arrêta.

« Silence !... Écoutez ! dit-il. »

Un clapotement dans l'eau, puis un son pareil à celui

que produirait une jeune baleine en soufflant et en prenant ses ébats, troublèrent le calme de la nuit.

« Les crocodiles des marais, dit l'Indien, profitent de la crue de la rivière pour chercher leur proie. »

XXIX

LE BIVOUAC PENDANT LA NUIT.

Henri Palmer éprouva un froid au cœur en entendant parler des crocodiles, de ces monstres hideux qu'il avait espéré n'avoir pas à affronter dans ses épreuves.

« Mocandah ! s'écria-t-il, au nom du ciel, ne pouvons-nous pas nous éloigner du voisinage de ces reptiles ? »

— Les marais de Mississipi, répondit l'Indien, sont pleins de ces monstres à écailles. Nous sommes tout près de la crique jaune.

— Qu'appelles-tu ainsi ?

— La maison du crocodile quand il est pressé par la faim, ou quand, emporté par l'ardeur de la chasse, il descend la rivière.

— Oui, dit Henri, j'ai entendu parler de ces parages. Il est assez rare que les crocodiles s'aventurent aussi bas; mais quand cela leur arrive, ils entrent dans la crique jaune et nagent à travers la boue et les buissons pour regagner les passages où ils se tiennent d'habitude. »

Mocandah par un son guttural, fit comprendre qu'il approuvait cette explication.

« Je crois, ajouta Henri, que cette crique, remarquable par la quantité de fange jaune dont elle est remplie,

côtoie le Missisipi pendant la distance de plusieurs milles.

— Mon frère a raison, dit l'Indien. Le grand Esprit a fait une petite rivière à côté du père des fleuves; mais les eaux de la petite rivière coulent lentement, et sont rendues épaisses par le sol auquel elles se mêlent. »

Le clapotement produit par le crocodile se fit de nouveau entendre, mais évidemment à une plus grande distance.

« Suivez-moi, dit Mocandah; suivez-moi! N'ayez pas peur du crocodile, Mocandah a regardé dans des yeux aussi terribles que ceux-là et n'a pas frémi. »

L'Indien, qui semblait voir parfaitement malgré l'obscurité, les conduisit par des sentiers détournés assez loin de la crique jaune, et bientôt ils purent croire que tout danger était passé.

« Chère sœur, murmura Henri, nous voici maintenant sous les arbres, et nous avons laissé loin derrière nous ce terrible reptile! »

Hélène frissonna.

« Tu as froid? lui demanda son frère.

— Oui, répondit-elle, j'ai froid... froid au cœur! »

Le ton dont elle avait parlé exprimait la souffrance, et Henri en fut tellement alarmé, qu'il cria à l'Indien :

« Mocandah, tu nous as parlé d'une hutte dans laquelle Hélène pourra s'abriter... où est-elle?

— Mon frère est impatient, répliqua l'Indien.

— Non, non, ne crois pas cela, dit Henri, mais ma sœur tremble et elle se sent faible.

— La fille des visages pâles n'est pas comme la femme des Peaux-Rouges, répondit Mocandah. La hutte est ici! »

Tout était sombre et profondément obscur à l'endroit où l'Indien s'arrêta. Mais les nuages, qui, aussitôt après

le coucher du soleil, avaient couvert l'espace, ne tardèrent pas à se disperser sous le souffle d'une brsie très-fraîche, et bientôt apparut un ciel bleu parsemé de millions d'étoiles. Une sorte de demi-jour, semblable à un crépuscule, éclaira doucement l'intérieur du bois.

Henri aperçut une petite hutte sur le toit de laquelle toutes sortes de plantes couraient avec une richesse de végétation qu'on ne trouve que dans les pays vierges ou sous le ciel des tropiques. Des vignes sauvages croissaient tout autour des murailles, et il est probable que c'était grâce à leur soutien qu'elles se tenaient encore debout tant bien que mal. « Voyez ! dit Mocandah, en indiquant la hutte.

— Cette cabane est assurément bien cachée, répliqua Henri.

— Mon frère a parlé, murmura l'Indien. La fille des visages pâles, dont les yeux parlent au cœur de Mocandah, sera en sûreté. »

Et il entra dans la hutte.

Tout à coup un rugissement retentit.

Henri entoura sa sœur de son bras gauche et saisit son couteau de sa main droite.

Mais trois minutes ne s'étaient pas écoulées que Mocandah reparut.

« Qu'est-ce ?... Au nom du ciel qu'est-ce que c'est? cria Henri.

— Elle est morte, répondit l'Indien.

— Morte ?... Qui est morte ?

— La panthère des bois est devenue faible et timide, dit Mocandah, en essuyant sa hachette teinte de sang.

— Une panthère ! répétèrent Henri et Hélène.

— Mocandah l'a dit, reprit l'Indien. Il y avait une panthère dans la hutte. Elle la réclamait comme son wigwam, et en disputait la possession à Mocandah. Regardez ! »

Le guerrier ottowa se procura une lumière en allumant une branche de sapin qu'il tint d'une main, tandis que de l'autre il attira à lui une panthère à laquelle il avait brisé la tête d'un coup de son tomahawk.

Henri ne put s'empêcher de frissonner.

« Cette hutte, dit-il, n'est pas un endroit où ma sœur puisse dormir. »

L'Indien le regarda d'un air étonné, et puis montra la panthère. « Mocandah l'a tuée, dit-il. La panthère vit toujours seule. Il n'y en a jamais deux à la fois dans le même endroit. La fille des visages pâles n'a plus rien à craindre. »

En affirmant qu'il n'y avait plus de danger, Mocandah avait raison ; néanmoins, Henri éprouvait de la répugnance à voir sa sœur prendre possession d'un endroit encore chaud des émanations d'un pareil animal.

« Hélène, dit-il, penses-tu que tu pourras dormir dans la hutte ? »

La jeune fille garda le silence ; mais il était évident qu'elle considérait la cabane avec un sentiment d'horreur qui ne lui aurait pas permis d'y trouver un seul instant de repos.

Mocandah ne comprenait rien aux scrupules d'Henri et de sa sœur, car il lui semblait que la hutte étant débarrassée de la panthère, elle était aussi bonne qu'un palais pour y passer la nuit.

« Mocandah, dit Henri, il faut nous pardonner des

préjugés inconnus à ta race. Ma sœur ne pourrait reposer dans cette hutte : veux-tu m'aider à lui construire un abri ?

— Mocandah comprend, répliqua l'Indien, d'une voix douce. Mocandah fera une autre hutte sous laquelle aucune bête fauve n'aura fermé les yeux ni dans le sommeil ni dans la mort. »

Il ne restait plus de nuages au ciel, avons-nous dit, la nuit était délicieuse. Les grands arbres balançaient mollement leurs cimes sous le souffle de l'air, et l'on entendait à distance, le bruit monotone des vagues qui venaient battre les bords du fleuve.

Pendant qu'Henri Palmer, heureux d'avoir retrouvé sa sœur, admirait le glorieux spectacle au centre duquel il était placé, Mocandah s'occupait activement. Avec une dextérité merveilleuse, il ramassa des branches d'arbres et les lia ensemble avec des courroies qui servaient à attacher ses propres vêtements. Il avançait si rapidement dans sa besogne qu'il eut complétement entouré de feuillage un petit espace, et qu'il lui donna presque l'apparence d'une habitation avant qu'Henri fût prêt à lui porter aide. Après avoir formé un toit avec les branches dont le feuillage était le plus épais, il étendit sa couverture sur le sol, et dit :

« Le wigwam est préparé.

— Tâche de reposer, ma sœur, dit Henri, en faisant entrer Hélène sous la hutte ; dors en paix, car ceux qui veilleront pour toi feront en sorte que tu sois à l'abri de tout danger. »

L'Indien s'approcha et plaça son bissac au bord de la hutte. « Voilà des provisions, dit-il ; la fille des visages

pâles doit être faible et elle a besoin de nourriture. Le guerrier ottowa suit la trace de son ennemi et peut attendre. »

Non, dit Hélène, je n'ai pas faim, mais un peu d'eau, si je pouvais en avoir, me ferait beaucoup de bien.

— La rivière est tout près, fit observer Henri, mais je crains que ses eaux jaunâtres ne soient mauvaises à boire.

— L'homme rouge, répliqua Mocandah, n'étanche point sa soif dans les eaux sales du Mississipi. Le grand Esprit fait jaillir pour lui, de la terre, des sources limpides. Mocandah va revenir.

Il disparut sans bruit au milieu des arbres.

— Combien l'intelligence de Mocandah est surprenante, dit Henri. Il va aller droit devant lui à quelque source, et rapportera de l'eau claire plein la coquille qu'il porte suspendue à sa ceinture.

— Oui, que serions-nous devenus sans lui? répliqua Hélène; il est naturellement bon et généreux : nous lui devons une grande reconnaissance.

— Voici qu'il revient, dit Henri.

L'Indien s'approcha.

— Mon frère et ma sœur au visage pâle parlent trop haut, dit-il, et l'écho de la forêt répète leurs voix.

— Tu as raison, Mocandah, répliqua Henri, car nous ne savons point parler comme toi, de ce ton étouffé qui fait que tes paroles, quoique bien distinctement prononcées, ne dépassent pas l'oreille de celui à qui elles sont adressées.

— Le grand Esprit donne des instincts différents à

homme rouge et à ses frères blancs. Ma sœur, voici de l'eau claire ; buvez. »

Il présenta la coquille à Hélène, qui la vida avec avidité, et se trouva ensuite considérablement soulagée. Quelques minutes après, elle se glissa sous l'abri de feuillage qui avait été préparé pour elle.

L'Indien fit deux fois le tour des arbres qui avoisinaient la hutte, puis il s'accroupit dans cette attitude silencieuse que prennent les Peaux-Rouges quand ils veulent se reposer sans dormir.

Henri s'approcha de l'Indien et lui dit :

« Mocandah, devons-nous retraverser le fleuve et continuer à marcher vers le nord, ou devons-nous descendre à travers les bois?

— Mocandah, va réfléchir. »

XXX

L'ATTAQUE DU CROCODILE.

L'Indien posa sa tête sur ses mains, et, pendant près de cinq minutes, demeura immobile. Puis il parla à voix basse.

« La route est longue et périlleuse, dit-il. Un guerrier sur le sentier de la guerre ou un chasseur à la poursuite du daim pourraient en rire, mais la fille des visages pâles est faible. »

— Tu as raison, Mocandah, répliqua Henri ; nous serons donc obligés de choisir la route la moins fatigante. »

L'Indien fit un signe d'assentiment.

— La jeune fille est brave, dit-il, mais ses forces trahiraient sa volonté; d'ailleurs, la trace serait large et trop visible dans les marais. Nos ennemis nous suivraient pas à pas. La balle du fusil, la flèche des Pawnies, ou la crainte d'être arrêtée et mise à mort la frapperaient au cœur. Mocandah a parlé.

— Mais, fit observer Henri, mon frère ne craint-il pas qu'un aussi long détour... »

L'Indien l'interrompit en faisant un geste d'impatience. Puis, tout à coup, il tressaillit et leva les mains en signe d'avertissement.

« Silence! silence! murmura-t-il. Mon frère discute tandis que le danger est là dans le fourré.

— Le danger! » s'écria Henri.

Mocandah le toucha légèrement sur le bras, et tous deux prêtèrent l'oreille avec anxiété. Le calme de la nuit avait quelque chose de grand et de terrible à la fois. On eût dit que la nature entière était endormie, et que la vie s'était réfugiée dans les étoiles qui versaient leur blanche lumière sur les bois et les flots du grand fleuve. Ce silence se prolongea si longtemps que l'Indien lui-même aurait pu penser qu'il s'était trompé en croyant entendre remuer.

Mocandah se disposait à parler quand arriva jusqu'à eux un son si étrange, du moins pour Henri, qu'il causa à celui-ci plus de surprise que d'alarme. C'était quelque chose entre le gémissement plaintif d'un jeune agneau et le faible cri d'un enfant.

Les yeux de l'Indien s'enflammèrent et brillèrent de l'éclat d'une fière énergie. Le son se répéta encore deux fois, et le cœur d'Henri cessa presque de battre, tant ce

bruit était singulier. On aurait dit un géant d'une taille surhumaine qui se serait pris à bâiller, et dont les mâchoires, en se refermant, auraient produit un claquement effrayant.

« Wagh ! » dit Mocandah, si bas qu'il était presque impossible de l'entendre.»

Henri lui serra le bras convulsivement et lui murmura à l'oreille, d'une voix haletante : « Qu'est-ce ? qu'est-ce?..... Au nom du ciel ! dis, qu'est-ce que cela ?

— Le crocodile.

— De la crique jaune ?

— Mocandah l'a dit ! c'est le crocodile de la crique jaune.

— Mon Dieu ! murmura Henri ; comment pourrons-nous lutter contre un tel monstre !

— Silence ! silence ! dit l'Indien. Que mon frère se fie à Mocandah, quoiqu'il préférât rencontrer deux guerriers Pawnies sur son chemin. Mais l'homme rouge ne recule pas devant un combat avec le monstre des marais ! »

Il prit Henri par le bras et l'entraîna dans l'ombre d'un sycomore.

La hutte de feuillage dans laquelle reposait Hélène était à environ trente pas d'eux, tandis qu'immédiatement devant s'étendait un espace découvert où croissait en abondance un riche et luxuriant gazon. Différents sentiers tortueux conduisaient des bords de Mississipi à cet endroit, et ce fut vers l'une de ces routes étroites que Mocandah dirigea l'attention d'Henri. Celui-ci aperçut un objet qui lui parut tout d'abord ressembler à l'écorce rugueuse d'un arbre, et qui s'avançait comme si quelqu'un l'eût poussé par derrière. Mais à peine cet objet fut-

il plus près d'une dizaine de pieds, qu'il commença à se mouvoir d'un côté sur l'autre, et puis produisit ce son étrange qui imitait si bien le vagissement d'un enfant.

C'était un monstrueux crocodile qui venait de se dégager d'entre les arbres.

— Hélène ! ma sœur ! murmura Henri, je veux être auprès d'elle pour la défendre !

Mocandah l'arrêta.

« Mon frère blanc, dit-il, veut-il avoir confiance en Mocandah ?

— Mon Dieu ! secourez-nous ! s'écria Henri.

L'Indien lâcha son bras avec un geste de désappointement.

— Voyez ! voyez ! dit le jeune homme, en joignant les mains ; il se dirige vers la hutte !

— C'est vrai, dit l'Indien, le crocodile s'attaque toujours aux jeunes filles des Ottowas. Il entend la douce respiration de ma sœur qui dort. Oh ! frère des visages pâles ! ne veux-tu pas te fier à Mocandah ?

Henri posa ses deux mains sur la poitrine de l'Indien.

« Sauve-la ! Mocandah ! sauve-la ! dit-il. Je mets mon espérance en Dieu et en toi ! »

Mocandah ne prononça pas un mot, mais il tira son tomahawk, et s'enfonça dans la forêt en prenant une direction contraire à celle que suivait le monstre, qui était maintenant entièrement à découvert, et dont la masse, longue d'au moins quinze pieds, disparaissait presque sous des racines qu'il avait ramassées dans la crique jaune.

Il n'était pas dans la nature généreuse d'Henri de rester tranquille à l'ombre d'un arbre tandis que sa sœur

était particulièrement exposée à la voracité du crocodile.

Un moment, il mesura des yeux la longueur du reptile, puis s'élança vers la hutte que l'Indien avait construite pour Hélène. Il oublia complétement qu'il y eût personne autre que lui capable de la protéger. Il ne se souvenait même plus de Mocandah, tant la vue du péril avait bouleversé ses idées. Il ne voyait plus que le crocodile, il ne pensait plus qu'à sa sœur.

Il écarta violemment les branches et les feuilles qui fermaient l'entrée de la hutte, et il appela Hélène avec des accents à la fois de terreur et de dévouement.

Il savait qu'il ne pourrait lutter victorieusement contre le monstre, mais il était prêt à mourir avec elle.

« Hélène ! ma sœur ! cria-t-il, éveille-toi ! le danger est proche. »

Le jeune fille se dressa sur la couverture que Mocandah avait étendue pour elle sur l'herbe, ouvrit les yeux avec égarement, puis se levant soudain, elle s'attacha au bras de son frère. Mais au bout d'un instant, écartant les tresses de ses beaux cheveux, elle parla avec plus de calme.

« Ai-je rêvé ? demanda-t-elle.

— Rassure-toi, ma sœur, dit Henri, du courage, et tout ira bien.

— Il m'a semblé, reprit-elle, qu'une voix m'appelait et m'avertissait que le péril était près de nous ?

— En effet, Hélène, répondit Henri.

— Mais ce danger ?

— Silence ! » dit à côté d'eux une voix profonde.

Henri et Hélène tressaillirent et virent avec surprise

que Mocandah était dans la hutte. Il était entré en se glissant comme un serpent, et avec si peu de bruit qu'il n'avait pas été aperçu. D'une main il tenait son tomahawk; dans l'autre il avait un long pieu de bois dur. Ce pieu, Mocandah l'avait aiguisé en pointe. Il pouvait avoir douze pieds de long, et il le portait horizontalement.

« Silence! silence ! murmura-t-il. Mon frère et ma sœur au visage pâle parlent trop haut, et écoutent trop leur cœur. »

Henri, en voyant l'Indien armé de sa lance, se reprocha d'avoir manqué de confiance en lui, en oubliant la promesse qu'il lui avait faite de protéger sa sœur.

« Mocandah, dit-il, tu as raison. Pardonne-moi si j'ai paru douter de ta parole.

— Mon frère va voir comment un chef des Ottowas luttera contre le grand monstre des marais.

— Que dit-il? demanda Hélène, qui sentit renaître sa terreur. Contre quoi va-t-il lutter ?

— N'aie pas peur, répondit Henri ; un crocodile nous a suivis de la crique jaune. Mais Mocandah sait comment nous débarrasser de sa visite.

— Silence ! » dit l'Indien.

En parlant, il posa un genou à terre, et tint son long pieu de telle façon que l'extrémité sortait de beaucoup en dehors de la hutte. Puis, au milieu du calme qui régnait dans le bois, on entendit ce bruit plaintif auquel tout d'abord l'oreille exercée de l'Indien avait reconnu l'approche du crocodile. Un autre bâillement, suivi d'un horrible claquement des mâchoires, annonça que le monstre était proche.

Hélène se serra contre son frère, qui essaya de la rassurer.

Mocandah étendit le bras pour indiquer qu'il voulait maintenant un silence absolu. Il se fit un bruissement parmi les branches qui formaient la hutte : C'était le monstre qui cherchait à se frayer un passage. Bientôt il avança suffisamment la tête pour examiner ce qu'il y avait dans l'intérieur, et tout en se balançant, il recommença ses cris pareils à ceux d'un enfant ; ses hideuses mâchoires s'entr'ouvrirent, c'était ce que l'Indien attendait : de toute la force de ses bras nerveux, il enfonça son pieu droit dans la gueule du monstre ; et, poussant un cri qui retentit dans la forêt, il bondit sur ses pieds, et faisant glisser ses mains jusqu'à l'extrémité de la lance, il pesa dessus de toute son énergie, en s'en servant comme d'un levier. Il réussit à renverser le crocodile sur le dos.

Il y eut un craquement des branchages, et toute la hutte s'affaissa ; mais le crocodile était réduit à l'impuissance. Il battait l'air de ses petites pattes, et sa queue couverte d'écailles frappait la terre. Malgré tous ses efforts, il ne put se retourner. L'Indien, armé de son tomahawk, l'attaqua avec furie.

Au bout de quelques minutes, Mocandah se redresse, en jetant un cri de triomphe, et montra le crocodile en proie aux dernières convulsions. « C'est fini », dit-il.

Au moment où la hutte s'était écroulée, Henri avait saisi sa sœur dans ses bras et l'avait emportée à quelque distance du lieu du combat.

Quand l'Indien les rejoignit, il était calme et impassible comme à son ordinaire.

« Les oiseaux de proie, dit-il, auront leur pâture. »

Puis il réfléchit, regarda ensuite les étoiles, et prononça quelques paroles à voix basse. Sans rien dire, il alla chercher au milieu des ruines de la hutte la couverture qui avait servi de lit à Hélène. Il l'attacha aux branches d'un sycomore et d'un chêne, de façon à former une sorte de hamac.

« Que la jeune fille pâle repose, dit-il. La nuit n'est qu'à moitié écoulée. Les étoiles n'ont parcouru que la moitié de leur course vers les cavernes où elles se cachent à l'abri de la clarté du soleil. Que ma sœur repose en sûreté et en paix.

— Merci, Mocandah, merci ! dit Henri. Hélène, repose-toi dans la couche que Mocandah t'a préparée. Tu y seras à l'abri de tout danger, à l'exception des moustiques.

— La jeune fille, répliqua l'Indien, n'a rien à craindre. Mocandah a averti les insectes d'avoir à s'éloigner. »

En effet, l'Indien s'était élancé jusqu'à la branche de l'arbre qui était au-dessus du hamac, et aussitôt l'air s'était trouvé imprégné d'une odeur de tabac.

Le petit nuage de fumée provenant de quelques feuilles sèches de tabac auxquelles il avait mis le feu commença à s'étendre au-dessus de la couverture. Il était certain maintenant qu'aucun insecte ne s'aventurerait à passer à travers la vapeur.

« Mocandah ! Mocandah ! dit Henri ; tu penses à tout.

— Ce n'est rien, répondit l'Indien.

— Allons, ma sœur, continua Henri, tâche de te reposer, car nous aurons encore bien des fatigues à supporter. »

Il aida Hélène à se placer dans le hamac ; et celle-ci,

en se sentant bercée doucement sous le grand sycomore, ne tarda pas à s'endormir.

XXXI

LA POURSUITE.

La nuit s'écoula rapidement. Les étoiles brillèrent d'une lumière de plus en plus éclatante, puis soudain elles pâlirent, et le cri d'un oiseau annonça l'approche de l'aurore. Des bruits étranges éveillèrent successivement les échos de la forêt, à mesure que ses habitants, arrachés à leur sommeil, saluaient les premiers rayons du soleil dorant le sommet des grands arbres.

Mocandah toucha le bras d'Henri.

« Il fait jour, dit-il. La jeune fille pâle dort quand elle devrait courir dans le sentier de la solitude.

— Je vais l'éveiller, si mon frère croit qu'il est temps, dit Henri.

— Mocandah a parlé. »

L'Indien ramassa une certaine quantité de branches de sapin, posa dessus un monceau de feuilles jaunies, et y mit le feu : une légère fumée bleue monta en spirales dans l'air.

Hélène, que son frère avait éveillée, se trouvait beaucoup plus forte après ces quelques heures de repos ; et, comme il arrive en pareille circonstance, l'éclat du jour naissant ranima l'espérance des fugitifs.

L'Indien coupa une branche d'acacia et la mit dans la

main d'Henri, en disant : « Que mon frère chasse la fumée, pour que les Pawnies ne puissent la voir.

Et il montra à Henri comment il devait l'agiter doucement au-dessus du feu.

— Voilà une drôle de façon de souffler sur la flamme, fit observer le jeune Palmer.

— Mon frère se trompe, répliqua l'Indien. Si la fumée montait droit vers le ciel, l'œil perçant des Pawnies l'apercevrait, et découvrirait l'endroit où la jeune fille blanche a reposé. Qu'on la disperse et elle se mêlera comme un nuage au brouillard du matin. »

L'Indien ouvrit ensuite son bissac, et en tira quelques morceaux de venaison desséchée qu'il se disposa à faire cuire en les plaçant devant le feu, en travers sur deux bâtons. Henri, pendant ce temps, agitait sans relâche la branche d'acacia.

Mocandah s'approcha, et tendit le bras vers le jeune Palmer, en disant : « Où est l'eau brune des visages pâles ? La jeune fille aimera à boire.

— Quoi donc ? demanda Henri.

— Où est-elle ? continua l'Indien.

— Que veut dire mon frère ?

— La poudre que le jeune blanc a dans sa poche... »

Henri tira de son paletot une petite bouteille.

« Je l'avais oublié, dit-il; c'est du café que ma mère m'avait remis au moment de partir et que j'ai pu conserver au milieu de tant de péripéties ; seulement, je me demande comment Mocandah a pu savoir que je l'avais.

— Mocandah a des yeux.... »

L'Indien versa un peu de café dans la coquille qui lui

avait servi à puiser de l'eau à la source, la veille. Hélène eut ainsi une boisson fortifiante, avec un morceau de venaison. Tout cela n'était pas exquis, mais enfin, pour un déjeuner fait dans les bois, ce n'était pas trop mauvais.

Mocandah, toutefois, pressa le repas; et, quand il fut fini, ce fut avec un soulagement manifeste qu'il dispersa de tous côtés les fragments de charbon, pour empêcher toute fumée.

Puis, ils se mirent en marche. Ils ne tardèrent pas à arriver à un endroit découvert qui pouvait avoir un quart de mille d'étendue, et qui s'élevait graduellement jusque sur les bords de la crique jaune, qu'ils avaient, d'ailleurs, toujours longée depuis qu'ils avaient quitté leur bivac.

L'Indien fit signe à ses amis de rentrer dans l'ombre des arbres. Ensuite, de deux ou trois coups de son tomahawk, il coupa la principale branche d'un énorme sycomore qui étendait ses bras dans la direction du Mississipi. En portant devant lui la branche touffue, et en se tenant presque couché à terre, il se glissa, avec précaution, jusqu'au sommet du monticule. De là il eut une vue beaucoup plus vaste qu'on n'aurait imaginé. Le côté nord du fleuve n'était pas, à beaucoup près, aussi boisé que celui sur lequel se trouvaient les fugitifs; et de la position où il était, Mocandah embrassait du regard tout l'horizon.

Tout à coup, il vit se détacher de la rive opposée un radeau et un canot. Dans le canot était Winnepecannough. Le sachem des Ottowas n'eut pas de peine à le reconnaître à la façon dont il manœuvrait.

Le Pawnie aborda et ensuite disparut dans les fourrés. Quant au radeau, il remonta doucement le courant.

Mocandah comprit quelle était l'intention de ses ennemis. Le radeau devait tenir le fleuve, tandis que Winnepecannough chercherait à découvrir la trace des fugitifs, soit en amont soit en aval.

Un instant, Mocandah fut tenté de rentrer dans la forêt et de mettre fin, par une mort prompte, à l'espionnage du Pawnie; mais il craignit d'attirer le danger sur ses amis, ne doutant pas que les compagnons de Winnepecannough se missent à sa recherche dans le cas où son absence se prolongerait.

« Nous nous retrouverons! murmura le guerrier ottowa. L'heure viendra. »

Il descendit de son poste d'observation avec les mêmes précautions qu'il avait prises en venant. Sachant que des yeux indiens allaient épier leurs mouvements, il sentit combien il était important pour ses amis de mettre le plus possible de distance entre eux et leurs adversaires. Malheureusement, le terrain qu'ils avaient à parcourir était découvert, et, au delà, s'étendaient des fourrés dans lesquels on n'aurait pu se cacher qu'en se jetant à plat ventre contre terre.

« En avant! cria Mocandah, dès qu'il eût rejoint ses amis; que la jeune fille pâle use de toutes ses forces pour courir. La forêt est aussi loin devant nous que l'est le soleil du milieu de la course qu'il a à parcourir dans le ciel. En avant!

— Tu as donc vu nos ennemis? dit Henri,

— Un bateau est sur le Mississipi, et la joie du meurtre brille dans les yeux de ceux qui remontent le fleuve. Winnepecannough, ajouta-t-il, est dans le bois, et il aura bientôt trouvé la trace. Mais les étoiles brilleront, de nouveau,

au ciel, et le calme succédera aux doux chants des oiseaux avant que les Pawnies parviennent à nous atteindre. Les amis de Mocandah traverseront le chemin libre devant eux !

— Tu entends, Hélène? dit Henri. Mocandah est certain que nous leur échapperons. »

L'air du matin était frais, et la jeune fille marchait plus aisément que sous les ombres des grands arbres.

Ils avaient parcouru environ un mille, et ils étaient encore au milieu des buissons au-dessus desquels leurs têtes devaient apparaître aux yeux de leurs ennemis comme autant de points noirs, quand un coup de fusil les fit tressaillir.

Trois autres détonations suivirent la première.

« Winnepecannough, dit Mocandah, a découvert la trace. Il a donné le signal aux Pawnies qui lui ont répondu. Mais bientôt nous serons, de nouveau, sous l'ombre des grands bois. »

Henri soutenait sa sœur, et, par ses paroles, excitait son courage.

Une légère expression de douleur passa sur la figure d'Hélène, et elle s'appuya fortement sur le bras de son frère. Celui-ci s'écria vivement :

« Ma sœur, qu'as-tu ?

— J'espère que ce n'est rien, répondit la jeune fille; mais une épine m'est entrée dans le pied. Ne t'inquiète pas... la douleur est déjà moins grande.

— Nous allons trouver un moyen de te porter ; on va préparer une litière. »

Mocandah s'était arrêté au bouquet de bois auquel aboutissait le sentier. Il fit signe à ses amis d'accourir ; mais

avant qu'ils eûssent traversé l'espace qui les séparait de lui, un cri, semblable à celui d'un hibou, s'éleva tout près deux. Mais d'où venait-il ? De la route qu'ils venaient de suivre ou du bois dans lequel ils allaient pénétrer ?

Mocandah lui-même parut être en défaut, et il observa pe tous côtés pour découvrir un indice qui l'éclairât. Sans aucun doute, un écho avait répété le cri de guerre du Pawnie.

Toutefois, l'hésitation de l'Indien ne dura pas longtemps. Il fit, de nouveau, signe à ses amis blancs d'avancer, et aussitôt qu'ils eurent dépassé les premiers arbres, il leur dit, de son ton guttural :

« Vite, placez-vous derrière ce platane. »

Il prit son arc et y adapta l'une des petites flèches qu'il portait toujours avec lui. Puis, se posant sur un genou, il sembla regarder le ciel; ensuite, élevant son arc au-dessus de sa tête, il lança la flèche. Au même moment, il poussa le cri de guerre des Ottowas.

La flèche siffla, décrivit dans l'air une courbe gracieuse, et disparut dans un bouquet de buissons.

Un rugissement sortit du fourré, et Aigle-Noir bondit, ayant le bras atteint.

« Wagh ! dit Mocandah. La distance était grande, mais Mocandah est un guerrier. »

Le Pawnie s'enfuit dans le bois à travers lequel il était venu si doucement; mais il n'ignorait pas que Mocandah avait les yeux sur lui, et il marcha en zig-zag, tournant aussi soudainement qu'une chauve-souris dans le crépuscule du soir, de telle sorte qu'il était difficile de le viser.

Mocandah lui envoya deux flèches encore, mais aucune ne l'atteignit.

L'Indien rattacha son carquois sur ses épaules.

« Le Pawnie, dit-il, est une femme, et son cœur se changerait en eau s'il rencontrait Mocandah dans le sentier de la guerre. »

Et, sans ajouter un mot, il reprit sa course à travers la forêt.

« Hélène, dit Henri, peux-tu marcher?... Ton pied te fait-il toujours mal?

— Oui, oh! oui, répondit-elle. Cependant, avançons; il me semble que la douleur est plus vive quand je suis au repos. »

L'Indien manifestait énergiquement son impatience. Il paraissait très-désireux d'être sorti de cette partie du bois, et ce n'était pas sans raison, car à peine avaient-ils fait un autre quart de mille, qu'un son semblable à celui d'une troupe se fit entendre sur leur droite.

Mocandah était d'une cinquantaine de pas en avant; mais, en deux bonds il se trouva près de ses amis.

« Les Pawnies sont nombreux, dit-il, et ils ont tous franchi le fleuve. Les visages pâles peuvent-ils, pendant quelques instants, égaler la vitesse du cerf poursuivi par le chasseur? Alors Mocandah les conduira dans un endroit où ils seront en sûreté.

— Non.... j'ai peur que non! répondit Henri, ma sœur a une épine dans le pied.

— Mocandah portera la jeune fille. »

Et, sans attendre une réponse, il prit Hélène dans ses bras et courut de toute la vitesse de ses jambes.

XXXII

LA TRACE DU SANG.

Au bout de quelques secondes, Mocandah et ses amis se trouvèrent presque dans l'obscurité. Les grands arbres qui, sur le bord de la plaine, s'élevaient droits et laissaient passer à travers leurs branches la lumière du jour, avaient fait place à une tout autre espèce de végétation.

Plus serrés les uns contre les autres, ils avaient manqué d'air pour grandir; leurs branches s'étaient entremêlées avec une luxuriante confusion, et des plantes parasites s'étaient enroulées autour d'elles et autour des troncs, semblables à des serpents, en une si grande quantité qu'à une hauteur de moins de quinze pieds de terre il y avait un dôme complet de verdure et de feuillage.

Les faibles rayons du jour qui passaient à travers les lianes donnaient aux différents objets les couleurs du prisme. Enfin, il semblait que dans cette partie de la forêt on respirait une atmosphère toute particulière. C'était un lieu bien fait pour être le repaire des animaux féroces.

Mais l'Indien ne s'arrêta point pour admirer les rayons de lumière aux couleurs variées qui, à de certains intervalles, se jouaient sur son chemin. Les beautés de cette grande et mystérieuse nature n'exerçaient, en ce moment, aucun charme sur lui.

Il portait Hélène avec une aisance qui prouvait combien ce fardeau était léger pour ses forces. Un père n'au-

rait pas montré plus de soin et de tendresse que le guerrier ottowa n'en témoignait à la jeune fille.

Il s'arrêta soudainement.

Il était arrivé à une étroite éclaircie où croissait un épais gazon.

Le murmure d'une source frappa leurs oreilles.

Le guerrier déposa Hélène sur une touffe d'herbe. Tous avaient eu plus ou moins la figure et leurs vêtements déchirés par les branches et les buissons; mais l'instant était trop solennel pour qu'aucun songeât à se plaindre.

Mocandah s'engagea dans un étroit sentier qui paraissait avoir été creusé par les bêtes fauves, habituées, sans doute, depuis de longues années, à le suivre pour aller étancher leur soif à la source.

« Mocandah! cria Henri, n'est-il pas à craindre que ce chemin n'aboutisse au repaire de quelque bête féroce?

— Puma! dit l'Indien. Le puma est blessé et s'est caché pour mourir. Le sang du puma est sur les feuilles. Les visages pâles n'ont donc pas d'yeux? Les visages pâles n'ont donc pas d'oreilles? »

Il indiqua la terre, mais Henri et sa sœur ne remarquèrent rien d'extraordinaire; ils n'entendirent d'autre bruit que celui de l'eau qui coulait à quelque distance.

Un sourire éclaira un instant les traits graves de l'Indien. Puis, se baissant, il prit une poignée de feuilles sèches et les laissa tomber lentement les unes après les autres, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que deux ou trois collées ensemble.

« Le sang du puma, dit-il.

— Si je ne me trompe, dit Hélène, Mocandah veut

nous faire comprendre qu'un puma blessé a récemment passé ici ?

— Écoutez ! »

Henri et sa sœur prêtèrent l'oreille, mais encore ils n'entendirent rien que le murmure de l'eau.

« La voix du puma, dit l'Indien. Le puma, aux yeux fiers et brillants, attend la mort ! »

Mocandah distinguait sans doute des sons qui, pour les fugitifs, se confondaient avec le murmure de la source. Il se remit à marcher à grands pas; mais Henri remarqua qu'il détachait son tomahawk, et cette observation fit qu'il attira sa sœur plus près de lui, afin de mieux la protéger en cas d'un danger soudain.

Tout à coup le chemin parut barré devant eux de manière à leur enlever toute possibilité d'avancer. Ce phénomène n'est pas rare dans les forêts d'Amérique où il arrive que des ouragans renversent des files d'arbres qui s'accumulent les uns sur les autres, et se trouvent, avec le temps, reliés par une foule de plantes parasites, de façon à former de véritables barricades.

Mocandah posa un genou sur un chêne couché devant lui, inclina la tête et écouta.

Alors un son long et perçant fit tressaillir Hélène et son frère.

L'Indien sourit de nouveau.

« Qu'est-ce que cela, Mocandah ? demanda Henri.

— Le puma se meurt. Attendez! répondit l'Indien. »

Il s'arma de son tomahawk, grimpa sur la barricade, et disparut de l'autre côté. Deux minutes... cinq minutes, s'écoulèrent.

Soudain retentit le cri d'un hibou, mais si long, si pro-

longé qu'Hélène ne put retenir un mouvement d'effroi.

« Un oiseau, sûrement! je l'ai entendu dans les branches, dit Henri. »

Quelque chose, en effet, avait passé au-dessus de leur tête; mais, en levant les yeux, le jeune homme pâlit : il vit une flèche indienne qui était venue se loger dans le tronc d'un arbre à demi renversé.

« Mon Dieu! où est Mocandah! murmura Hélène.

— Wagh! » dit l'Indien.

Henri et sa sœur furent stupéfaits de le voir si près d'eux quand ils le croyaient loin.

Mocandah se laissa glisser d'un hêtre aux pieds de ses amis. Puis, avec une force qui paraissait presque surnaturelle, il écarta deux arbustes et ouvrit un passage assez grand pour que les fugitifs pussent s'y glisser successivement.

A peine étaient-ils de l'autre côté de la barricade qu'ils entendirent des voix dans le sentier qu'ils venaient de quitter.

« Baissez-vous ! » murmura Mocandah à l'oreille de ses amis.

Henri et sa sœur obéirent; mais ils eurent peine à retenir un cri de terreur, en apercevant à quelques pas d'eux le cadavre d'un énorme puma.

L'Indien avait mis fin aux souffrances de la pauvre bête, d'un coup de son tomahawk, et elle gisait là, belle dans la mort, avec sa peau tachetée, et ses grands yeux injectés de sang.

Mocandah se glissa sous le puma, et le souleva ensuite doucement de manière à faire retomber les pattes de devant de l'animal par dessus ses épaules. La large

tête était posée sur celle de l'Indien et sur son cou.

Ce fut dans cette situation qu'il attendit ses ennemis, qui ne tardèrent pas à paraître. Alors, il poussa un rugissement étrange qui épouvanta les Pawnies plus encore que la vue du puma.

Pendant qu'ils hésitaient, Mocandah se débarrassa de son fardeau, et s'éloigna en faisant signe à ses amis de le suivre.

Mais un cri que répétaient les échos de la forêt, vint bientôt les forcer à s'arrêter.

L'Indien seul comprit la signification de ce cri. Il saisit son tomahawk et prit une attitude de combat.

XXXIII

LA CHUTE D'EAU

Mocandah fit tourner lentement sa hachette au-dessus de sa tête, et parut attendre l'attaque de quelque ennemi caché. Mais tout redevint calme et silencieux. Pourtant, il ne s'était pas trompé!... ce n'était pas seulement l'écho qui avait frappé ses oreilles! D'ailleurs, ses amis avaient entendu comme lui. Pourtant la tranquillité absolue qui continuait à régner dans le bois était de nature à leur faire douter de leurs sens.

Le sachem des Ottowas se redressa lentement. Ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, et tout son corps sembla se dilater. Il tourna plusieurs fois sur lui-même, en plongeant ses regards dans les profondeurs de la forêt.

Puis il fixa ses yeux sur Henri et Hélène, et dit :

« Mon frère et ma sœur au visage pâle ont entendu ce cri ? »

Le jeune Palmer fit un signe d'assentiment.

L'Indien demeura silencieux, comme plongé dans le doute. Ce n'était pas qu'il ignorât ce qu'était ce cri, ni d'où il venait, mais il se demandait s'il devait en dire la signification à ses amis.

Enfin, avec un ton de commandement, quoique à voix basse :

« C'est le cri de guerre des Cherokees, dit-il. Aigle-Noir a rencontré une bande errante de cette tribu. Mais que mon frère et ma sœur ne perdent pas tout espoir. Flamme. Volante que j'ai envoyé sur la trace du père de mes amis devrait déjà nous avoir rejoints. S'il ne tarde pas à venir, accompagné de quelques-uns de nos guerriers, les Pawnies et les Cherokees fuiront comme des corbeaux devant le fusil du chasseur.

— Nous sommes en grand péril ! dit Henri, et si Dieu ne vient à notre secours, nous sommes perdus ! »

Le sourire que nous avons déjà vu passer sur les traits de Mocandah, éclaira encore son visage.

« Les Cherokees sont des chiens, dit-il, et leurs pères étaient des chiens. Ils hurlent comme des loups, — des loups sur le sentier de la guerre ! Mais Mocandah est un guerrier et il les fera disparaître de sa route ! »

A peine avait-il cessé de parler que de plusieurs côtés à la fois recommencèrent ces cris de hibous qui les avaient si soudainement arrêtés dans leur course.

« Nous sommes entourés !... Nous sommes perdus ! cria Henri. Ma sœur, ajouta-t-il, en serrant Hé-

lène contre lui, du moins nous mourrons ensemble! »

La jeune fille ne put retenir ses larmes à la pensée qu'elle ne verrait plus sa mère et tous les siens.

Mocandah ne souriait plus... Mais il fixa un regard doux et affectueux sur Hélène.

« La fille au visage pâle pleure, dit-il, parce qu'elle pense que le souffle de la vie est court. Elle oublie que le grand Esprit appelle à lui de bonne heure ceux qu'il aime! Mais qu'elle se rassure ; le Cherokee n'est pas né qui touchera un cheveu de sa belle tête.

— Mocandah! cria Henri, il est possible que tu trouves en toi assez de ruse, d'adresse et de bravoure pour nous sauver des dangers qui nous environnent! Ne sommes-nous pas entourés par nos ennemis !... comment pourrions-nous leur échapper?

— Mocandah a compté les Cherokees.

— Comment, compté?

— Oui, ils sont huit!

— Mais comment es-tu arrivé à savoir cela?

— Mocandah l'a dit, les Cherokees sont des chiens, et quand l'un aboie, tous aboient. Mocandah a compté les cris et il a trouvé qu'il y en avait huit.

L'Indien avait fait son plan, car pas la moindre hésitation ne se trahit dans son air ni dans ses manières :

« Suivez ! dit-il, suivez-moi ! Mocandah choisit son chemin, et les Cherokees aboieront après lui ; mais ils ne l'arrêteront pas ! »

Au milieu de ces péripéties, le murmure du ruisseau qui se faisait entendre distinctement, avait été oublié.

Ce ne fut pas sans surprise qu'Henri Palmer et sa sœur, après avoir marché derrière Mocandah, l'espace de quel-

ques minutes, se trouvèrent sur un terrain incliné, au bas duquel coulait la petite rivière qui s'était elle-même creusé un lit dans la terre grasse.

Mocandah, sans prononcer une parole, descendit dans la rivière, qui n'avait guère plus de huit à neuf pieds de large, et dont l'eau montait à peine jusqu'au genou. Henri et Hélène imitèrent l'Indien, en se laissant guider par lui.

A mesure qu'ils avancèrent, le courant devint plus grand et plus rapide, à cause de plusieurs quartiers de rochers contre lesquels il venait se briser. Il arriva même un instant où Hélène perdit pied, quoique son frère lui prêtât l'aide de son bras.

Tout à coup, au moment où les difficultés paraissaient devoir être insurmontables, Mocandah s'élança sur la rive, et cria avec une vivacité et une précipitation qu'il montrait bien rarement :

« L'arbre !... l'arbre !.. les flèches des Cherokees sont aiguës. »

Il saisit Hélène, la souleva et la plaça derrière l'arbre qui se trouvait le plus à sa portée.

Henri, moins habile dans ses mouvements, glissa et tomba dans la rivière ; mais cette chute le sauva probablement. Il lui sembla qu'une troupe d'oiseaux, déployant leurs ailes, avait passé au-dessus de sa tête. C'était simplement le sifflement des flèches des Cherokees dont Winnepecannough s'était assuré le concours.

Dès que Mocandah vit Henri à l'abri à côté de sa sœur, il poussa son cri de guerre ; et, au moment où une tête noire s'avançait hors d'une masse de buissons, il lança une flèche qui frappa droit au but.

« Wagh! dit l'Indien. Il n'y a plus que sept Cherokees dans notre... ! »

Il fit signe à ses amis de le suivre, et tous, courant à travers les arbres, ils arrivèrent en quelques secondes à l'un des endroits les plus beaux et les plus pittoresques que l'imagination puisse concevoir.

Le bois finissait brusquement, et la surface sur laquelle ils étaient, s'abaissait dans une sorte de précipice qui n'avait pas moins de cinquante à soixante pieds. La nature, dans une de ses convulsions, avait soulevé une masse de rochers, qui, avec le temps, s'était couverte d'une végétation luxuriante. La rivière, dans le lit de laquelle les fugitifs avaient marché, rugissait et écumait le long de cette descente, par une infinité de petits canaux ; et, à environ dix pieds au-dessus du niveau de la plaine, toute la masse d'eau se réunissait dans un large bassin naturel, taillé dans le roc, et qui, toujours plein, coulait constamment par dessus ses bords, pour se perdre plus loin dans une quantité de ruisseaux dont les rives étaient émaillées de fleurs.

Nous avons décrit un peu longuement ce paysage pour l'intelligence des incidents qui vont suivre.

D'un coup d'œil, Mocandah découvrit une sorte de sentier le long des rochers, conduisant jusqu'au bassin. Mais, à partir de là, la descente était tellement escarpée que, durant une seconde, l'Indien lui-même demeura comme irrésolu.

Mais ce fut l'affaire d'un instant. Il croissait dans les interstices des rochers des arbustes forts et vigoureux. Mocandah grimpa sur l'un d'eux, et sans beaucoup d'ef-

forts, par le seul poids de son corps, les fit plier et se laissa tomber jusque sur l'herbe au-dessous.

La tâche n'était pas aisée à accomplir pour Henri Palmer, et surtout pour sa sœur, qu'il ne pouvait aider que difficilement. Mais celle-ci fit preuve d'autant d'adresse que de résolution. Tandis que son frère la soutenait, elle se suspendit à l'arbuste, et Mocandah la reçut dans ses bras.

Vint ensuite le tour d'Henri. Une minute après, tous les trois étaient réunis à la base des rochers et contemplaient avec admiration la belle nappe d'eau qui tombait du bassin, pure, brillante, en forme d'éventail.

Mocandah rompit le premier le silence. Le visage tourné vers l'eau, il indiqua, de la main gauche, le bouquet de bois qui était de ce côté, et prononça le mot : « Cherokees ! » Puis, de son bras droit, il montra le fourré et dit : « Pawnies !

— Oui, dit Henri, ils vont en se resserrant, et en arrivant ici ils ne formeront qu'une troupe.

— Mon frère est sage, dit Mocandah. Il regarde devant lui et voit juste.

— Mon frère, dit Hélène, j'ai confiance en Mocandah ! Il a dit qu'il nous sauvera, et il est un guerrier. Je compte sur lui ! »

L'Indien se tourna vers la jeune fille et la regarda avec admiration.

« Heureux, ô heureux ! murmura-t-il, sera le jeune homme au visage pâle qui ouvrira son wigwam à l'étoile qui brille, à l'ange du manitou qu'adorent les blancs ! »

En prononçant ces paroles, l'Indien prit respectueusement la main d'Hélène.

« Cher ami Mocandah, dit celle-ci, que le Dieu des hommes rouges et le Dieu des hommes blancs, quoiqu'ils soient adorés sous des noms différents, te bénissent et te récompensent ! »

Une sorte de rugissement retentit au-dessus d'eux dans le bois.

L'Indien tressaillit. Le cri de guerre des Ottowas monta à ses lèvres, et, passant son bras autour de la taille d'Hélène, il l'envela, et, à l'indicible terreur d'Henri, il s'élança avec elle à travers la nappe d'eau, et disparut.

L'eau se referma sur eux et continua à couler claire et limpide du bassin dans la plaine au-dessous.

XXXIV

LA CAVERNE. — HENRI ET LE CHEROKEE.

Pendant quelques secondes, toutes les facultés d'Henri Palmer demeurèrent comme paralysées par la surprise que lui causa l'étrange conduite de Mocandah. Mais, sans plus d'hésitation, il ferma les lèvres, et réunissant toute son énergie, il s'élança dans la nappe d'eau comme si elle n'eût été qu'un nuage d'air.

L'eau se partagea à droite et à gauche en innombrables parcelles d'écume, et le jeune homme se trouva, à moitié aveuglé, à moitié étourdi, dans les bras de Mocandah.

« Wagh! dit l'Indien, mon frère blanc a bien fait de sauter.»

Henri avait ses vêtements trempés d'eau ; mais, en ouvrant les yeux, il fut frappé d'étonnement à la vue du

spectacle qui s'offrit à lui. Mais, tout d'abord, il n'eut d'attention que pour sa sœur, qui, se jetant à son cou, lui dit, avec un accent de bonheur : « Nous sommes sauvés, mon frère, nous sommes sauvés ! »

Pour toute réponse, Henri la serra dans ses bras. Son émotion était si grande qu'il lui était difficile de parler. Ses regards se promenèrent ensuite autour de lui. La cataracte qui formait, en tombant, une nappe d'eau si longue et si épaisse, roulait justement devant l'entrée d'une caverne. Cette retraite n'avait pas moins de trente pieds de largeur et s'étendait jusque sous la terre sablonneuse de la forêt. La lumière y était douce, car elle n'arrivait qu'à travers le rideau liquide dont le bruit servait à étouffer la voix et à empêcher que les sons parvinssent à l'extérieur. Ses parois étaient tapissées de lierre et de plantes grimpantes. Chose plus extraordinaire, un des arbres de la forêt avait pris racine dans le sol même de la caverne. Son tronc énorme qui en perçait la voûte, était creux et offrait, s'il était besoin, un nouvel abri.

Mocandah évidemment, sous son apparence calme et presque stoïque, jouissait du plaisir et de l'étonnement que causait à ses amis la vue d'une scène aussi magique.

Il fit un pas en avant, et indiqua la chute d'eau.

« Écoutez ! dit-il. »

Henri et Hélène fixèrent les yeux sur lui afin de ne pas perdre une seule de ses paroles.

« Les Cherokees sont là, continua l'Indien. Les Cherokees sont des chiens, mais ils sont là. Il serait digne de mon frère et du sachem des Ottowas d'aller dans le sentier de la guerre et de scalper leurs chevelures. Mais la fille des visages pâles est avec nous, et le guerrier qui, s'il

était seul, bondirait comme la panthère, devient prudent comme le castor.

— Je comprends, Mocandah, dit Henri, et je te remercie.

— Mon frère sait maintenant pourquoi le chef des Ottowas s'est caché derrière la muraille d'eau tandis que ses ennemis sont tout près?

— Oui, répliqua le jeune Palmer; et c'est bien à toi, Mocandah, de n'être pas si Indien que beaucoup d'autres de ta race qui n'auraient pas hésité à nous quitter au premier cri de guerre poussé par les Pawnies et ces démons de Cherokees. »

Au même moment, Winnepecannough et ces compagnons firent retentir l'air de hurlements.

« Wagh! dit Mocandah, les chiens sont ici. »

Ses yeux brillèrent dans la pénombre de la caverne, et sa main saisit instinctivement son tomahawk.

Hélène s'avança vivement vers lui. Elle posa sa main sur son bras et lui dit, en le regardant :

« Mocandah n'oubliera pas celle qu'il appelle sa sœur? »

L'Indien tourna les yeux vers elle et son regard s'adoucit; sa main lâcha le manche de son tomahawk.

Les cris des Cherokees, durant ce temps, redoublaient.

Mocandah pencha la tête et réfléchit.

« Mocandah, dit-il enfin, attendra que l'eau, de blanche soit devenue brune. »

Henri comprit que son intention était d'attendre le coucher du soleil pour mettre à exécution un projet qu'il méditait.

« Mocandah, ajouta l'Indien, sera absent ensuite jusqu'au premier rayon du jour.

— Jusqu'au matin? demanda Henri.

— Jusqu'au matin; alors retentira le cri de guerre d'un chef ottowa. Il amènera avec lui des jeunes guerriers de sa nation, et les Pawnies et les Cherokees fuiront comme des oiseaux effrayés devant les regards des braves Ottowas.

— Alors, il faudra que nous restions ici, tandis que tu profiteras de la nuit pour aller chercher du secours? »

L'Indien fit un signe de tête affirmatif. Puis, il vida son bissac, et dit :

« Mon frère et ma sœur pourront manger; de l'eau, ils en auront en abondance. »

Il prêta ensuite toute son attention aux bruits du dehors, tâchant de deviner les intentions de leurs ennemis. Ceux-ci ne s'expliquaient pas la disparition subite des fugitifs. Ils allaient et venaient aux alentours, ne soupçonnant pas qu'il y eût autre chose qu'un roc solide sous la nappe d'eau qui formait la cascade.

Henri avait rangé par terre le contenu du bissac.

« Je sais bien, dit-il à Mocandah, que vous autres Indiens vivez sans manger aussi longtemps qu'il vous convient, et qu'à la rigueur vous feriez votre dîner de vos mocassins; mais il y a des vivres pour tous..., ainsi donc, mange un peu, mon frère.

— Il est bon d'être fort, » répliqua l'Indien.

Ils se groupèrent autour des mets, et mangèrent, sans que la présence des Pawnies leur ôtât l'appétit.

La journée était avancée, et plus d'une fois Mocandah arpenta la caverne d'un pas impatient et serra le manche

de son tomahawk. Il avait hâte d'être parti. Henri et sa sœur avaient exploré leur asile et, à l'un des côtés, ils avaient découvert plusieurs fissures par lesquelles il n'aurait pas été impossible de passer. L'une, d'une douzaine de pieds de longueur, ouvrait sur une seconde caverne qui, autant qu'on pouvait en juger dans l'obscurité, paraissait être aussi spacieuse que la première.

Enfin, le soir arriva, les ombres de la nuit s'épaissirent.

Alors l'Indien, s'approchant de ses amis, leur dit :

« Mocandah va partir.

— Va, répondit Henri, et que le ciel te protége !

— Mocandah est un guerrier, reprit l'Indien. Aigle-Noir et deux jeunes Cherokees sont allés dans le bois, cherchant à découvrir mon frère et ma sœur au visage pâle... Maintenant, ils reviennent... Écoutez ! Ils racontent leur peu de succès. »

Henri n'entendit rien, mais il prit pour exact ce que l'Indien disait se passer en dehors de la caverne.

Mocandah allait s'éloigner quand Henri le retint et lui dit avec anxiété : « Mon frère croit-il que les Pawnies ne soupçonnent réellement pas l'existence de cette retraite ?

— Les Pawnies sont des chiens, répondit l'Indien. Un guerrier ottowa aurait depuis longtemps toutes les chevelures pendues à sa ceinture. »

Henri ne put s'empêcher de frissonner.

« Il y a une autre caverne au fond de celle-ci, dit-il ; devons-nous nous y retirer ?

— Ce serait bien, répondit l'Indien ; mais mon jeune frère a un bras droit.

— Oui ; mais j'ai perdu mon couteau et la poudre a été mouillée dans le passage de la cataracte.

— Que mon frère prenne cela ! Et quand Mocandah reviendra, s'il le trouve teint du sang d'un ennemi, il ne l'estimera que davantage. »

En même temps il prit son tomahawk et le plaça dans les mains d'Henri. Puis il se jeta à plat ventre et se glissa comme un serpent vers la chute d'eau, à travers laquelle il disparut.

Henri et sa sœur prêtèrent l'oreille avec anxiété, craignant d'entendre le bruit d'une lutte entre Mocandah et leurs ennemis ; mais rien ne vint confirmer leurs craintes. Le plus profond silence continua à régner.

La lune se leva, et sa lumière argentée se réfléchit à travers les eaux de la cascade. Pour ceux qui étaient dans la caverne, elle était comme une sentinelle à l'entrée de leur asile.

Henri arrangea, pour Hélène, une couche au fond de la caverne, avec la couverture de Mocandah et un tas de sable fin qui servit d'oreiller.

Ils s'entretenaient doucement quand tout à coup une ombre leur intercepta la lumière de la lune. Il y eut une commotion dans l'eau, et, une seconde après, la figure barbouillée d'un Indien apparut devant eux.

« Ugh ! » ce fut le premier et le dernier mot que proféra le Pawnie, car Henri s'élança sur lui avec une force telle qu'il le renversa. La tête du Pawnie porta sur une pointe aiguë de rocher. Malgré ses efforts, il ne put se relever ; il s'était fracassé le crâne. Il poussa quelques gémissements et ce fut tout.

« En voilà encore un de moins ! dit Henri. Malheureu-

sement le nombre de ceux qui restent est encore grand. »

XXXV

LE RETOUR.

Henri et sa sœur se demandèrent avec anxiété si le Cherokee était seul ou si d'autres ne le suivraient pas. Les premières minutes qui s'écoulèrent furent pour eux pleines d'angoisse. Enfin, au moment où ils commençaient à se rassurer, des hurlements qui retentirent au milieu du calme de la nuit leur firent penser que les Indiens s'inquiétaient de l'absence prolongée de leur compagnon.

« Ma sœur, murmura Henri, nous sommes perdus !

— Écoute ! répliqua Hélène, en s'avançant jusqu'à l'entrée de la caverne... ces cris.... si je ne me trompe, ils ne ressemblent pas à ceux que poussaient les Pawnies ! C'est le cri de guerre des Ottovas !

— Est-ce possible ! dit Henri. Mocandah a dit qu'il ne reviendrait qu'au lever du jour, et ce sont encore les rayons de la lune qui nous éclairent. »

Le tumulte augmentait à l'extérieur. Voici ce qui était arrivé. Mocandah, après avoir quitté la caverne, s'était dirigé vers un endroit appelé le « Mont-des-Esprits » où il avait donné rendez-vous à son compagnon « Flamme-Volante », lorsqu'il avait envoyé ce dernier à la recherche du père d'Henri et d'Hélène. Il avait eu la bonne fortune de les rencontrer, accompagnés de quelques guerriers de la tribu des Ottovas. Tous alors étaient accourus du côté de la caverne.

Lorsqu'ils n'en étaient plus qu'à trois cents pas environ, Mocandah s'était détaché des siens et s'était avancé seul, en glissant, comme un serpent, à travers les buissons. Il aperçut Winnepecannough, qui, couché au pied d'un chêne, semblait dormir. L'occasion lui parut trop favorable pour qu'il la négligeât.

Mais, au bruit qu'il fit, Winnepecannough se redressa, saisit son tomahawk, et l'agita au-dessus de sa tête, en reconnaissant son ennemi.

L'un et l'autre se mesurèrent du regard. Aigle-Noir et le trappeur, que nous avons précédemment signalés, étaient présents ; mais, fidèles aux usages adoptés en pareils cas parmi les Indiens, ils se tinrent à l'écart pour demeurer spectateurs du combat entre les deux chefs.

Les compagnons de Mocandah s'approchèrent également et se placèrent de l'autre côté, à distance.

Winnepecannough fut le premier à parler.

« Où est la jeune fille pâle? demanda-t-il.

— Pourquoi le chef des Pawnies veut-il qu'on lui rende ceux qu'il n'a pas su garder? répliqua Mocandah.

— Les Ottowas ont profité des ténèbres pour se glisser dans notre camp, et ont emmené la fille des hommes blancs, reprit Winnepecannough.

— Pourquoi les Pawnies dorment-ils comme des femmes quand l'ennemi rôde autour d'eux?

— Que le sachem des Ottowas écoute la raison, dit le Pawnie. Nos guerriers et ceux de sa nation fumaient autrefois ensemble le calumet de paix ; ils partageaient entre eux le gibier des forêts, et leurs femmes étaient heureuses dans leurs wigwams. Aujourd'hui les villages sont déserts ; les jeunes filles pleurent la mort de leurs fian-

cés : le sachem des Ottowas ne trouve-t-il pas que les oiseaux de proie ont eu assez de cadavres, et qu'il serait temps que les tomahawks se reposent?

— Le sachem des Pawnies parle bien, mais pourquoi cache-t-il la trahison dans son cœur? répondit Mocandah. Les Ottowas ne sont pas des fous. Une première fois ils avaient ajouté foi aux promesses de Winnepecannough... Que le chef des Pawnies se rappelle comment il a récompensé Mocandah de sa confiance. »

Winnepecannough se mordit les lèvres, et une expression de colère passa sur son visage.

Les passions de ces deux hommes commençaient à leur faire perdre leur sang-froid. Ils savaient qu'ils jouaient un jeu désespéré, et ils se surveillaient réciproquement pour tâcher de profiter du moindre avantage.

Enfin, ils s'abordèrent la hachette à la main. Tous deux étaient d'une adresse et d'une force extraordinaires. Leurs mouvements étaient d'une rapidité merveilleuse. Ils frappaient et paraient, avançaient et reculaient avec une agilité qui tenait du prodige. Ni l'un ni l'autre n'avait encore reçu de blessure grave. Soudain Winnepecannough se précipita sur Mocandah, armé de son couteau de chasse; mais la lame se brisa sur le canon du pistolet que le sachem des Ottowas lui opposa. Ce dernier profita du moment où son adversaire était ainsi désarmé et lui porta sur la tête un coup de hachette qui l'étendit baigné dans son sang.

Mocandah poussa un cri de triomphe. Aigle-Noir, les Pawnies, et les Cherokees répondirent par un cri de rage et de désespoir.

Le combat devint général; mais ces derniers, privés de

leur chef, n'opposèrent qu'une résistance aveugle. Beaucoup tombèrent sous les coups des guerriers ottowas, les autres cherchèrent leur salut dans la fuite.

Pendant le temps qu'avait duré la bataille, Henri et sa sœur avaient été au comble de l'anxiété.

Soudain, la nappe d'eau qui roulait du bassin s'entr'ouvrit, et Mocandah sauta dans la caverne.

Un bouquet de plumes se balançait au-dessus de sa tête et un autre tomahawk brillait dans sa main droite.

« Wagh ! cria-t-il, les Pawnies et les Cherokees sont des chiens ; le vent les a dispersés. »

L'attitude du sachem des Ottowas, pendant qu'il parlait ainsi, avait quelque chose de grand et d'étrange. On aurait dit l'esprit de la cataracte armé de son fer vengeur.

« Les Pawnies et les Cherokees sont des chiens! cria-t-il, de nouveau. Ils hurlent à la lune; mais, quand le chef des Ottowas se montre, ils fuient à la vue de son tomahawk. Mocandah est un guerrier! Son frère au visage pâle et la jeune fille qui se repose sur son cœur, comme le cygne sous l'onde calme, sont libres! »

Henri entoura sa sœur de son bras, et, l'amenant au bord de la caverne : « Mocandah! dit-il, tu as été véritablement notre ami et notre protecteur... je ne l'oublierai jamais !

— Venez, venez! cria le chef... venez ! car les Pawnies se sont enfuis, et ils porteront dans leurs villages des cœurs faibles et pusillanimes. Les femmes se moqueront d'eux et les forceront à faire cuire la venaison, à tirer de l'eau et à aller chercher du bois dans les forêts. Venez! mon frère et ma sœur trouveront leur père, le guerrier blanc qui les attend! »

— Mon père ! s'écrièrent à la fois Henri et Hélène.

— Il est là-haut, répliqua Mocandah; mes jeunes guerriers l'ont amené avec eux. »

Il prit Hélène dans ses bras, et se fit jour à travers la nappe d'eau, dans le monde extérieur. Henri le suivit; et lui et sa sœur furent reçus par leur père M. Palmer, qui les serra sur son cœur en versant des larmes de bonheur et d'attendrissement.

Une douce lumière grise éclairait la plaine, et, au milieu des grandes herbes et des broussailles, apparaissaient étendus çà et là les corps noirs des Indiens tués dans le combat.

Henri et Hélène détournèrent la tête.

Mocandah, qui avait à sa ceinture la chevelure sanglante de Winnepecannough, réunit ses compagnons, et, après s'être entretenu quelques instants avec eux, il s'approcha de M. Palmer et de ses enfants.

« Mes frères blancs n'ont plus d'ennemis à redouter, leur dit-il ; les bois et les plaines sont libres. Mes frères blancs reverront bientôt l'île des Castors. Mais Mocandah doit auparavant donner à ses compagnons la récompense qu'ils ont gagnée par leur victoire. »

Ces dernières paroles alarmèrent M. Palmer.

« Le sachem n'a pas oublié, dit-il, qu'il y a longtemps que nous sommes séparés de ceux que nous aimons et qui sont dans la plus grande anxiété sur notre sort... Que mon frère mette le comble à sa générosité en marchant vers l'Est.

— Oui, ajouta Henri, en prenant la main de Mocandah, que mon frère nous reconduise vite, ma sœur et moi, auprès de notre mère, et nous ne cesserons de bénir son souvenir. »

L'Indien regarda le jeune homme avec attendrissement.

« Mocandah accompagnera ses amis blancs à travers les plaines et les bois immenses, répliqua-t-il ; mais il doit d'abord donner satisfaction à ses guerriers. Que mes frères et la jeune fille blanche aient confiance en Mocandah ! »

M. Palmer comprit qu'il était inutile d'insister et que le mieux était de s'en remettre à la générosité du sachem.

Celui-ci fit un signe à ses guerriers et tous partirent sur une seule ligne. Mocandah les suivit en se tenant auprès d'Henri et d'Hélène.

On se dirigea vers le Mississipi, qu'on traversa sur un radeau, et, après un temps assez long consacré au repos, la troupe se remit en marche. Lorqu'Hélène se trouva fatiguée, les Indiens fabriquèrent un brancard avec des branches de chêne et là portèrent sur leurs épaules.

Au bout de deux jours, ils arrivèrent à un endroit qu'on appelait la « Vallée des Morts. » Il aurait été difficile de rencontrer un lieu plus charmant, plus pittoresque. Son nom lugubre lui venait de ce qu'autrefois des tribus indiennes s'étaient livré là des combats acharnés, et que la terre était encore couverte de nombreux ossements.

Les Ottowas firent halte, et Mocandah s'adressa à M. Palmer et à ses enfants :

« La route qui conduit à l'île des Castors est de ce côté, dit-il, en étendant la main vers l'orient. Mocandah et ses guerriers iront à la passe de « l'Esprit-Maudit, » où Winnepecannough avait caché son trésor, ses peaux de buffle, de castor et de zibeline. Une si longue route serait trop fatigante pour les jeunes blancs : qu'ils restent ici. Ecu-

reuil veillera sur eux. Lorsque le soleil se lèvera pour la troisième fois, Mocandah sera de retour. »

Il leur fit distribuer des armes, de la poudre, des provisions, et, sans écouter M. Palmer qui se disposait à lui adresser de nouvelles supplications, il s'éloigna à la tête de ses guerriers.

Ecureuil, que le sachem avait laissé avec M. Palmer, était un jeune Indien de l'âge d'Henri, remarquable par son intelligence et ses rares qualités. Avec une adresse merveilleuse, il coupa des branchages et construisit une hutte large et spacieuse. Par derrière, elle était abritée par un énorme rocher, tandis que devant s'étendait la vallée avec son superbe panorama.

Henri eut vite fait connaissance avec Ecureuil ; et, tandis que M. Palmer et Hélène, assis devant la hutte, se reposaient de leurs fatigues et remerciaient Dieu de les avoir protégés à travers tant de périls, le jeune Indien et lui s'aventuraient au loin à la recherche du gibier.

Après une marche de plusieurs heures, ils étaient arrivés sur le bord d'une grande rivière. Henri éprouva tant de plaisir à la vue de ce ruisseau clair comme du cristal, et dont on voyait le fond sablonneux, qu'il ne put résister au plaisir de se baigner.

«Ecureuil», dit-il, en ôtant ses vêtements, «je vais traverser la rivière à la nage ; tâche de trouver un gué afin de ne pas mouiller nos armes et nos munitions.

— Bien ; mais que le jeune blanc prenne garde aux crocodiles », répliqua l'Indien, en mettant les vêtements en paquet.

Henri jeta les yeux à droite et à gauche, et, n'apercevant autre chose qu'un morceau de bois emporté par

le courant, il sauta dans l'eau et en quelques brasses il gagna l'autre rive.

Leur attention fut, à ce moment, attirée par un sifflement très-curieux.

« Arrêtez ! » cria l'Indien ; noya-polonga ! »

Henri leva les yeux et vit deux serpents : l'un, un polonga gris rouge, d'au moins cinq pieds de long ; l'autre, un noya ou cobra d'environ quatre pieds. Il se livraient un combat acharné.

La scène était pleine d'intérêt. Le polonga était couché sur le ventre et sifflait en cherchant à mordre le cobra, qui, la moitié du corps presque perpendiculaire, se tenait en garde contre les coups de son adversaire et le regardait avec des yeux étincelants comme des boules de feu. Dans son désir de ne rien perdre de la lutte, Henri s'approcha imprudemment, et avant qu'il eût eu le temps de reculer, il ressentit une douleur à la jambe gauche. Il avait été mordu par le cobra !

Il s'apprêtait à attaquer le serpent avec son fusil, lorsque l'Indien, le saisissant par le bras, l'entraîna à distance, en disant : « Ne pas tuer cobra ! Père, mère, frères, tous mourraient.

— Que veux-tu dire ? demanda Henri.

— Que le jeune blanc me montre sa jambe, répliqua l'Indien ; car s'il ne veut pas mourir, il faut guérir la morsure. Mais ne pas tuer cobra. »

Henri, qui sentait la douleur augmenter, ne se fit pas prier. Ecureuil prit une petite pierre noire qu'il posa sur la blessure et sur laquelle elle s'attacha avec la ténacité d'une sangsue, puis il frotta fortement la jambe, et passa et repassa dessus un morceau de

bois blanc, jusqu'au moment où la pierre se détacha.

Alors le jeune homme se trouva soulagé, et la douleur disparut. C'est cette même pierre que, dans l'île de Ceylan, on appelle Pambookaloo ou pierre des serpents ; et, de temps immémorial, elle est regardée par les Asiatiques comme un moyen certain ponr guérir les morsures des plus venimeux reptiles.

Mocandah revint exactement comme il l'avait promis. Trois guerriers qui l'accompagnaient, étaient chargés de peaux de zibeline, dont il fit présent à M. Palmer. « C'était, dit-il, pour dédommager ses amis blancs du pillage et de l'incendie de leur habitation. »

Une heure après, ils étaient en marche; et, au bout de quatre jours, ils arrivèrent à l'île des Castors. Quand toute la famille se trouva assemblée, les souffrances passées furent oubliées. Mocandah consentit à rester quelque temps avec ses nouveaux amis, puis il retourna dans ses forêts. Aujourd'hui que la paix est rétablie entre les Pawnies, les Cherokees et les Ottowas, il vient fréquemment à l'île des Castors, et Henri Palmer manque rarement l'occasion de l'accompagner dans ses parties de chasse.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

6348-86. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.





